



HAL
open science

Mémoire de mobilité à Santa Fe (Argentine)

Mathilde Dubreuil

► **To cite this version:**

Mathilde Dubreuil. Mémoire de mobilité à Santa Fe (Argentine). Architecture, aménagement de l'espace. 2014. dumas-01225302

HAL Id: dumas-01225302

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01225302>

Submitted on 6 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivant :

	OUI	NON
Consultation sur place	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Impression	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Diffusion Intranet	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Diffusion Internet	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Exposition	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
Publication non commerciale	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>

MÉMOIRE DE MOBILITÉ À L'ÉTRANGER SANTA FE (ARGENTINE)

Année scolaire 2013-2014

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Étudiant : Mathilde DUBREUIL

Enseignant Tuteur : Christine ALEXANDRE-DOUNET

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	p 09
CHAPITRE 1ER : HISTOIRE ET PERIODE PRECOLOMBIENNE DE L'AMERIQUE LATINE.....	p 11
A. RATIONALISATION : LE PLAN EN DAMIER.....	p 12
B. LES AMÉRINDIENS.....	p 15
CHAPITRE 2nd : L'ORGANISATION DES VILLES ET LA COLONISATION.....	p 39
A. ARRIVÉE DES COLONS ESPAGNOLS, HISTOIRE DE LA CONQUÊTE (1492-1540).....	p 41
B. DES VILLES DE LA CONQUÊTE AUX VILLE HISPANO-AMÉRICAINES.....	p 49
C. LES NOUVELLES VILLES IBÉRIQUES EN ARGENTINE.....	p 56
CHAPITRE 3ème : DE L'INDÉPENDANCE AUX VILLES D'AUJOURD'HUI.....	p 67
A. FIN DE L'EMPIRE COLONIAL : VERS L'INDÉPENDANCE.....	p 68
B. L'ARGENTINE : CONSTRUCTION D'UNE NATION ET PROSPÉRITÉ ÉCONOMIQUE.....	p 75
C. ARGENTINE : DES DICTATURES À LA CRISE ÉCONOMIQUE.....	p 89
CONCLUSION.....	p 107
BIBLIOGRAPHIE.....	p 110
GLOSSAIRE.....	p 112
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	p 116

ANNEXES.....p 119

TABLES DES MATIÈRES.....p 129

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Cuadras et division fonctionnelle - Caracas



Quartiers résidentiels sécurisés



Lac Titicaca, Isla del Sol, Bolivie

Ayant passé un an en mobilité en Argentine, j'ai pu découvrir lors de plusieurs voyages, différentes villes d'Amérique Latine. La plupart des villes possédaient une organisation spatiale similaire : celle du plan en damier : orthogonalité des voiries et «*cuadras*» (blocs), îlots rectangulaires formés par l'intersection de quatre voies. Cette caractéristique urbaine est souvent considérée comme l'héritage de la colonisation espagnole, qui dans son utopie du Nouveau Monde a créé ces villes quadrillées. Aujourd'hui indépendante du colon ibérique, l'Amérique Latine s'est reconstruit une identité, entre les ruines des peuples originaires et les villes et infrastructures laissées par les colons, elle s'est formée sur un schéma à forte influence européenne, mais elle garde dans son âme les persistances de peuples ancrés sur ses terres depuis des temps plus anciens. J'ai notamment pu étudier lors d'un de mes cours d'histoire relatifs à la reconstruction en Argentine, de l'Indépendance jusqu'à nos jours, qu'après une difficile mise en institution, l'Argentine a connu un essor économique grâce à l'exportation agricole, mais avec le temps et la globalisation du marché économique mondial et malgré de nombreuses tentatives de sauvetage, son économie a désormais sombré. Les crises politiques se sont enchaînées, passant par plusieurs dictatures, parfois en «semi-démocratie», l'Argentine est aujourd'hui endettée. La migration de la campagne vers la ville devenue seule créatrice d'emplois a conduit à une augmentation démesurée de la population urbaine. Les villes des colons alors trop petites pour accueillir cette énorme vague de population sont donc devenues difformes. Leur plan en damier et la place centrale, tous deux hérités de la tradition coloniale ont « accueilli » des amorces de projets urbains tous restés inachevés. Les espaces oubliés ont alors été occupés à titre précaire, d'où l'hétérogénéité du paysage et de la structure sociale des villes, où des immeubles luxueux se juxtaposent à de vieilles bâtisses abandonnées. Les quartiers anciens dégradés deviennent peu de choses tant face à la création de quartiers résidentiels sécurisés qu'à cause de la prolifération des bidonvilles. J'ai aussi pu visiter des sites témoignant de l'histoire de ce continent, tel que le Machu Picchu ou l'île du Soleil sur le lac Titicaca. Ces sites révèlent la puissance de l'empire Incas, qui n'est qu'un peuple parmi de nombreux autres présents avant l'arrivée des colons. Et ces peuples avaient déjà créé des villes, celles-ci se structurant selon une certaine organisation de leurs sociétés, souvent hiérarchisées, sous l'emprise d'un pouvoir plutôt lié aux croyances.

Ce qui m'a marquée dans toutes ces découvertes fut la capacité, que ce soit des peuples originaires ou des colons espagnols, à conquérir l'un après l'autre des territoires toujours plus vastes, créant des villes organisées, dans un esprit de conquête. Les pouvoirs étaient alors assez forts ce qui contraste avec les grandes difficultés économiques actuelles de ces pays latino-américains qui produisent de nos jours des villes désorganisées. Ce constat a débouché sur la question suivante : «Y a-t-il un rapport entre la notion de pouvoir et l'organisation spatiale des villes : le cas de l'Amérique Latine?»

J'aborderai tout d'abord dans ce rapport les contextes historiques de pouvoirs forts. Premièrement un pouvoir fort lié aux croyances chez les peuples précolombiens, dont l'organisation spatiale des villes découle d'une certaine idéologie du monde, ou cosmologie. Deuxièmement le pouvoir des colonisateurs espagnols, qui à travers leur conquête des terres sud-américaines créèrent des villes nouvelles, dans un schéma classique qu'est le plan en damier. Après avoir analysé ces deux premiers rapports, issus de pouvoirs forts mais dont les fondements sont bien distincts, j'essaierai de comprendre quelles sont les caractéristiques du pouvoir actuel et quel est son rapport à l'urbanisme pour que les villes soient devenues ces villes désorganisées d'Amérique latine. Je me concentrerai plus particulièrement sur les villes d'Argentine pour les époques coloniale et actuelle.

Méthodologie

La première partie de mon travail, consacrée à l'époque précoloniale, s'appuie sur l'exploitation d'ouvrages et d'études portant sur les peuples amérindiens, ainsi que sur des recherches réalisées sur internet. J'illustrerai mon propos de photos personnelles et de documents recueillis lors de mes lectures. Pour les parties sur l'époque coloniale et de l'époque actuelle, je compléterai les apports des lectures d'ouvrages et de sites internet par des cours suivis lors de mon année à la faculté Universidad Nacional del Littoral de Santa Fe ainsi que des connaissances acquises à partir d'échanges avec mes professeurs et des élèves de cette faculté.

Note : Vous trouverez en annexe des cartographies resituant les lieux cités, ainsi qu'une chronologie relative au chapitre premier.

CHAPITRE 1er :

HISTOIRE ET PERIODE PRECOLOMBIENNE DE L'AMERIQUE
LATINE.

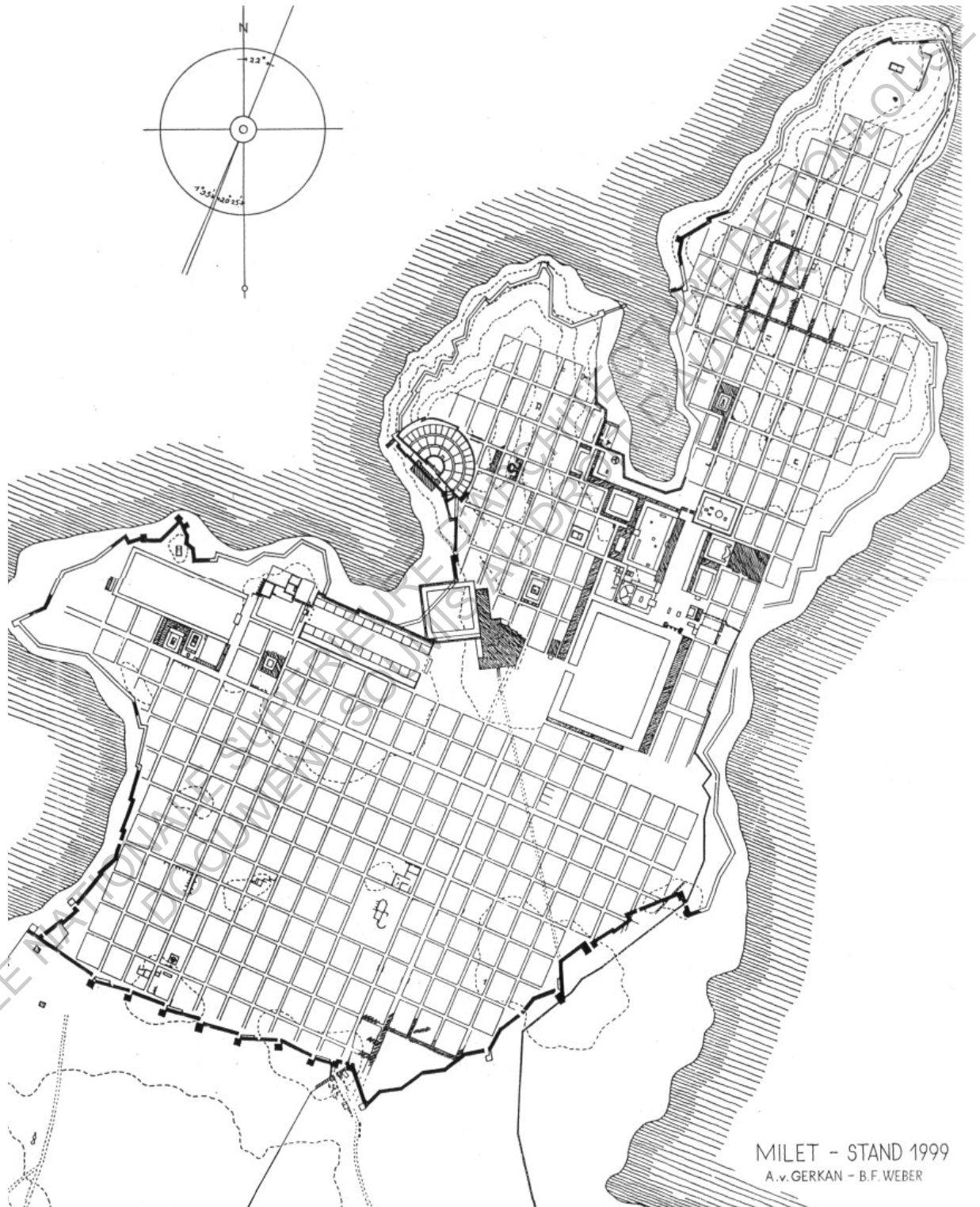
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A. RATIONALISATION : LE PLAN EN DAMIER

La rationalisation induite par le plan en damier existe depuis l'Antiquité. Cette forme de plan implique une certaine corrélation entre orthogonalité de la voirie et différenciation fonctionnelle ou «zonage» : les élites dominantes créant ou s'installant dans ces villes avaient besoin de faire circuler des marchandises et des hommes tout en provoquant et en favorisant la fixation d'une main d'œuvre. Des archéologues considèrent que les angles droits formés par l'intersection des voies et les divisions fonctionnelles sont le signe d'une classe dirigeante centralisatrice, bien qu'une division fonctionnelle sans orthogonalité soit possible ; l'histoire des grandes villes révèle le parallélisme des deux phénomènes.

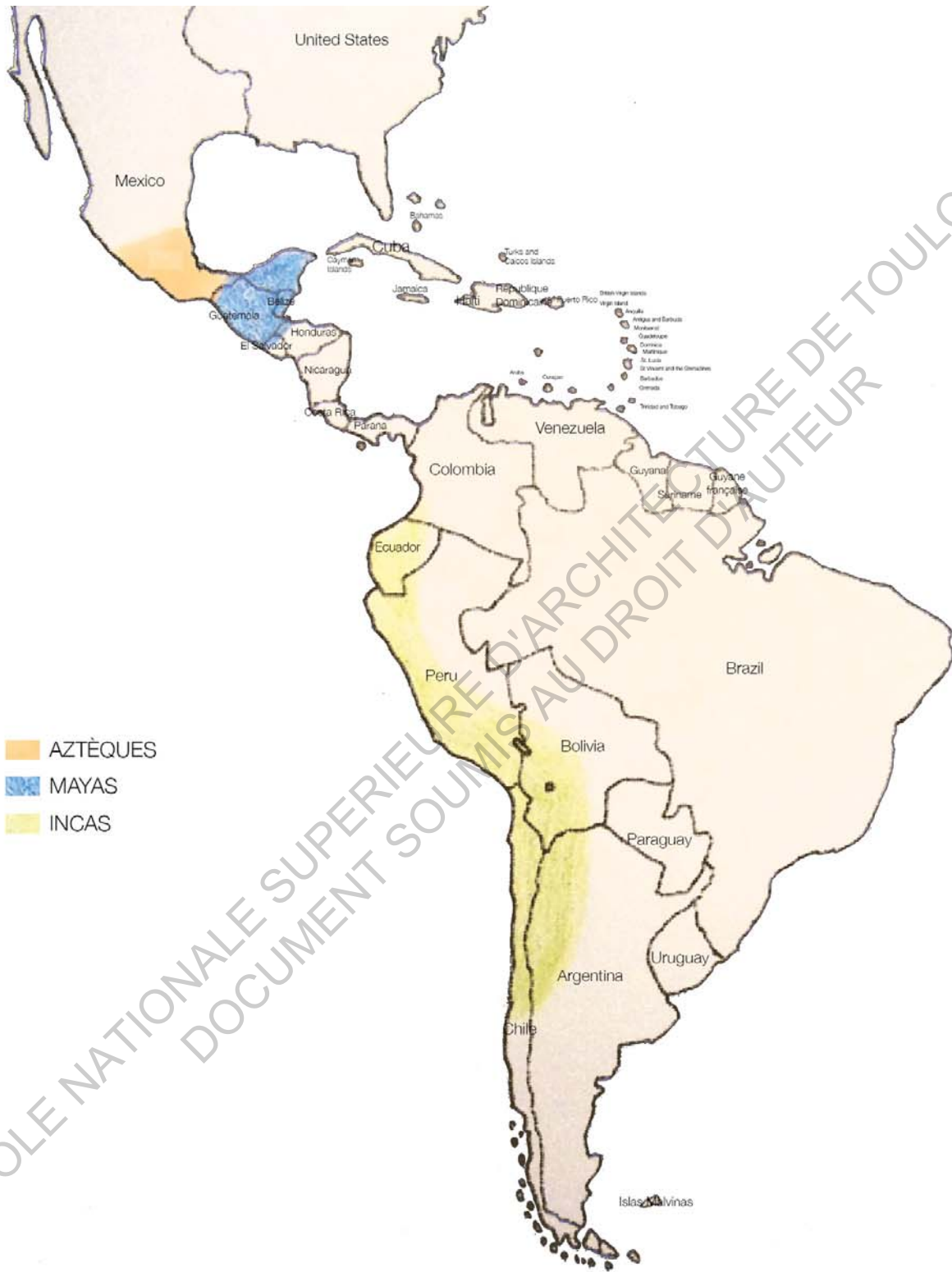
La naissance des villes dans l'histoire de l'homme correspondrait à une sédentarisation des hommes et des activités, notamment avec l'agriculture permettant le stockage de nourriture indispensable à la survie des hommes et que la ville elle-même ne peut pas produire. Dans son livre «De Jéricho à Mexico», Paul Bairoch considère le début de l'histoire des villes au Xème millénaire avant Jésus Christ, au Moyen-Orient avec la ville de Jéricho, considérée comme une des plus anciennes cités du monde bien que pour certains, le terme de ville ne serait à employer qu'à partir du VIIème millénaire avant Jésus Christ, avec Çatal Höyük en Turquie. Cependant on ne peut dans les deux cas parler d'orthogonalité du plan, Jéricho étant peu orthogonalisée, et Çatal Höyük ne possédant pas de rues. L'une des plus anciennes villes à faire le choix d'un site vierge et de rues principales à angle droit serait la ville d'Habuba Kabira au IVème millénaire avant Jésus Christ, dans l'actuelle Syrie. Cette ville possède une longue artère de direction Nord-Sud. Des rues perpendiculaires desservent les quartiers d'habitation. Georges Roux¹ évoque l'orthogonalité urbaine de la période babylonienne qui coïncide avec une intensification de la production agricole et un processus de concentration du pouvoir dirigeant notamment dans des villes telles que Borsippa en Mésopotamie ou Khorsabad en Irak. Après ces premiers «zonages» urbains et rationalisations géométriques avant et durant la période babylonienne, L'Égypte puis la Grèce antiques sont une source importante d'informations. L'une des premières formes de zonage urbain associé à une division du travail et à une répartition fonctionnelle des espaces a été trouvée près de l'actuel Kahun en Égypte au groupe d'habitation d'El-Lahoun, construit pour loger les ouvriers de la pyramide Sesostri II (IIème millénaire avant Jésus Christ). Les ruelles y sont orthogonales, elles ne sont pas larges car pratiquées à pied, mais la logique n'y est pas très différente de celle des quartiers ouvriers actuels. Cette rationalité de la voirie fut défendue très tôt notamment par Aristote dans «La Politique», la qualifiant comme «la forme urbaine la plus élégante, la plus agréable et qui répond aux besoins généraux de la vie lorsque les rues sont bien alignées et dans le goût moderne d'Hippodamos»². Cet architecte a fait de la ville coloniale grecque de Milet une des structures viaires les plus quadrillées. Cette tendance sera prolongée par l'empire Romain notamment dans les villes neuves de

garnison. En Afrique du Nord ou encore sur les rives turques de la Méditerranée, des villes comme Timgad sont formées de larges voies permettant la circulation des marchandises et des hommes, avec un espace libre de chaque côté pour les piétons.



Ville coloniale grecque de Milet

1. ROUX, Georges, (1995) *La Mésopotamie*, Paris : Seuil, (pp. 600).
2. ARISTOTE, traduit par TRICOT, Jules, (1962) *La politique*, Paris : A. Bontemps (p. 512).



Carte des aires géographiques de mayas, incas et aztèques

B. LES AMERINDIENS

En ce qui concerne les Amérindiens qui nous intéressent plus particulièrement dans ce sujet, l'orthogonalité du plan ne fut pas seulement une conséquence de la colonisation espagnole mais était déjà présente bien auparavant, dans les cités Incas ou Aztèques, les cités Mayas étant moins régulièrement ordonnées. Après ce bref historique de l'apparition des villes et plus précisément des villes quadrillées, je propose donc une étude plus en détail des cités précolombiennes mayas, incas et aztèques.

1. LES MAYAS

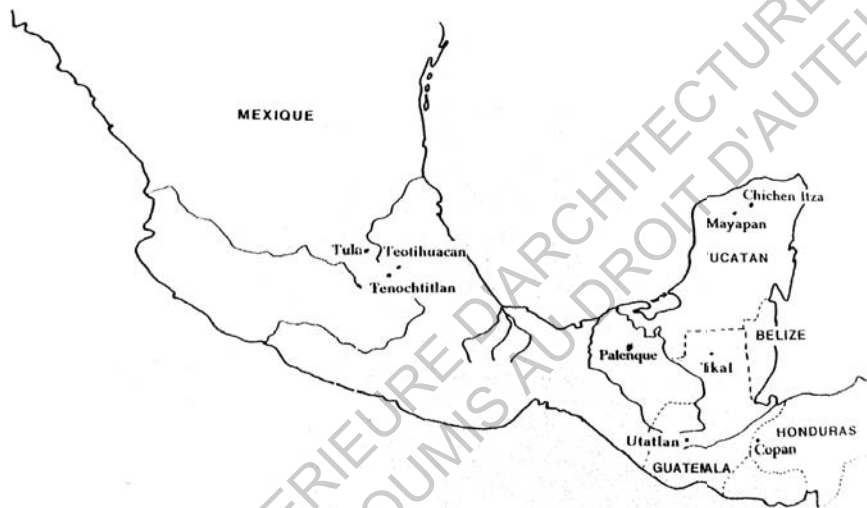
ORIGINES

Le début de la civilisation Maya se situe vers 2600 avant Jésus Christ, elle s'étendait sur une aire géographique située en Amérique centrale. Elle connut une apogée vers le III^{ème} siècle après Jésus Christ, lors de laquelle se détachèrent d'importantes cités comme Tikal, Piedras Negras au Guatemala, Palenque et Chichén Itza au Mexique. La civilisation Maya ne constitue pas réellement un empire à l'image de ses voisins Incas dans les Andes. Elle s'organise en plusieurs villes possédant chacune son souverain et régnant sur un territoire plus ou moins vaste. Ce territoire justement, se situe dans une région tropicale, un environnement sylvestre où la forme étatique est difficile à mettre en place et résulte d'une organisation complexe, où le contrôle de la population et son intégration sociale est difficile à appliquer. C'est pourquoi cette civilisation représente l'un des plus grands et des plus durables succès d'adaptation dans l'histoire humaine, un succès dans lequel l'État maya a joué un rôle important.

L'aire culturelle maya s'étend donc sur 340 000 kilomètres carrés, elle comprend le Sud-Est du Mexique (États du Tabasco, Chiapas, Campêche, Yucatan et Quintana Roo), le Belize, le Guatemala, l'extrémité Ouest du Honduras et l'extrémité Ouest du Salvador. Cette aire culturelle est traditionnellement divisée en trois grandes régions : la côte pacifique, les Hautes-Terres, et les Basses-Terres. Le centre de gravité de la culture maya aurait suivi un déplacement géographique du littoral pacifique et Hautes terres du Sud (à l'époque préclassique) vers les Basses-Terres du Sud (à l'époque classique) puis les Basses-Terres du Nord (à l'époque post classique).

Les origines de ces tribus sont encore inconnues, on distingue cependant trois périodes dans la civilisation maya, citées précédemment : le Préclassique (2600 avant Jésus Christ à 250 après Jésus Christ), le Classique (250 à 900) et le Postclassique (de 900 à 1521), ces dates étant encore en discussion aujourd'hui. À partir de 2000 avant Jésus Christ, on assiste à l'essor de la civilisation olmèque, à l'origine de nombreux aspects de la civilisation maya. Vers 300 avant Jésus Christ, le nombre de sites et l'activité architecturale des mayas s'intensifient, chaque site de manière au-

tonome, avec cependant une certaine unité culturelle entre les sites. Des tensions apparaissent entre 150 et 250 de l'ère chrétienne, certains sites disparaissent tandis que d'autres s'imposent. Cette période est de mieux en mieux connue grâce au déchiffrement des écritures mayas ; elle est marquée par de nombreuses rivalités entre de nombreuses cités-États. L'effondrement des cités-États des Basses-Terres du Sud se produit de 750 à 1050 : arrêt des constructions monumentales et dépeuplement quasi total des puissantes cités mayas ; la cause de cette situation reste mal connue. L'époque Postclassique de 900 après Jésus Christ jusqu'à la conquête espagnole voit la montée en puissance des Nahuas du Mexique central. Cette montée s'accompagne de grands changements dans l'organisation sociale et politique, notamment le statut du roi suprême est désormais accompagné d'ordres militaires et de différents corps sociaux.



Carte de l'aire mésoaméricaine maya

POUVOIR ET CROYANCES

La centralisation du pouvoir apparaît donc dans la civilisation maya à travers un symbole humain : «l'ahau» ou roi sacré. À partir du III^{ème} siècle avant Jésus Christ (Préclassique) des lieux comme Cerros, Tikal, El Mirador ou Uaxactun voient apparaître une doctrine du pouvoir centrée sur la place cosmologique du gouvernant, facilitant l'enracinement de l'État comme forme suprême d'organisation politique. Cela pourrait s'apparenter à des doctrines apparues dans l'ancien continent mais chez les Mayas, la mission principale de cette doctrine n'était pas de justifier l'action et la suprématie du roi ou de ces institutions monarchiques : cette doctrine était motivée par la survie même de toute la société, par la viabilité et la protection des paysans, de leur récolte et des villages alentours. Dans l'ancien continent, les souverains offraient la protection à leurs sujets qui travaillaient alors au service de ce roi, chez les Mayas, le roi possédait un pouvoir : il était garant de lumière et de chaleur, de la succession des saisons, du temps qui s'écoulait, il était possesseur d'un pouvoir divin duquel

dépendait donc la survie de toute la société.

Ce pouvoir maya était très scénographique, ritualisé et expressif. La ville entière était une scène, une représentation cosmologique: les places, les voies, les intérieurs, tout l'espace était chargé de sens, les effets visuels, la composition et la proportion dans l'espace incitaient à la participation et à la concentration mentale dans le but d'éviter l'ennui, la distraction et l'incertitude du peuple, dont la plupart des membres ne savaient pas lire les hiéroglyphes ni comprendre le symbolisme de l'art, d'où l'importance de l'impact visuel de la ville elle-même. Georges Balandier³ exprime qu'en ce qui concerne la relation au pouvoir chez les Mayas, la vie sociale n'est jamais séparée de la représentation du monde ou cosmologie, dans une sublimation constante de la figure de l'ahau. La légitimité donnée par le groupe, au seigneur, vient de la séquestration des dieux protecteurs de ce groupe par l'élite, à travers les dieux chefs de la lignée royale, obligeant cette élite à rendre explicite les comportements divins de la royauté par la transposition et la production d'images dans le cadre de cérémonies. Il s'agit de diriger le «réel» par l'intermédiaire de l'imaginaire et de fonder ces démonstrations.

L'ordre hiérarchique social découle de la carte stellaire maya, avec le soleil comme étoile principale : le roi est donc au sommet. On note cependant une évolution dans l'organisation sociopolitique maya entre le Classique et le Postclassique, remarquable au niveau des palais et temples mayas. Il existe certes une continuité entre les longues et grandes maisons du Postclassique qui rappellent les longues structures des palais de l'époque Classique, de plus que le regroupement des résidences des élites sociale. La différence intervient dans l'homogénéité de ces structures : à l'époque Classique, on peut identifier un seul grand ensemble homogène que l'on peut définir comme «palais» ; à l'époque Postclassique, des édifices sont en revanche bien différenciés les uns des autres, organisés autour de petites places ; les fonctions politiques et religieuses semblent elles-mêmes bien distinctes et qui sont identifiables en termes de «groupe» ou «d'assemblage». Cela met donc en évidence une évolution du système politique des Mayas du Classique, qui plaçaient «l'ahau» au centre du système politique, et les Mayas du Postclassique, qui combinaient différents pouvoirs en une autorité supérieure, étroitement encadrée par les chefs des lignages alliés.

LES CITÉS MAYAS

C'est peu avant le début de l'ère chrétienne, que débute la monarchie divine chez les anciens Mayas, correspondant à la «solarisation» du gouvernant. Le soleil considéré comme « source » du monde physique et du temps est à l'origine de la délimitation quadrangulaire du monde des hommes : le parcours du soleil Sud-Nord représentant le cycle annuel et Est-Ouest représentant le cycle diurne. Cette délimitation

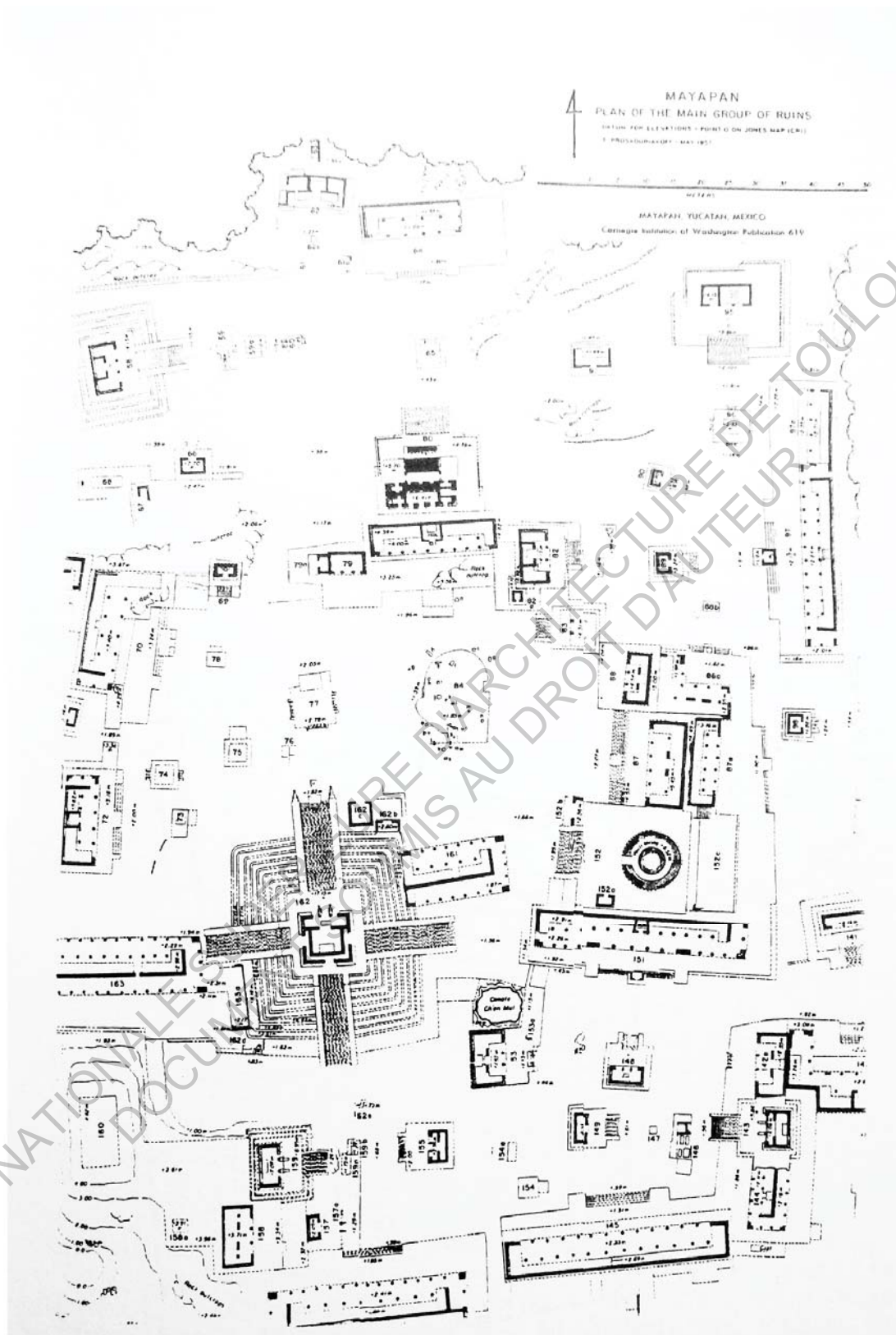
3. BALANDIER, Georges, (1980) *Le pouvoir sur scène*, Paris : Fayard (pp. 252)

induit donc le caractère solaire des cités mayas : le mouvement du soleil détermine leurs plans, et la cadence des mouvements leur développement. Les archéologues ont pu déterminer l'apparition d'États notamment grâce à l'évolution démographique. Les immenses constructions retrouvées dans certains sites sont les témoins d'un contrôle effectif d'une minorité gouvernante sur de nombreux villages, d'une force de travail dans des tâches colossales et prolongées, d'une capacité à distribuer les travaux, à faire circuler l'information et les ordres, à guider...etc. Ces constructions sont liées aux concepts cosmologiques et à l'usage politique qui en est fait : le contrôle effectif de cette importante force de travail se rattache à la doctrine liant les seigneurs à l'ordre universel. Les États mettent en place une uniformité culturelle sur un territoire plus ou moins étendu, avec deux sous-cultures: les élites qui maintiennent l'unité de style de leurs manifestations culturelles et les plébéiens. Le dessin des premières villes mayas est une des preuves matérielles du plan des minorités dirigeantes pour exprimer la gloire des individus hiérarchiquement supérieurs. Ce dessin est en grande partie cosmologique et l'État, dans un certain sens métaphorique, l'est aussi. L'architecture est insérée dans un espace sacralisé, et l'on y retrouve à différentes échelles une représentation cosmologique : de l'habitat de l'homme au temple, avec une adaptation à chaque échelle. La cité est comme un tout : le modèle d'habitation maya est adapté au temple puis au palais : si la hutte est représentative de la cosmologie tribale, la ville doit être représentative de l'État.

Les peuples mayas étaient donc organisés en plusieurs cités États. L'emplacement de ces cités ne semblait pas être planifié mais chacune trouve en son cœur une large place, regroupant les bâtiments remarquables dans un espace public monumental avec une certaine attention portée à l'orientation des bâtiments ; cet espace est monumental à cause de son architecture mais aussi de son caractère sacré, comme représentation du monde maya. Ce premier lieu de rituel est encerclé par un deuxième contenant les demeures des nobles et des temples secondaires, puis enfin en dernier lieu se déploient les demeures des plébéiens. On note donc une certaine hiérarchie dans l'organisation des cités même si cette organisation n'est pas encore tout à fait claire, il est sûr qu'elle laisse un rôle très important à l'architecture monumentale, à la figure du roi et à son pouvoir cosmologique. La cité maya revêt donc une organisation plutôt concentrique, dont la hiérarchie s'établit du centre vers l'extérieur, avec au centre le pouvoir sacralisé du roi maya et toute une représentation cosmologique dans un espace monumentalisé. La cité n'est cependant pas particulièrement quadrillée, bien qu'une certaine orientation sur deux axes perpendiculaires se dessine dans certaines cités mayas.

Photo des ruines de Maypan





Plan du centre de Maypan, fragment

Références Chap. 1er, B-1) «Les Mayas» :

ARNAULD, Charlotte, (1999) «Du haut des pyramides mayas», (pp. 15-33), in Jérôme MONNET, *Ville et pouvoir en Amérique*, Paris : L'Harmattan.

RIVERA DORADO, Miguel, (2000) «La ville, l'État, le prince et l'univers», (pp.13_30), in Jeérôme MONNET, *L'urbanisme dans les Amériques*, Paris : Karthala.

BAUDEZ, Claude-François, (2004) *Les Mayas*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 272).

2. LES INCAS

ORIGINES

Passons maintenant à un autre peuple précolombien, cette fois-ci plus au Sud de l'Amérique latine : les Incas. Mais tout d'abord revenons sur une brève histoire des peuples andins du Pérou.

Peu avant le premier millénaire avant notre ère, des changements sociaux importants ont lieu, entraînés par le développement de l'agriculture. On voit alors se produire une explosion démographique accompagnée de l'apparition des villes et d'une élite religieuse dans les Andes péruviennes. S'épanouit alors l'un des peuples les plus anciens implantés au Pérou : la civilisation Chavin, qui durera de 1200 avant Jésus Christ à 200 avant Jésus Christ, unissant dans un style commun plusieurs cultures locales notamment grâce au culte du Félin. L'unité créée par ce peuple disparut par la suite au profit de cultures plus locales dont les Mochicas, les Paracas et les Nasca entre 200 avant Jésus Christ et 700 de notre ère. Le développement de l'agriculture se poursuit, avec l'irrigation et l'aménagement des terrasses. À ces peuples succédèrent deux nouveaux, entre 700 et 1000, les Tiahuanacos, basés aux alentours du lac Titicaca et les Huaris. Ces deux peuples s'affrontèrent avant de s'associer pour ne former qu'un seul peuple, puis finirent aussi par disparaître laissant de nouveau place à une multitude de petits royaumes entre 1200 et 1400. Parmi ces royaumes il y avait les Chimus qui prirent le dessus sur leurs voisins petit à petit, mais ils rencontrèrent les Incas sur leur route. La légende raconte que le fondateur des Incas, Manco Capac, ne fonda pas son peuple sur le lac Titicaca mais à plusieurs kilomètres au Nord-Est de ce dernier, là où il pu enfoncer son bâton d'or dans le sol pour installer son peuple, à l'emplacement de la future Cuzco. Cette légende ne contredit pas la parole des archéologues qui confirment que les premiers Incas s'installèrent à cet endroit vers 1200. C'est à partir de 1400 qu'ils conquièrent toute la région, tout d'abord les peuples voisins, jusqu'aux terres Chimus du Nord du Pérou, puis ensuite vers le Sud sur les terres du Chili et de l'Argentine. À la fin du XV^{ème} siècle, l'empire Inca s'étendait sur plus de 4 000 kilomètres du Nord au Sud des Andes. Ils appelaient cet empire «*Tahuantinsuyu*» : l'empire des quatre quartiers.

CROYANCES ET SOCIÉTÉ

Les Incas vouaient un culte au soleil. Les empereurs de l'empire Inca, descendants directs de Manco Capac, étaient appelés «*Sapa Inca*», c'est-à-dire l'«*Inca unique*» ou encore «*Intip Churin*», «*fils du soleil*». Ils étaient vénérés comme des dieux, chefs suprêmes de l'empire Inca, chefs politique, militaire et religieux ; c'étaient des personnages sacrés, fils du soleil, le soleil étant l'ancêtre sacré de leur dynastie, leur dieu principal. Le culte du soleil était donc le plus important dans l'empire, d'où la

position centrale du temple du Soleil dans la capitale de Cuzco, le «*Coriconcha*».

Les Incas avaient développé un système administratif et politique sans équivalent parmi les sociétés amérindiennes. Une théocratie fondée sur l'agriculture organisée selon des castes et dominée par l'Inca. En dessous de cette figure, dans une hiérarchie décroissante se trouvaient la famille royale et l'aristocratie, les administrateurs impériaux et la petite noblesse, puis le peuple des artisans et fermiers. Quatre grandes régions divisaient administrativement l'empire, elles-mêmes subdivisées en provinces. Un système de communication qui était donc d'une efficacité remarquable, permit le contrôle rapproché des administrateurs impériaux sur l'empire. Cependant, malgré une bureaucratisation très importante vis-à-vis des autres civilisations amérindiennes, l'empire Inca n'avait pas d'écriture : ils se servaient d'un système de nœuds de différentes sortes de laines et de couleurs pour créer des messages ou «*quipus*». Mais c'est leur organisation très élaborée qui permettait au gouvernement de Cuzco de garder un contact très étroit avec les affaires de l'empire, notamment grâce à un réseau de routes pavées et des coureurs entraînés qui se relayaient. Tous les hommes étaient soumis à un système de travail et de corvées obligatoires : il n'y avait pas d'esclaves. La puissance de cet empire était donc due à une organisation spectaculaire de ses ressources humaines, militaires, naturelles et agricoles. Il existait trois classes sociales : la classe laborieuse, paysans ou artisans, la classe de gouvernance locale, et au sommet la classe dirigeante de souche inca qui tenait les rênes de l'empire. Donc un système de castes dans lequel il était difficile d'accéder à une caste supérieure.



Pachamama

Cet empire était donc fondé sur l'agriculture et parmi les dieux de la croyance inca qui reconnaissait une importance particulière au dieu Soleil, les peuples des Andes vouaient un autre culte à la Pachamama : version régionale de la déesse Terre. Cette croyance est difficile à dater dans sa longévité mais son «*aura*» est clairement mise en évidence dans les descriptions des cultures et religions indigènes dans les chroniques espagnoles de l'époque des conquêtes. La déesse de la Terre Mère, Pachamama et ses autres manifestations telles que Copacabana, la Lune appelée Mama Quilla, la reine Inka ou Coya, étaient liées à la fertilité dans la cosmogonie andine. Les Incas ne distinguaient pas l'espace et le temps, l'espace-temps était appelé «*pacha*». Pachamama était intimement liée à ce concept. Pachamama et ses sœurs

du monde agricole sont représentées avec des attributs iconographiques particuliers liés aux rituels de fertilité, aux cycles astronomiques et calendaires. Elle représente le monde physique, associé au Soleil, toute chose de la terre ou dans la terre «est» Pachamama ou est soutenue par elle. Elle n'a pas de forme concrète comme déité humaine. La force de Pachamama est contenue dans la terre, c'est une pierre, une rivière, une montagne. Les Incas adoraient la Terre car elle était leur mère, ils lui devaient des offrandes, elle était aussi mère du feu, du maïs et d'autres semences ainsi que du bétail et de la «*chicha*»⁴. C'est pour cela qu'ils vénéraient les sommets de tous les pics et tous les cols de montagne. Une légende andine donne le portrait de la nature universelle de Pachamama en décrivant les organes sexuels de son corps comme le lac Titicaca, son torse comme Quito, son cœur comme Cuzco, et sa bouche comme Lima. La montagne est une métaphore de la vie et de l'existence du monde andin.

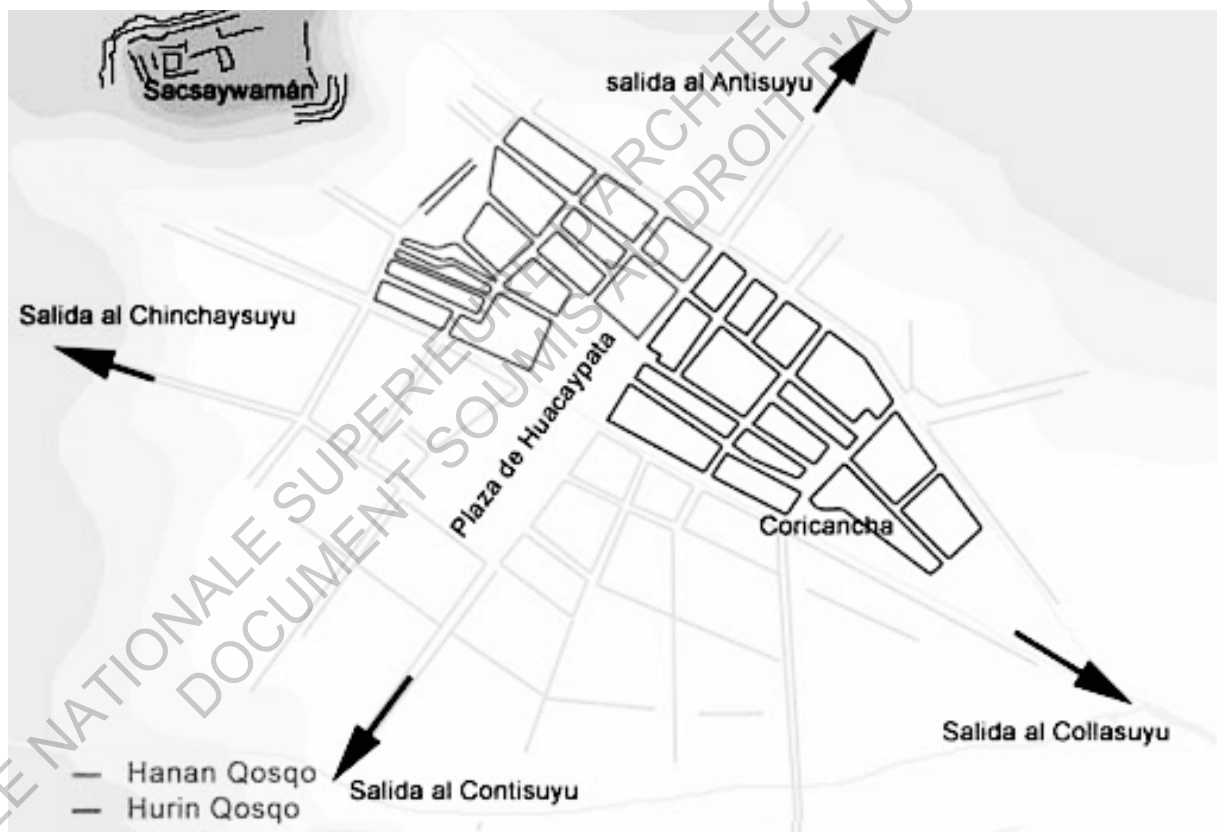
CUZCO, CAPITALE DE L'EMPIRE, ET LES PLACES ANDINES

Cuzco se situe dans la vallée sacrée de l'Urumbamba, cette ville était dédiée à un dieu très important dans les croyances incas : le Puma. Son centre était réservé à l'ethnie inca. La périphérie était séparée du centre par une zone non habitée. Les populations originaires du territoire conquis par les Incas vivaient dans cette périphérie : plus tôt elles avaient été conquises, plus proches elles se trouvaient du centre et donc du pouvoir. Elles occupaient aussi des quartiers correspondant à leur origine géographique. En effet Cuzco était divisée par deux axes routiers qui séparaient la ville en quatre quartiers depuis le centre de la ville, et qui étaient prolongés jusqu'aux confins de l'empire. Chaque population occupait donc un quartier qui se trouvait dans la direction de son territoire d'origine. Cuzco était donc une miniature du Tahuantinsuyu, empire Inca. Le centre de la ville était le lieu d'un nombre important de cérémonies religieuses et de célébrations, pour les quatre saisons déterminantes des actions agricoles dont l'alimentation principale des populations de l'empire dépendait, pour les solstices comme la fête du Soleil au solstice d'hiver ou «*Inti Raymi*» et aux équinoxes, pour les débuts ou fins de chaque mois, pour les cérémonies qui font passer de l'enfance à l'âge adulte comme le *Warachicuy*. Le centre lui-même est divisé en haut Cuzco «*Hanan Cusco*» et bas Cusco «*Urin Cusco*». Le haut Cuzco contient la très grande place centrale, elle-même divisée en deux parties : la *Aukay Pata* ou place des cérémonies et la *Cusi Pata*, la place des fêtes, laquelle est entourée d'une série de palais et de temples. Dans la partie basse se trouve la place qui parle «*Rimac Pampa*», place sur laquelle les annonces publiques sont faites. On trouve aussi dans le bas Cusco le temple du Soleil et d'autres temples.

Cuzco est donc une représentation urbaine de l'empire Inca et de son organisation. Centralisée, divisée, hiérarchisée, elle contient en son centre le sommet de

4. Chicha : boisson fermentée à base de maïs, d'arachide ou de manioc, à laquelle pouvaient s'ajouter des fruits

la hiérarchie et un regroupement d'espaces publics liés aux plus puissantes représentations des croyances incas. La place publique y joue notamment un rôle fédérateur dans l'organisation spatio-temporelle de tout l'empire Inca, étant le lieu de nombreuses cérémonies. On retrouve dans plusieurs civilisations andines cette place publique. Dès 1800 avant Jésus Christ on retrouve des constructions elles-mêmes précédées d'espaces publics encore plus anciens, notamment des places de création diverses selon les traditions de chaque civilisation précolombiennes (Tiwanaku, Chimu, Inca...). Pour éclairer sur le sens à donner à ces différents lieux publics, les places andines, Jerry D. Moore nous propose une étude alternative par rapport aux approches alors réalisées, en affirmant que : «1) les lieux publics construits représentent l'exercice d'un pouvoir politique; 2) de tels lieux reflètent à la fois l'exercice du pouvoir et le processus de création du pouvoir politique; 3) les changements dans les configurations architecturales reflètent les dimensions changeantes de processus politiques.»



Plan de Cuzco

Entre 2000 et 1800 avant Jésus Christ, une série de transformations s'effectue dans le Nord du Pérou : des changements dans l'échelle, la complexité et l'organisation des lieux publics. L'architecture publique de cette époque revêt des formes très

5. D. MOORE, Jerry, (1999) «La place dans les Andes anciennes. Le contrôle des espaces ouverts dans les villes précolombiennes», (pp. 35-50), in Jérôme MONNET, *Ville et pouvoir en Amérique*, Paris : L'Harmattan.

variées, dont l'une des plus communes étant de petites pièces comportant des foyers spécialement aménagés, de moins de 100 mètres carrés. Il s'agit d'endroits dans lesquels la communication pouvait être subtile, les interactions à l'abri des éléments extérieurs. Entre 1800 à 1400 avant Jésus Christ, l'architecture publique change : apparaissent alors de grands monticules artificiels, reflets d'une réorganisation fondamentale de la réunion publique et de la nature du pouvoir dans les Andes : il s'agit là d'un changement dans la nature de la communication publique et dans les distances sociales entre participants et observateurs des cérémonies. Les places andines sont au nombre de trois types : places centrales de l'empire Inca (1430-1530 après Jésus Christ), places closes de l'État Chimu pré-Inca (900-1470 après Jésus Christ) de la côte Nord du Pérou, places excavées des cultures Chiripa, Pucara et Tiawanaku du lac Titicaca et des Andes du Sud. Les premières, les places incas présentent trois caractéristiques : elles sont très grandes, centrales et ouvertes, de l'ordre de milliers de mètres carrés, au centre de l'architecture résidentielle sur un site, et ses entrées sont relativement ouvertes. Les secondes, les places chimus sont notablement différentes : des espaces fermés, directement associés à la résidence spécifique d'un chef, moins importantes en surface, avec une barrière de murs entre ceux de l'intérieur et ceux de l'extérieur. Enfin, les places excavées de la région du lac Titicaca sont petites, fermées, non visibles de l'extérieur, et bien situées bien qu'elles ne soient pas ouvertes.

Jerry D. Moore avant de faire ce constat propose un développement théorique quant à la communication humaine dans les lieux publics, communication qui serait partiellement entravée par les limites de la perception. La communication peut se diviser en trois parties : le paralinguistique qui se réfère aux vocalisations non verbales, aux pauses et aux propriétés tonales qui fournissent un contexte sous-jacent au discours, le verbal, qui implique donc le discours, les signes, et le non verbal qui implique la symbolisation à travers la gestuelle, les expressions, la posture du corps et l'utilisation de l'espace. Chacune de ses parties possède des seuils spatiaux qui se chevauchent, car elles ont des portées spatiales qui se distinguent. Selon ces faits, Edward T. Hall proposa en 1966 une définition de trois distances basées sur les seuils de communication eux-mêmes structurés par des limites perceptives des sens humains : la distance intime, la distance personnelle, et la distance sociale. L'idée principale de Hall était que la distance croissante entre les orateurs est associée à différents modes de communication. Il définit donc une série de seuils reflétant les limites des principes généraux de la communication interpersonnelle. À mesure que la distance entre les participants s'accroît, les modes de communication diffèrent (paralinguistiques, verbaux ou non verbaux) et leur importance varie, filtrés par l'espace et la perception. Puisque les différentes formes de communication humaine ont des portées spatiales différentes, les réunions publiques ayant lieu dans des espaces de tailles différentes comportent donc des modes de communication qui varient.

Les places de Chiripa, de Pucara ou de Tiwanaku autour du lac Titicaca sont assez petites. Les places chimus sont plus grandes, tendant vers la moyenne. Mais derrière cette simple différence de taille, ces trois places andines traditionnelles reflètent des ensembles distincts d'interactions reposant sur différents seuils de perception humaine.

Les alentours du lac Titicaca nous révèlent des espaces donc plutôt petits, accueillant des communications à l'échelle assez fine. Ces places excavées sont des espaces intérieurs privés bien qu'elles soient situées d'une manière centrale dans les espaces urbains construits. L'intérieur de ces espaces impliquait la communication d'informations relativement détaillées sur de petites distances.

Contrairement à cela, la cérémonie inca faisait entrer en jeu des groupes de personnes plus importants. Sans avancer pour autant que les rituels étaient de libre accès, ni qu'il n'en existait pas dans des espaces moins publics, plus petits et intimes. Mais le rassemblement public à grande échelle tient un rôle important avec une représentation de la «totalité transformée», concept traduit par le morphème «*ntin*». Le sens de ce terme de la langue quechua a été défini comme «inclusif par nature, impliquant la totalité, inclusion spatiale d'une chose dans une autre ou identification de deux éléments comme membres de la même catégorie». Ainsi, le terme *Tawantinsuyo*, dénommant l'empire Inca, a été traduit comme «les quatre (*tawa*), lieux (*suyo*) qui tout en étant distincts étaient pourtant unis (*ntin*)».

Cet aspect andin est assez répandu mais pas général. En effet, les places chimus diffèrent en plusieurs points des places incas. Les cérémonies incas rapprochaient différents segments de la société là où les places chimus dans les citadelles visaient en partie à réduire les contacts entre les différents segments de la société, une énorme fracture sociale séparait les dirigeants du peuple. L'architecture des lieux publics chimus traduit une idéologie de la séparation.

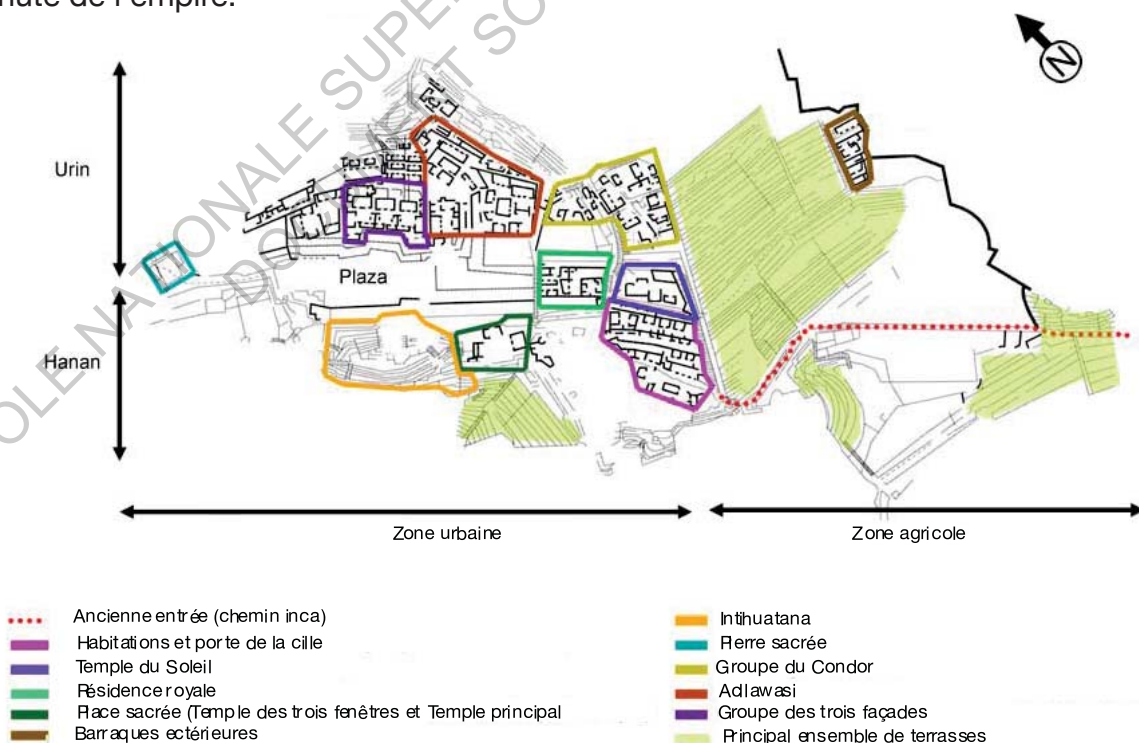
MACHU PICCHU, DERNIER REMPART DE L'EMPIRE INCA

L'un des plus importants sites incas avec la capitale de l'empire qu'était Cuzco, se trouve être le célèbre Machu Picchu. Le site du Machu Picchu se trouve à 2500 mètres d'altitude, on y retrouve plusieurs maisons et édifices, avec une orientation principale vers l'Est, là où le soleil se lève, mais aussi vers les hauts sommets des Andes. En effet, pour les Incas, toutes ces cimes représentaient des divinités. Ce site se trouve aussi en pleine forêt, à cent kilomètres de Cuzco sur le versant oriental de la Cordillère, donc du côté de la forêt amazonienne : la végétation y est donc beaucoup plus dense. L'emplacement de ce site induit deux fonctions au sommet du Machu Picchu : la première est de protéger la vallée sacrée de l'intrusion des peuples de la *selva*, et la deuxième de cultiver, grâce à un climat plus doux qu'à Cuzco, des variétés qui ne poussent pas plus en hauteur. Le Machu Picchu fait partie d'un complexe agricole de

plusieurs cités reliées entre elles par l'une des fameuses routes du grand réseau créé par les Incas, et il s'agit là de l'une des plus célèbre : le chemin de l'Inca. On compte environ 200 édifices sur le site, pouvant accueillir une population allant de 600 à 1000 personnes. De part la topographie du site, les rues sont presque toutes en escaliers.

Le Machu Picchu est donc divisé en deux grands secteurs : la zone agricole au Sud et la zone urbaine au Nord. La zone agricole se compose de terrasses de culture qui prennent la forme de grands escaliers sur le flanc de la montagne. On y cultivait le maïs, les pommes de terre et divers légumes. Les champs pouvaient alors nourrir jusqu'à 10 000 personnes, ce qui révèle le caractère agricole accordé aux fonctions de ce site. La zone urbaine est composée en plusieurs quartiers : le quartier sacré, le quartier populaire et le quartier des nobles et des ecclésiastiques. Elle est séparée de la zone agricole par un mur de 400 mètres de long. Comme à Cuzco elle se divise en deux secteurs : le haut (*hanan*) et le bas (*hurin*), et elle est divisée par deux axes : l'un se matérialise par une place large, construite sur des terrasses à plusieurs niveaux et l'autre est constitué par un escalier large qui sert de rue principale. La zone sacrée est dédiée à Inti, le dieu Soleil, on y trouve le cadran solaire et le temple du Soleil. D'autres édifices se trouvent sur le site dont le temple principal donnant sur la place sacrée : le temple aux trois fenêtres, ou le temple du Condor. On retrouve donc une cité organisée comme à Cuzco, autour d'un place centrale, et qui se divise en deux parties, haute et basse et par deux axes principaux.

Le Machu Picchu est souvent cité comme le dernier bastion de la résistance inca face aux colons espagnols alors qu'en réalité ce dernier bastion est une autre cité, encore plus enfoncée dans la forêt, l'Uilkabamba, dans laquelle s'est réfugié le dernier empereur inca, et d'où il dirigea la résistance jusqu'en 1572, 40 ans après la chute de l'empire.



Plan du Machu Picchu



Photo du Machu Picchu

Les cités incas sont donc bien une sorte de représentation du monde inca ; dans le cas de Cuzco, nous retrouvons dans la « cité » toute la représentation d'un empire et d'un pouvoir intimement lié à l'ethnie Inca, avec de nouveau une organisation concentrique, et un pouvoir clairement centralisé. Au sommet de sa hiérarchie se situe la figure de l'Inca, fils du soleil ; tous les rituels religieux qui lui sont liés se réalisent au cœur de la cité, avec une certaine volonté affirmée selon la dimension des places, de réunir en un même lieu différents segments de la société afin d'inclure à ce culte le plus grand nombre d'individus aussi distincts soient-ils. L'orientation selon deux axes plus ou moins perpendiculaires, et qui prennent toutes leur importance jusqu'aux confins de l'empire, est bien plus évidente dans les cités incas, qui tendent vers une certaine orthogonalisation de leur plan.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOURNAI
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Références Chap. 1er, B-2) «Les Incas» :

DAMIAN, Carole, (2003) «La vierge des Andes», (pp. 74-83), in Jean-François LEJEUNE, *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage.

ITIÉR, César, (2008) *Les Incas*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 216).

R. HAMNETT, Brian, (2009) *Histoire du Mexique*, Paris : Perrin/Pour l'Histoire (pp. 384)

D. MOORE, Jerry, (1999), «La place dans les andes anciennes», (pp. 35-50), in Jérôme MONNET, *Ville et pouvoir en Amérique*, Paris : L'Harmattan.

3. LES AZTEQUES

ORIGINES

L'origine des Aztèques est incertaine, tant en terme chronologique qu'en termes de localisation de leurs différentes étapes de migration. En effet les différents codex retrouvés se contredisent et furent notamment remis en cause par les découvertes archéologiques. Ces textes symboliques ont sans doute volontairement modifié pour des fins idéologiques la réalité de leurs origines. Ils montrent que les Aztèques revendiquaient une double origine : l'une nordique, chichimèque, établis avant eux sur le haut plateau central, qui leur conférait le prestige de la vaillance guerrière des chasseurs-cueilleurs et l'autre, toltèque, qui leur conférait l'héritage culturel des fondateurs de Tula. Les Aztèques partageaient avec ces peuples la même langue, le *nahuatl*, mais aussi des croyances astrales, des pratiques telles que les sacrifices humains et une organisation militaire de la société similaire.

Le peuple des Nahuas, autre peuple précolombien, quitta le Nord du Mexique actuel au VI^{ème} siècle et s'installa en Mésoamérique, centre du Mexique. Ils se mélangèrent avec des groupes de populations déjà établis, adoptant leurs pratiques religieuses et culturelles. Ils émigrèrent à Tula entre la fin du IX^{ème} et le début du X^{ème} siècle et développèrent la civilisation toltèque. Entre le XII^{ème} et le XIII^{ème} siècle, les derniers Chichimèques dont les Aztèques, immigrèrent dans la vallée de Mexico alors dominée par les Tépánèques d'Azcapotzalco. Les codex indiquent que les Aztèques étaient originaires d'un lieu légendaire : Aztlan d'où ils tirent leur nom, Azteca. Aucune origine géographique précise n'a pu être déterminée pour cette ville. Une des hypothèses les plus défendues octroie à cette cité un caractère mythique, sa description étant fortement chargée de symboles. Christian Duverger⁶ dans sa monographie «L'origine des Aztèques» considère que la grande similitude entre Aztlan et Mexico est un indice d'une réécriture à posteriori des origines aztèques, leur permettant de légitimer leur occupation de Mexico.

D'après les codex, ce peuple aurait quitté son territoire d'origine peut-être au moment de la chute de Tula en 1168. Ils auraient erré pendant plusieurs dizaines d'années, avant de s'établir sur le site actuel de Mexico. Au XIV^{ème} siècle, on comptait vingt-huit cités-États ou «*altepeme*» sur le plateau central mexicain. Au Sud, les Culhuacans d'origine toltèque et les Azcapotzalco à l'Ouest, d'origine nahua comme les Aztèques, étaient les plus puissants. Ces cités-États étaient tantôt en état de guerre, tantôt alliés. Les Aztèques seraient tombés sous la domination des Culhuacans une fois établis à Chapultepec, mais ils auraient ensuite été expulsés par les Tépánèques d'Azcapotzalco. Ils sauvèrent leur vie en se réfugiant dans les zones marécageuses du lac Texcoco. En 1299, le dirigeant des Culhuacans les aurait autorisés à se

6. DUVERGER, Christian, (1983) *L'origine des Aztèques*, Paris : Seuil, (pp. 367)

fixer sur les terres pauvres de Tizapan, s'intégrant alors à la culture culhuacan.

C'est en 1325, selon la légende aztèque, qu'ils se seraient établis sur une petite île marécageuse du lac Texcoco. Ils y auraient alors vu un aigle perché sur un cactus, tenant dans ses serres une figue de barbarie ou un serpent, interprétant cette vision comme un message surnaturel du dieu Huitzilopochtli, indiquant qu'ils devaient alors s'installer ici et y fonder un puissant empire. Ils se seraient alors sédentarisés de façon définitive sur cette île, y édifiant petit à petit la ville de Mexico-Tenochtitlan. Ce récit mythique est cependant remis en cause là encore par les découvertes archéologiques datant les premières traces d'occupation de ce site entre 800 et 1100 et de plus anciennes constructions aux alentours de l'an 1300.

Les Aztèques élirent alors leur premier chef en 1375, Acamapichtli. Ils restèrent soumis à l'État d'Azcapotzalco jusqu'en 1428. Leur troisième chef, Chimalpopoca était un vassal d'Azcapotzalco. Après la capture puis la mort du chef Aztèque en 1426 par l'héritier d'Azcapotzalco, le successeur du chef Aztèque s'allie alors avec le chef exilé de Texcoco pour vaincre le chef d'Azcapotzalco. Cette coalition est alors rejointe par Tlacopan. La triple alliance s'empare de la capitale tépanèque en 1430, exécute le chef d'Azcapotzalco, et remplace sa domination sur le bassin de Mexico. L'État de Tenochtitlan devient alors le plus puissant du plateau central du Mexique. Son influence s'impose donc sur la vallée de Mexico puis petit à petit jusqu'au golf du Mexique à l'Est et au littoral Pacifique au Sud et à l'Ouest. La troisième ville de la triple alliance resta sous l'influence de Texcoco durant les règnes de deux souverains, elle devint la capitale intellectuelle de l'empire. Après la mort du deuxième en 1472, les souverains aztèques héritèrent alors d'un véritable empire. Les deux fondateurs principaux de l'empire Aztèque furent des demi-frères : Tlacaélel et Moctezuma Ier (1440-1469). Le deuxième étendit la domination aztèque sur les États actuels de Guerrero, Puebla et Oaxaca. Le premier réforma l'État et la religion. L'empire connut son apogée sous le règne d'Ahuitzotl entre 1486 et 1502. En deux-cent ans, ce peuple nomade chassé par tous les autres était devenu le plus puissant de toute la vallée de Mexico et de ses environs. Ils attribuaient leur succès à Huitzilopochtli, légitimant leur empire et la soumission des nations occupant ce territoire par le fait qu'ils étaient d'après eux le peuple élu du soleil pour diriger le monde.

CROYANCES ET SOCIÉTÉ

La société aztèque était très hiérarchisée et pyramidale et présentait à certains égards un caractère dualiste. À sa tête, le *Huey Tlahtoani*, «celui qui parle» ou chef de l'État, était l'autorité la plus élevée de l'Empire. Il exerçait des fonctions politiques, militaires et religieuses. Désigné par le Conseil Suprême et par la confirmation des deux autres souverains de la Triple Alliance, au sein de la parenté du souverain défunt, il régnait à vie, mais les successions n'étaient donc pas forcément filiales, le Conseil choisissant dans la famille impériale le plus compétant. Le deuxième personnage de



Cartographie du Lac Texcoco

l'empire était le *Cihuacoatl*, «serpent-femme», une sorte de vice-roi, désigné par le *Huey Tlahtoani*, il jouait un rôle important dans les fonctions économiques, judiciaires et culturelles. Ensuite se trouvaient les hauts dignitaires, quatre seigneurs choisis parmi les parents du souverain élu, devenant alors des princes, l'un d'entre eux serait alors le prochain *Tlahtoani*. Ils remplissaient des fonctions militaires et judiciaires et d'autres encore mal définies. Il existait aussi un certain nombre de fonctionnaires de haut rang, puis un grand nombre de fonctionnaires subalternes. En tant que serviteurs de l'État, les fonctionnaires avaient des responsabilités politiques, économiques et militaires. Le Conseil Suprême comprenait le conseil de quatre princes élus, des guerriers de haut rang, les prêtres importants, les principaux juges et les principaux exécuteurs de la justice. Le gouvernement et ses institutions, ainsi que la justice, étaient donc très organisés et hiérarchisés. La société s'organisait de la même manière pyramidale : le *Huey Tlahtoani* et le *Cihuacoatl* au sommet, puis la classe dirigeante dont l'aristocratie (*Pipiltin* - descendants de lignages prestigieux et *Tetcuhtin* - promus par le *tlahtoani* pour mérite personnel) et les prêtres les plus importants (l'organisation sacerdotale reflétait la structure pyramidale de la société, de même que la hiérarchie militaire). Le gros de la population était constitué par les plébéiens ou *macehualtin*. C'était un ensemble de groupes socio-économiques assez hétérogènes, dont deux classes sociales se distinguaient particulièrement : les *pochteca*, marchands et les artisans.

La structure de base de l'organisation de l'empire était fondée sur trois niveaux : la famille, le *calpulli*, et l'*altepetl*. Le *calpulli* était une unité politique composée de plusieurs groupes familiaux, sous l'autorité d'un chef local, le *calpoleh*. L'*altepetl* était une sorte de cité-État regroupant plusieurs *calpulli*, dirigée par un *tlatoani*, ce concept désigne à la fois un territoire et sa population. L'empire Aztèque était informel, il n'exerçait pas d'autorité suprême sur les territoires conquis mais attendait un tribut de leur part, sous forme de marchandises. Les cités-États devaient cependant renoncer à leur politique militaire et célébrer le culte du dieu Huitzilopochtli et chacune d'entre elles était dirigée par un souverain appelé *tlatoani*, au sommet de la hiérarchie étatique, le *tlatoani* aztèque étant donc chef de l'empire.

Les Aztèques portaient dans leur croyance deux références au surnaturel : «*teotl*», un dieu ou démon désignant une sorte de force impersonnelle imprégnant le monde, et «*ixiptla*», qui était en revanche une représentation physique des *teotl* ainsi que de l'activité humaine de culte en rapport à cette représentation. En dehors de ces représentations, les dieux aztèques eux-mêmes n'avaient pas d'existence identitaire distincte. Parmi les dieux les plus importants dans la religion aztèque, on comptait le dieu agraire de la pluie Tlaloc et le serpent à plumes Quetzalcoatl, mais leur croyance était essentiellement centrée sur la personnification du soleil et de la guerre, Huitzilopochtli, considéré comme dieu tribal originel des Aztèques. Cette vénération vouée au dieu du soleil rythmait les pratiques sociales et politiques de ce peuple. Comme nous l'avons dit précédemment, c'est selon un mythe prophétique lié à ce dieu que

les Aztèques se sont implantés sur le site actuel de Mexico pour y créer Tenochtitlan. Selon les croyances aztèques de l'époque, les dieux avaient créé quatre mondes ou «soleils», chaque fois anéantis. Le cinquième monde créé connu le Déluge universel mais un homme et une femme se sauvèrent des eaux en gagnant le sommet de la montagne et évitant l'extermination : ils repeuplèrent alors la terre telle que devait la connaître le peuple aztèque. Ce peuple se considérait comme le peuple élu du dieu du soleil.

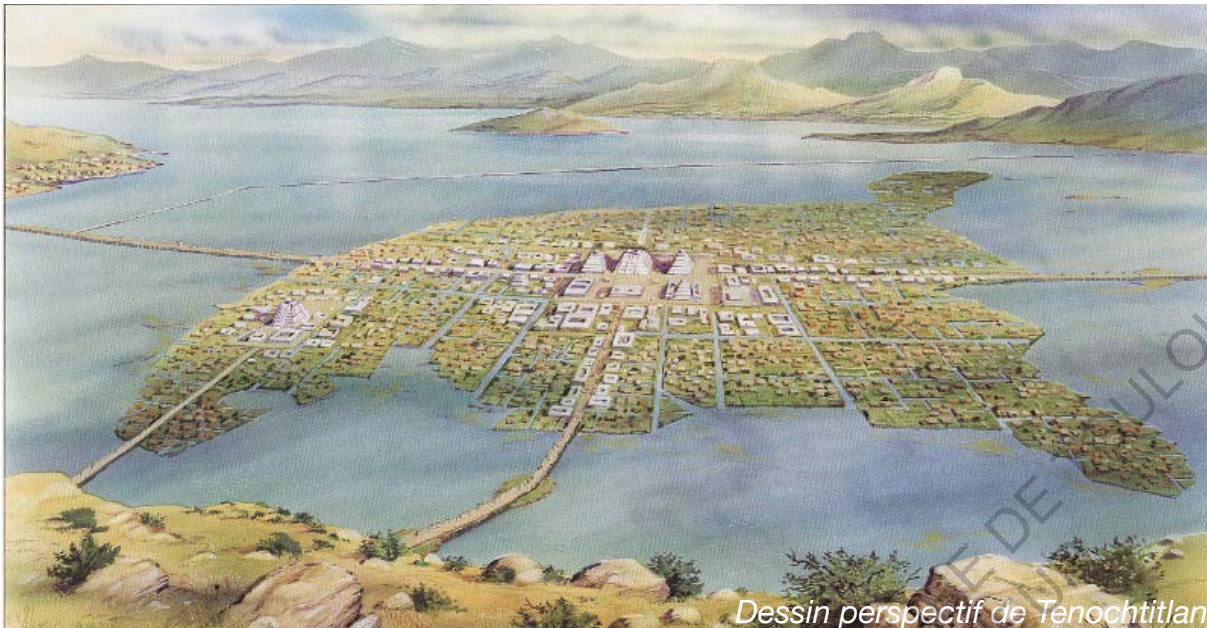


Légende aztèque et emblème du drapeau mexicain

TENOCHTITLAN, CAPITALE AZTÈQUE

Tenochtitlan, la capitale de l'empire Aztèque, fut construite selon un plan rationnel, et l'extraordinaire organisation des activités humaines étonna les conquitateurs espagnols lorsqu'ils découvrirent la ville.

En l'année 1325, dirigés par Tenoch, les Aztèques fondent donc leur capitale : México-Tenochtitlan. Le choix du double nom de la cité procède d'une conception essentiellement symbolique du monde, des êtres et des choses. Tenochtitlan vient de «*tetl* : pierre, *nochtli* : figuier de Barbarie, et *tlan* : suffixe locatif» soit «près du figuier de Barbarie». La représentation est beaucoup plus riche de sens : l'Aigle symbolise le Soleil (Huitzilopochtli), tandis que les fruits du nopal figurent les cœurs humains offerts en nourriture à leur dieu tutélaire. Mexico, pour sa part, se composerait de «*meztli* : lune, et de *xictli* : nombril ou centre» et signifierait donc «[la cité] au centre de la Lune (ou de la Lagune)». Tenoch fut le dernier chef militaire élu par un conseil des anciens et gouvernant avec leur aide. Les fouilles archéologiques ont en fait révélé que Tenochtitlan avait connu une occupation humaine beaucoup plus antérieure à celle des Aztèques. Le site que leur avait assigné leur divinité tutélaire, Huitzilopochtli, leur offrait a priori de maigres perspectives agricoles et peu de matériaux de construction, mais il regorgeait d'oiseaux, de poissons, de batraciens et de bien d'autres animaux aquatiques. D'autres inconvénients majeurs étaient à prendre en compte tels que la



Dessin perspectif de Tenochtitlan

menace d'inondations périodiques et un accès limité à l'eau potable. Par contre, la situation du site allait faciliter les communications, grâce aux canaux et aux embarcations permettant le transport de charges pesantes et volumineuses.

Le mot nahuatl «*altepetl*», ordinairement traduit par cité-État, signifie littéralement «l'eau-la montagne». Il désigne une double réalité composée d'un territoire et d'un noyau urbanisé. Les Aztèques pensaient leur environnement en une unité entre ville et campagne. Mexico-Tenochtitlan était répartie sur une grille dessinée par les canaux et les rues quadrillant la cité. À la veille de la conquête espagnole, Mexico-Tenochtitlan et ses 200.000 habitants est alors l'une des plus grandes villes de l'époque, rivalisant avec Paris et Constantinople. Elle couvrait alors une superficie estimée entre 31 et 51 kilomètres carrés. Elle fut comparée par les conquérants espagnols à la ville de Venise de part le réseau géométrique de canaux et de terre-pleins ordonné vers les directions cardinales, à partir et autour des deux centres cérémoniels : celui de Tenochtitlan, avec le *Templo Mayor* et celui de Tlatelolco (ville-satellite), avec son Temple principal et, à proximité, «une place deux fois plus grande que la Place principale de Salamanque», selon Cortès, où se tenait tous les jours l'un des plus grands marchés de la Mésoamérique. On pénétrait dans la cité par quatre entrées, trois chaussées principales reliaient l'île à la terre ferme. Elles conduisaient l'une au Nord, jusqu'à Tepeyac, au pied des collines où se dressait le sanctuaire de la déesse mère Tonantzin, l'autre à l'Ouest jusqu'à Tlacopan et la troisième au Sud jusqu'à Iztapalapan, Coyoacan et Mexicaltzingo. Entre les rues, dont une moitié était recouverte de terre battue et l'autre occupée par un canal, étaient disposées de manière régulière des parcelles de terre faisant face aux canaux, chacune avec sa maison tournée vers la rue. C'était une cité «*chinampa*». La cité s'organisait en quatre sous-divisions regroupant chacune cités et champs et cette division se faisait par rapport au *Templo Mayor*. Chacune disposait d'un temple, d'un *calmecac* (collège religieux) et d'un

telpochcalli (collège militaire). Au Nord-Est se trouvait Atzacualco, «lieu où l'on arrête les eaux», au Nord-Ouest Cuepopan, «là où éclosent les fleurs», au Sud-Ouest Moyotlan, «l'endroit des moustiques» et au Sud-Est Teopan, «le quartier du temple». Ces sections se subdivisaient à leur tour en une vingtaine de quartiers dotés chacun d'un temple et d'un *telpochcalli*. Cette unité territoriale s'appelait *tlaxilacalli*. Plusieurs aqueducs alimentaient la ville en eau potable. La luxure et la dimension des habitations augmentaient à mesure que l'on se rapprochait du *Templo Mayor*.

Le centre cérémoniel mesurait environ 25 hectares, pavé et entouré d'un mur, le *coatepantli*, qui le séparait de l'espace profane. Cette enceinte sacrée était interrompue par trois ou quatre portes monumentales. Cette zone cérémonielle était surplombée par la pyramide du *Templo Mayor* tenant en son sommet les sanctuaires jumeaux de Huitzilopochtli et de Tlaloc, dieu de la pluie et des agriculteurs. On accédait à ces oratoires par deux volées d'escaliers. Du haut des sanctuaires, on voyait se dérouler toute la vallée sous ses yeux, la ville, les lacs, jusqu'aux volcans divins. Pour les Aztèques, ce temple irradiait une présence débordante d'énergie, une mémoire vive et habitée : c'était le centre de l'univers. Le *Templo Mayor* résume à lui seul la vision aztèque du monde. La plate-forme supportant le temple correspond au niveau terrestre ; les niveaux célestes sont représentés par les quatre plates-formes supérieures disposées en retrait et conduisant au sommet où se dressaient les Sanctuaires Jumeaux. Quant aux niveaux inférieurs, situés sous la plate-forme terrestre et correspondant au monde souterrain, ils recélaient de nombreuses et précieuses offrandes. La diversité comme la qualité de toutes ces offrandes sont à l'image de l'empire Aztèque, de son étendue et de sa richesse. Tenochtitlan n'était pas seulement une capitale politique



et économique, mais tout autant une cité impériale sacrée, dont les dimensions et la disposition traduisaient la conception que les Mexica-Azteca se faisaient de leur destin de maîtres d'un empire.

Nous retrouvons avec la cité aztèque l'un des exemples de villes les plus quadrillées de l'époque précolombienne. Dans son rapport au pouvoir, on retrouve la transposition cosmologique des croyances sur l'espace urbain, qui donne toute leur légitimité aux chefs hiérarchiques qui sont là encore intimement lié à cette cosmologie. Cet espace urbain est donc une fois de plus orienté, organisé selon des croyances et une organisation toutes deux particulières et spécifiques à celles de l'empire Aztèque. Et c'est logiquement que l'on constate une fois encore que c'est le centre de la cité qui regroupe les lieux les plus sacrés c'est à dire les centres cérémoniels religieux, qui rythment la vie de l'empire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TONKIN
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Références Chap. 1er, B-3) «Les Aztèques» :

DE DURAND-FOREST, Jacqueline, (2008) *Les Aztèques*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 272).

R. HAMNETT, Brian, (2009) *Histoire du Mexique*, Paris : Perrin/Pour l'Histoire (pp. 384)

Nous venons donc de parcourir assez brièvement l'univers du monde précolombien, nous attardant sur trois grandes civilisations que sont les peuples Maya, Aztèque et Inca. En parlant de leurs origines nous avons vu de quelles manières elles s'organisèrent en un système de cités-États pour le cas des Mayas, ou en un empire pour le cas des Incas et des Aztèques. L'étude de leurs croyances et de leurs organisations sociales nous a révélé à quel point les premières étaient importantes, de quelle manière elles influèrent sur les secondes, et comment elles légitimaient le pouvoir d'un seul homme ou d'une élite sur tout un peuple. Ce caractère sacré que l'on retrouve chez la plupart des dirigeants précolombiens montre l'importance des croyances à cette époque. Tout cela se retrouve évidemment dans l'organisation des cités de ces trois peuples. Premièrement leurs localisations, bien qu'elles aient certainement des justifications beaucoup plus stratégiques et terre à terre, sont souvent justifiées par des prophéties liées aux croyances religieuses de ces peuples, notamment dans le cas de Cuzco ou de Mexico-Tenochtitlan. Mais le caractère sacré de ces cités se manifeste surtout par la transposition spatiale de tout un monde lié à leurs croyances et à l'organisation de leur société. La hiérarchie y est évidente, le centre est religieux, il est l'expression d'une puissance religieuse incarnée par un chef, souvent sacralisé. Le monde religieux de ces peuples est à chaque fois dominé par l'astre solaire, qui joue un rôle déterminant dans la cosmologie de ces peuples, et dans la sacralisation de leurs gouvernants ; c'est pourquoi, comme il a été démontré chez les Mayas, l'orientation de ces cités précolombiennes est particulièrement liée au parcours de cet astre, formant des villes et des bâtiments plus ou moins clairement orientés selon quatre directions cardinales.

Cette première partie est donc révélatrice d'un rapport certain entre l'organisation spatiale des cités précolombiennes et le pouvoir mis en place, pouvoir qui se légitime par la force des croyances et de la cosmologie de ces peuples, ce qui donne à ces cités un caractère sacré, concentré en leur centre par une mise en scène qui spatialise ces cosmologies et qui accueillent des cérémonies religieuses dans lesquelles le pouvoir du gouvernant est révélé.

Nous l'avons donc vu, les cités Mayas n'étaient pas particulièrement quadrilées bien que l'on y note une certaine orientation des bâtiments, les cités Inca l'étaient déjà plus ainsi que les cités Aztèques. Mais c'est avec la suite de l'Histoire qu'interviendra le damier en tant que tel, et qu'il prendra une toute importance. En effet la vie précolombienne se verra bientôt bousculée par l'arrivée des colons espagnols qui suivra la découverte de ce continent par Christophe Colomb. C'est un tournant capital qui va alors se produire, un grand bouleversement dans le monde précolombien, et une grande nouveauté pour les populations du vieux continent. Nous sommes alors vers la fin du XVème siècle.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CHAPITRE 2nd :

L'ORGANISATION DES VILLES ET LA COLONISATION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«Avant tout j'ordonne... que le tracé des rues principales vers le nord, le sud, l'est et l'ouest soit marqué au sol. J'ordonne aussi que les quatre parcelles adjacentes bordant les quatre rues au centre du plan soient désignées pour la place principale; et que deux parcelles soient réservées à l'endroit le plus approprié près de la place pour la construction de l'église, qui devra être dédiée à Saint-Jacques. [...] J'ordonne enfin que quatre terrains soient attribués près de la place, un pour le siège municipal, un pour la prison et les autres pour l'administration de la ville. Une fois que toutes ces dispositions auront été prises, les parcelles restantes seront réparties entre les habitants, et ce, en conformité avec les procédures utilisées dans les villes et villages de la Nouvelle Espagne qui sont habités par les Espagnols.»⁷

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

7. Actes de fondation de Santiago du Guatemala, du 21-XI-1527», in Jorge Garcia Granados (éd.), (1934) *Libro viejo de la fundacion de Guatemala y papeles relativos a D. Pedri de Alvarado*, (p. 24), Guatemala : Guatemala C.A.

A. ARRIVEE DES COLONS ESPAGNOLS, HISTOIRE DE LA CONQUETE (1492-1540)

1.ARRIVEE DES COLONS ESPAGNOLS

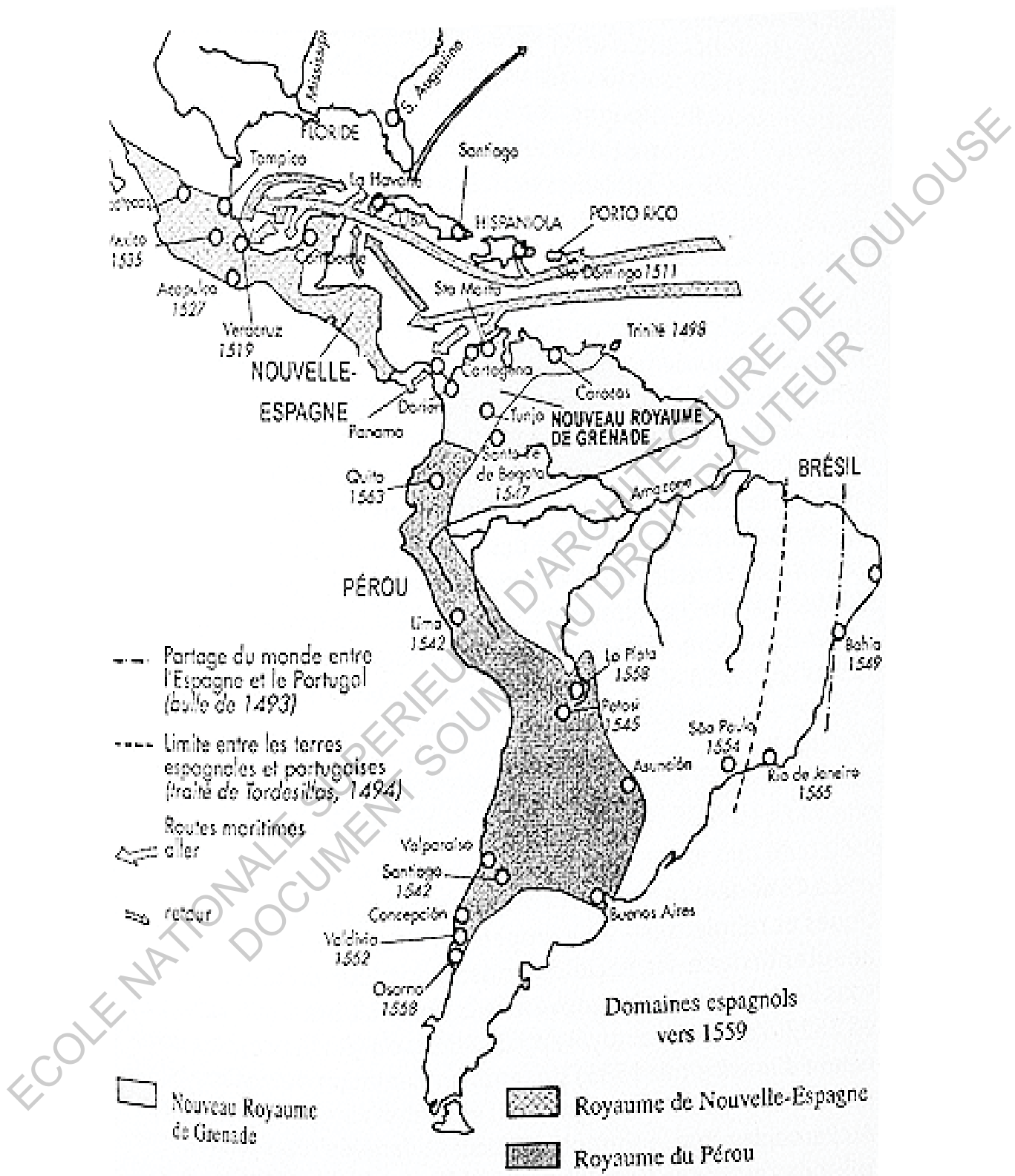
Le premier voyage de Christophe Colomb en 1492 le mènera tout d'abord sur les îles des Antilles. Il pensait alors débarquer en Asie, se fondant sur une hypothèse scientifique : «si la Terre est ronde, on peut se rendre à l'Est en mettant le cap sur l'Ouest.» Et il avait raison, seulement sa géographie le trompait.

La première phase de conquête concerne donc les Antilles et elle dura jusqu'au débarquement d'Hernan Cortés sur les plages du golfe du Mexique en 1519. L'installation des colons ne s'effectue véritablement que dans les Antilles, et de manière ponctuelle sur le continent (côte vénézuélienne qualifiée de «Terre ferme», isthme de Panama alors appelé le Darien). En 1494, le traité de Tordesillas effectue le partage géographique des expéditions et découvertes à venir entre l'Espagne et le Portugal. En 1500, le Brésil est découvert par Pedro Alvares Cabral et enfin en 1519, Cortés débarque alors sur le golfe du Mexique et fonde Villa Rica de Veracruz.

Commence dès lors la deuxième phase de conquête, avec l'empire des Aztèques et d'autres territoires qui deviennent la Nouvelle-Espagne, les Antilles servant de plateforme à l'entreprise. Entre 1522 et 1526, l'Amérique centrale est à son tour contrôlée. À la fin de la période, les Espagnols finissent par arriver dans le Nord de la Colombie actuelle, l'isthme de Panama devient alors un lieu stratégique, à la décharge des Antilles, nouvelle plaque tournante de la conquête qui va dès lors se développer dans le Sud.

Nous sommes en 1532, et c'est dans les hautes terres andines que s'aventurent les Espagnols ; les grandes vallées de Colombie, puis la conquête rapide de l'empire Inca qui s'étendait alors de l'Équateur au Nord de l'Argentine et du Chili actuels. Nous sommes à l'apogée de la conquête militaire ainsi que la fin du règne de Charles Quint en 1556, les instructions royales recommandent alors de remplacer respectivement les termes de conquista et conquistador par ceux de descubrimiento et poblador, jugés plus neutres.

La période des grandes conquêtes territoriales est terminée, il s'agit maintenant pour l'Espagne de structurer et d'organiser son empire dont la force d'expansion a nettement décru. Il est d'ailleurs gêné sur ses limites par les résistances indiennes des Mapuches du Chili, des Chiriguanos au Sud-Est de la Bolivie, et des Chichimecas au Nord du Mexique. L'ardeur des premiers colons s'est estompée face au constat que les terres restantes sont peu peuplées et pauvres. La caractéristique de ces dernières conquêtes dans les zones marginales, où les possibilités d'enrichissement se révélaient de plus en plus hypothétiques, fut l'attrait grandissant, parfois obsédant, de lieux mythiques dont la recherche et le mirage parvinrent même à infléchir les lignes de pénétration du continent : l'Eldorado, la Cité des Césars, le royaume du Roi Blanc, la Montagne de l'argent...etc.



La conquête espagnole

2.LA RUEE VERS L'OR

En effet ces terres manquaient des richesses orientales que Christophe Colomb espérait trouver et il inventa à son retour en Espagne la légende de rivages somptueux de forêts, de perles et d'or, sans quoi la reine Isabelle, sa protectrice, aurait pu regretter son investissement dans les plans du navigateur. Il avança même beaucoup plus que de l'or : une vision de l'Âge d'or. Ces terres étaient l'Utopie, le règne bienheureux de l'homme naturel, le paradis terrestre, le noble sauvage. Il commença cependant dès lors à s'attaquer à ces autochtones qu'il venait de décrire comme « nus, désarmés et accueillants » et très vite, le paradis terrestre fut détruit et le « bon sauvage » devint esclave.



Le mythe de l'Eldorado

Cette Utopie se prolongea bien après la mort de Christophe Colomb. En 1529, un contingent sous la direction du capitaine Francisco César part trouver un site qui serait le berceau d'un formidable trésor d'or et d'argent, mais dont la localisation n'est pas encore connue. Ils revinrent quelques mois après, décrivant des terres pourvues de merveilleuses richesses, que l'on baptisa du nom du capitaine. Cet épisode passa peu à peu du domaine historique au domaine mythique, et ceux qui partirent à leur tour pour tenter de trouver ces mystérieuses cités de l'Eldorado furent surnommés les « Césars Blancs ». Le mythe qui s'était créé en parallèle aux premières conquêtes sur l'empire Inca, se déplaça jusqu'aux mers australes. Mêlant les mythes des naufragés européens aux légendes indiennes, une légende collective se développa, poussant de nombreuses expéditions à se lancer dans la recherche de cet Eldorado lors du XVIème et XVIIème siècle. L'invasion et la domination ibérique par les armes et la

religion se transportaient alors sur un univers légendaire, pour mieux poursuivre une mission qui ne pouvait sans asservir atteindre cet ultime objectif. La ville imaginaire devint une cité utopique incarnant tous les souhaits des modèles du XVII^{ème} siècle. Faisant suite à une conquête rapide et violente, se manifesta une volonté farouche de créer un empire structuré à partir de villes rigoureusement planifiées ; il fallait aussi maintenir et vivifier l'origine légendaire de la conquête de ces terres.

3.LES CONQUISTADORES

Ce sont les chefs de guerre qui organisèrent les troupes et se chargèrent de récolter les fonds nécessaires auprès des banquiers. La Couronne, sauf cas exceptionnel ne participait pas au financement. Les conquêtes et les découvertes devaient être faites cependant au nom de la foi et du roi d'Espagne, qui devenait automatiquement souverain sur ces terres nouvelles. Le principe de «*requerimiento*» imposait qu'un notaire requière les indigènes d'accepter l'autorité royale et la prédication de l'Évangile. Un cinquième des bénéfices de l'entreprise revenait au Trésor Public. Certaines conquêtes se réalisèrent sans l'accord de la Couronne. L'avidité des conquérants s'explique donc par ce caractère privé de la conquête, et ceux-ci étaient conscients qu'une fois le succès assuré, la Couronne volerait au « secours de la victoire » s'assurant une part du butin et installant son autorité sur les territoires conquis par d'autres. Les chefs étaient issus de la petite noblesse, ils étaient des cadets écartés de l'héritage, ou encore hidalgos, parfois analphabètes. Mais ils possédaient tous une longue expérience militaire. Les troupes se composaient de plébéiens, provenant de régions pauvres. La discipline et la hiérarchie très fortes n'empêchaient pas le fait qu'ils étaient souvent très liés à leurs chefs. Ce dernier devait cependant montrer l'exemple pour s'assurer la loyauté suivie de ses soldats. La conquête représentait pour eux la possibilité inespérée de s'enrichir, mais aussi de gagner les honneurs et les considérations, pouvant alors devenir le fondateur d'une lignée illustre, héros des temps modernes. Les chefs les plus prestigieux firent en peu de temps des fortunes énormes. Mais bien peu en réalité parvinrent définitivement à la richesse et à la considération : beaucoup d'entre eux mourraient, et toutes les régions furent loin de tenir leurs promesses une fois que l'or accumulé par les Indiens était dilapidé aux jeux. La Couronne se montra réticente face aux conquérants et les laissa pour la plupart mourir dans la disgrâce. La conquête devint donc au fil des années de plus en plus difficile, elle n'avait de toutes façons jamais été très «propre», faite d'abus, de débauche, de cruauté, de cupidité et de violence, les énormes richesses promises augmentant la rapacité des conquérants.

4. LES RESISTANCES INDIENNES

Les Espagnols débarquèrent en Amérique avec une artillerie perfectionnée, et les innovations récentes de l'Europe comme la poudre et les armes à feu. Ces techniques inconnues des Indiens provoqua chez eux une certaine terreur et fit des ravages. Ces armes étaient cependant d'une efficacité très relative au combat étant donné leur transport délicat et difficile et leur mauvaise conservation sous les climats tropicaux de l'Amérique centrale. Mais l'affrontement entre Indiens et Espagnols ne se résume pas seulement aux faits d'armes ; c'étaient des techniques de guerres bien différentes, les Indiens étant plus portés sur des techniques de guérilla et d'embuscades, profitant de leur connaissance du milieu face à ces guerriers ignorants et mal équipés pour de telles conditions. Mais les effets causés par les nouveaux arrivants sur les Indiens furent d'autant plus foudroyants, effrayants que les prophéties annonçant l'arrivée de dieux blancs et barbus semblaient se confirmer. L'avancée des conquérants constitua un grand changement de conception du monde, un choc de mentalités et l'écroulement des valeurs d'une société avec tout ce que cela engendre de désorganisation, de perte de confiance en soi et de capacité de résistance. Autant d'armes invisibles qui contribuèrent à la victoire espagnole. Parfois certains peuples indiens prirent les armes aux côtés des espagnols, trop heureux de pouvoir vaincre des ennemis héréditaires et d'anciens vainqueurs les ayant asservi à leur empire. C'est en partie grâce à cela que les troupes espagnoles bien inférieures aux troupes indiennes prirent le dessus sur ces dernières, notamment pour vaincre les empires Inca et Aztèque. Ainsi, le Mexique et le Pérou furent conquis en quelques années, 1519-1521 pour le premier, 1532-1535 pour le deuxième. Mais ce n'est pas pour autant que l'autorité espagnole s'établit définitivement sans aucune peine : de nombreuses révoltes indiennes se produisirent. À Tenochtitlan par exemple, une situation intenable face aux hostilités des Indiens força Cortès à quitter la ville en catastrophe et la moitié de ses troupes fut décimée. La résistance indienne sous des formes détournées et sournoises fit partie du quotidien de la vie coloniale, notamment dans les zones restées à l'écart des grands empires de la période précolombienne.

À partir de l'avènement de Philippe II, et suite à l'abdication de Charles Quint, la phase de conquête est presque terminée, les traits d'une nouvelle société commencent à se dessiner. En ce qui concerne les Indiens, esclaves depuis l'arrivée de Christophe Colomb et jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle, ce n'est qu'à partir du XVII^{ème} siècle, lorsque s'établira l'empire espagnol, que la couronne interdira leur esclavage, favorisant une politique de pacification et de peuplement. Certaines résistances perdureront encore bien longtemps, ces seuls opposants pouvant alors être faits esclaves. Le système administratif espagnol dont l'implantation est déjà amorcée lors de la conquête se développe, avec la création plus ou moins aisée des Vice-Royautés entre 1540 et 1640. L'exploitation minière et agricole, dont la main d'œuvre reste majoritairement indigène, prend place progressivement avec la disparition des quêtes

d'empires. À la fin du XVI^{ème} siècle arrive une immigration importante d'espagnols. La juxtaposition est envisagée entre d'une part, une république des Indiens dont la christianisation ferait une sorte de chrétienté des nouveaux temps, et d'autre part, une république des Espagnols en continuité avec les réalités castillanes. Mais cette dualité trouve ses limites notamment dans les régions où s'établit une forte présence espagnole. Une grave crise démographique est déclenchée par les maladies transmises des européens aux indiens. À la fin du XVI^{ème} siècle, une politique de congrégation des populations autochtones finit de les subordonner à la société et à l'économie espagnoles.

5. EVANGELISER POUR LEGITIMER LA CONQUETE

La cruauté des conquistadores fut bien réelle mais l'histoire peut l'avoir parfois un peu trop mise en exergue créant une certaine légende assez sombre autour de cette conquête qui est à traiter avec une certaine nuance et beaucoup de précautions.

La controverse de Valladolid⁸ témoigne d'une certaine volonté de la part de la Couronne espagnole de s'interroger sur l'opportunité de la suspension de toutes les conquêtes ce qui sera décidé par le roi le 16 avril 1550. Cet épisode opposera Bartolomé de Las Casas à Juan Ginés de Sepulveda : l'intellectualité progressiste fait alors face à la théologie conservatrice. Ils étaient cependant d'accord sur un point : il s'agit là de convertir à la foi chrétienne, les populations rencontrées. La position de Las Casas bénéficia à la cause des Indiens en infléchissant la politique royale. Les Indiens n'étaient pas des esclaves, et bien qu'il y eut de nombreux abus, la Couronne défendait leur liberté. «L'évangélisation des Indiens justifiait la conquête et légitimait la présence espagnole. Une évangélisation mal accomplie reviendrait à saper le fondement même de la présence espagnole en Amérique.»⁹ Cette évangélisation suit la conquête territoriale dès ses débuts. Les premiers missionnaires arrivés acquièrent très vite une réputation de sainteté auprès des Indiens : ces derniers furent frappés par l'idéal de pauvreté de ces personnes qui contrastait soudainement avec l'ambition des conquistadores et les habitudes des chefs indiens. L'éducation accompagne aussi le projet d'évangélisation. Une grande place y est faite aux langages indiens, qui furent très vite appris par les missionnaires. De nombreux Indiens et Métis vont acquérir un savoir et une expertise qui feront d'eux une élite indigène reconnue. Cette évangélisation était donc d'abord assez sommaire du point de vue doctrinal. La caté-

8. Débats mis en place par la volonté de Charles Quint en 1550 et 1551. Ces débats portaient sur la manière dont devaient se faire les conquêtes dans le Nouveau Monde, afin qu'elles se fassent avec justice et en sécurité de conscience. Charles Quint interrompu les conquêtes le temps de ces débats.

9. ROULET, Eric, (2008) *L'Évangélisation des Indiens du Mexique. Impact et réalité de la conquête spirituelle au XVI^{ème} siècle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p.17

chèse se fait en langages vernaculaires, et une forte utilisation du rôle des images est mise en œuvre, reprenant les habitudes indiennes. À partir de 1525, une accélération se produit grâce aux innovations proposées par les missionnaires qui surent s'adapter à la culture indigène. Tout d'abord l'effort linguistique leur permis de se distinguer des agents de la colonisation. Aussi, une deuxième approche ethnographique leur permis de beaucoup mieux connaître la culture des peuples qu'ils évangélisaient. Enfin, une troisième approche liturgique leur permis d'exploiter les goûts et les aptitudes des Indiens pour la danse et la musique dans les processions et les fêtes religieuses. Cependant beaucoup de traces des cultures précolombiennes furent détruites. Mais la pratique de la «table rase» a fait place peu à peu à une philosophie humaniste et à une théologie plus tournée vers l'acculturation : la théologie de l'*intergumentum* (le voile) qu'il faut soulever pour voir la vérité toute entière : certaines analogies entre les cultes indiens et le christianisme n'ont pas échappé aux prédicateurs. Une Vierge serait apparue en 1531 à un Indien converti; il décrit l'image de la Vierge chrétienne, mais elle possédait cependant certains signes aztèques. Les deux cultures, espagnole et indienne, se marièrent dans la même foi chrétienne, à travers une image chargée de symboles. Le culte Marial, si fort en Amérique, est facteur d'acculturation, d'unité, et d'identité communautaire.



Culte Marial en Amérique Latine

Durant les phases de conquêtes qui s'arrêtent à la fin du règne de Charles V, l'illusion de l'Eldorado dissimule en quelques sortes les ambitions de la conquête espagnole qui avait en tête bien plus que de l'or. La Couronne s'est en effet servit des expéditions privées des conquistadores espagnols qui convoitèrent ses richesses minières pour conquérir des terres qui n'étaient au départ pas les leurs, en s'appropriant alors la réussite des colons. Il y eut certes des résistances de la part des Indiens, et un réel choc culturel entre les espagnols et les peuples précolombiens, mais c'est surtout les maladies transportées par les Européens qui décimèrent les populations autochtones. Après la conquête, l'esclavage des Indiens fut donc interdit et commença alors une politique de pacification et de peuplement, mise en œuvre par le biais de l'évangélisation qui trouva un accueil plutôt serein de la part des peuples indigènes. En parallèle de cela, la création de villes nouvelles marquera le départ de la Nouvelle Espagne et permettra sa mise en place.

Références Chapitre 2nd, A- «Arrivée des colons espagnols, Histoire de la conquête (1492-1540)»

LEJEUNE, Jean-François, (2003) *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage. (pp. 11-42)

LAVALLE, Bernard, (2004) *L'Amérique espagnole, de Colomb à Bolivar*, Paris : Belin Sup-Histoire (pp. 320).

MAZIN, Oscar, (2005) *L'Amérique espagnole, XVIème - XVIIIème siècles*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 320).

BENOIT, Jean-Louis, (2013) «L'évangélisation des Indiens d'Amérique», *Amerika*

B. DES VILLES DE LA CONQUETE AUX VILLES HISPANO-AMERICAINES.

Le damier et la *Plaza Mayor* sont l'expression d'un ordre au sein de la nature sauvage. Quelles sont les origines de cette modernisation globalisatrice imposée par l'État espagnol sur les nouveaux territoires, et mise en concurrence par les splendeurs des villes précolombiennes telles que Cuzco et Tenochtitlan?

L'antique vision dualiste de Thucydide de la ville comme entité architecturale «*urbs*» et comme communauté «*civitas*» et celle d'Aristote de la «*polis*» comme communauté civique seront reprises par Isodore de Séville sept siècles plus tard dans son ouvrage encyclopédique «*Etymologiae*». C'est cette conception qui dominera le Moyen-Âge espagnol et la vision de la ville pendant la Renaissance. Lors de la reconquête, les Espagnols tenteront de rompre avec la tradition musulmane en renouant avec ces fondements antiques pour fonder de nouvelles villes, notamment sur le modèle du castrum militaire romain : un plan en damier irrégulier et une place centrale à l'intersection de deux axes. Entre 1252 et 1283, Alfonso X consolidera cette influence antique en créant les «*Siete Partidas*» utilisant la loi romaine comme base légale de la monarchie ibérique. Nous assistons alors à ce que l'on peut appeler une pré Renaissance ibérique. En Italie, Naples jouera un rôle spécifique dans la conception d'une ville idéale, fondée sur l'invention de la perspective et symétriquement organisée autour d'une place centrale regroupant institutions et pouvoir. Cette influence de la Renaissance italienne se fera ressentir de nouveau en Espagne pour la fondation des villes hispano-américaines.

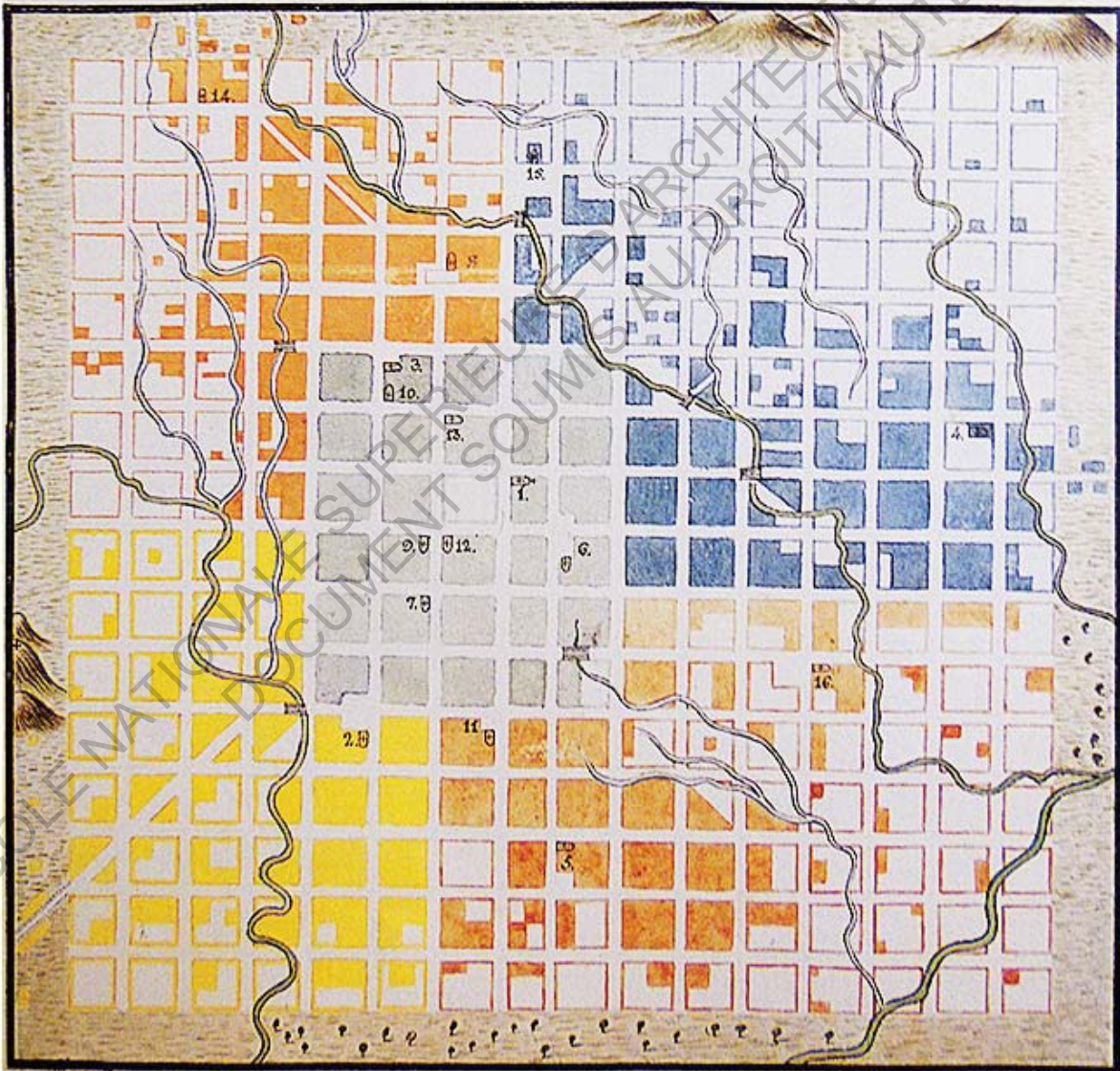
Ces villes seraient donc une synthèse moderne de quatre grands courants d'influence ; l'urbanisme médiéval et les nouvelles fondations en Espagne, les théories de la Renaissance, l'expression d'une volonté rationnelle organisatrice de type impérial romain et, finalement, la rencontre avec l'urbanisme précolombien, que nous développerons plus loin.

1. DE LA PREMIERE VILLE EUROPEENNE A LA RENCONTRE DE L'ESPACE PRECOLOMBIEN

Après l'échec des comptoirs commerciaux de Christophe Colomb sur les rivages d'Hispaniola, Francisco de Bobadilla chargea Nicolas de Ovando de fonder des villes gouvernées par un conseil municipal sur le modèle castillan. Il tracera le 5 août 1502 le plan de la première ville européenne du Nouveau Monde : Santo Domingo, avec sa *Plaza Mayor* génératrice de rues et le damier comme figure géométrique de base. La «*perspective comme force symbolique*» de modernité révèle une idée de la ville qui place ainsi les villes hispano-américaines au centre de la culture de la Renaissance. La création des sept villes qui suivit sur l'île de Cuba, villes créées par Diego Velazquez furent calquées clairement sur le modèle conçu par Nicolas de Ovando.



Plan de la Ciudad de Caracas, con divicion de sus Barrios. &c.



Le damier et l'organisation fonctionnelle

Mais nous sommes cependant encore loin des fondations qui suivirent la conquête de Tenochtitlan et du monde andin et du schéma géométrique qui régira les créations urbaines des années 1520-1530.

Les premières ordonnances intervinrent lors de la seconde phase de la colonisation : les premières ordonnances de peuplement furent en effet émises à Valladolid en aout 1513 et établissaient la base de la doctrine de peuplement.

«Après avoir sélectionné le site le plus approprié pour pourvoir toutes les nécessités aux habitants, les parcelles seront distribuées pour construire les maisons ; et elles seront attribuées en fonction de la qualité des colons ; et elles seront ordonnées de telle manière que, après avoir créé les parcelles, la ville devra avoir un aspect ordonné autour de l'espace laissé libre pour la place, en regard de la position de l'église et de l'alignement des rues, car les nouvelles fondations qui sont ordonnées dès leur création le resteront avec peu d'effort et de dépenses, alors que les autres ne présenteront jamais plus d'ordre.»¹⁰

Elles furent d'abord énoncées pour Pedrarias Davila¹¹ qui débarque à Panama un an après, puis répétées à Francisco de Garay¹² en 1521 pour la province d'Amichel au Mexique et enfin à Hernan Cortès¹³ en juin 1523. La répétition du mot «ordre» démontre les claires intentions du gouvernement espagnol de procéder à un développement coordonné et «bureaucratique» dans la phase continentale de la conquête. La première ville fondée d'après ces instructions fut Panama la Vieja en 1519, par l'une des grandes figures de la colonisation espagnole : Alonso Garcia Bravo, fondateur de l'urbanisme mexicain, et fut suivie de près par Villa Rica de la Vera Cruz, fondée par Hernan Cortès la même année. Ce sont dorénavant les ordonnances de peuplement qui gouvernent l'acte officiel de fondation avec l'imposition de la foi chrétienne dans un monde païen. La ville est ainsi considérée comme l'espace sacré et géométrique par excellence.

Cortès exécuta un coup de génie en choisissant Mexico comme capitale de l'empire. En effet, il profita ainsi de l'avantage du réseau administratif et économique sophistiqué alors déjà établi par l'empire Aztèque. On retrouve Alonso Garcia Bravo à l'origine du plan de Mexico, et l'on retrouve dans ce dernier le diagramme et les traces de Tenochtitlan : chaussées traversant la lagune et continuant au sein du damier, axes des rues importantes, orientation, forme rectangulaire du damier, place de Tlatelolco, énorme espace de la *Plaza Mayor* (place du marché aztèque en bordure du centre cérémonial). C'est alors une ville de transition où l'on voit apparaître la coexistence de bâtiments aztèques plus ou moins en ruines et de bâtiments espagnols.

10. PALM, Edwin, (1951) *Los origenes del urbanismo imperial en América*, México : Instituto Paramericano de Geografia e Historia.

11. **Pedrarias Davila** est un aristocrate espagnol, administrateur colonial espagnol.

12. **Francisco de Garay** a voyagé en tant que colonel aux côtés de Christophe Colomb lors de son second voyage en 1493. Il sera nommé gouverneur de l'île de la Jamaïque.

13. **Hernan Cortès** est l'un des plus grands conquistadores espagnols, il s'est notamment emparé de l'Empire Aztèque.

14. Lettre de Cortés, citée par DE LA MAZA, Francisco, (1959) *La ciudad de Cholula y sus iglesias*, México : Instituto de Investigaciones Estéticas, UNAM

La cité de Cholula découverte par Cortès en 1519 est selon ses dires «la plus belle qu'il a vu hors d'Europe»¹⁴. Considérée initialement comme une ville de fondation espagnole, elle serait en fait le prototype de la cité indigène et donc, l'héritage urbain le plus important de l'époque préhispanique de toute l'Amérique. En effet, la dimension de son damier rectangulaire est irrationnelle en rapport aux pratiques espagnoles de noyaux initiaux de taille limitée et aussi, la manière dont elle intègre les pyramides précolombiennes semble plus organique qu'elle ne l'aurait été par une opération a posteriori.

On peut alors s'interroger sur la ville de Mexico : sa découverte est-elle à l'origine de la création de la ville hispano-américaine ? La réponse n'est pas évidente : en effet les damiers rectangulaires de Mexico, Puebla et Cholula d'origine aztèque ne réapparaîtront pas ailleurs. C'est à Oaxaca qu'apparaît la «*cuadrícula*» : un damier spécifique à blocs carrés autour d'un square central. À partir de la fondation de Quito en 1532 et Lima en 1533 sur ce même modèle, le damier parfait se répand à travers tout le continent : nous entrons dans une nouvelle phase de l'urbanisme hispano-américain. En ce qui concerne la ville de Cuzco, on observera la réutilisation du plan original de la ville, comme à Mexico, les édifices de pierre incas se voyant alors surplombés par les étages espagnols en adobe donnant à cette ville son image à la fois mythique et syncrétique. L'héritage précolombien se dévoile encore plus dans la grandeur hors de l'ordinaire des espaces publics ; les dimensions «cosmiques» des places à Mexico ou Cuzco, les pyramides qui faisaient écho aux montagnes, les édifices fonctionnant en avant plan à la nature gigantesque. Tous les damiers de l'histoire urbaine se ressemblent mais la dimension des mailles ou blocs américains est unique et découlent à la fois de l'apparente immensité du territoire et de l'influence aztèque et inca. La ville hispanique ne se fait pas dans la verticale. Les damiers urbains de Mexico, d'Antigua Guatemala ou d'Oaxaca qui s'élancent comme à Buenos Aires en «tâches d'huile géométrisée» entre Plata et Pampa sont une réponse hispanique horizontale, moderne et profondément américaine dans un dialogue avec les montagnes naturelles et bâties des villes indiennes.



Rapport horizontalité de la ville hispanoaméricaine - verticalité naturelle d'Amérique Latine (Cholula)

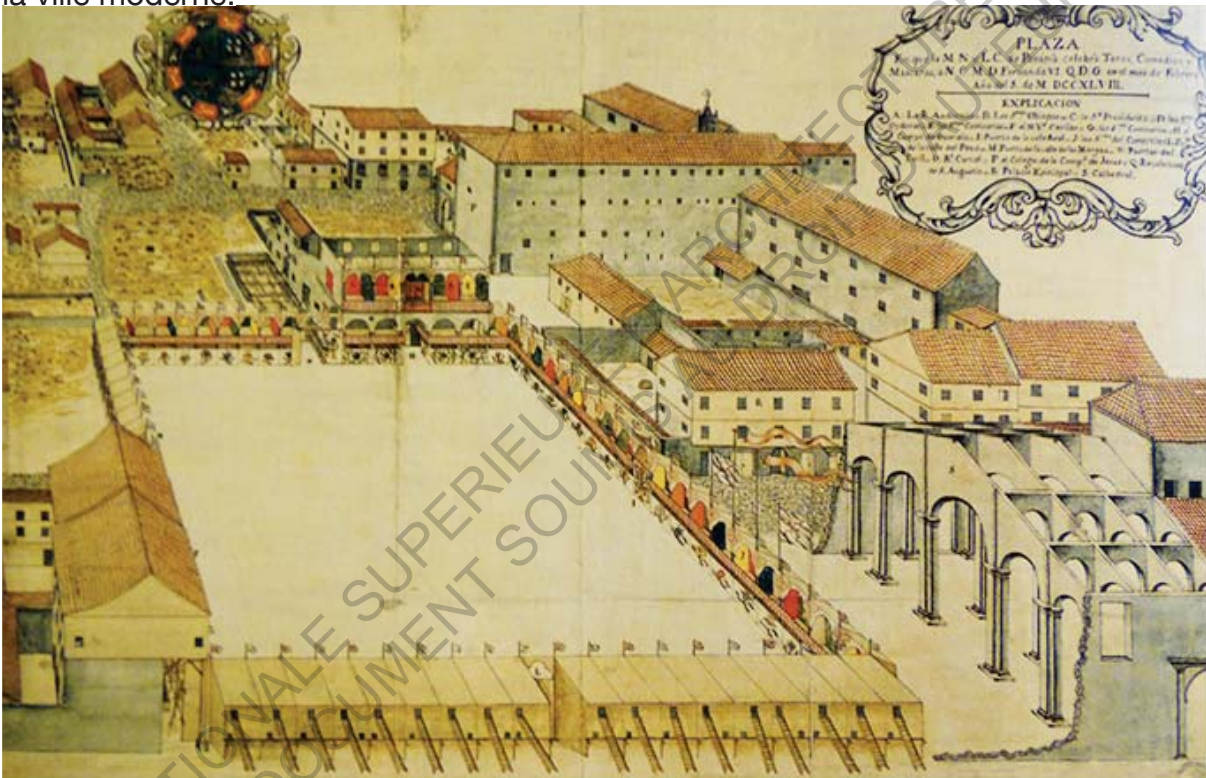
2. L'UTOPIE EUROPEENNE ET LES LOIS DES INDES

En 1535, Don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle Espagne arrive à Mexico, une nouvelle phase de la construction de la ville démarre. Chargé d'imposer les intérêts de l'État face aux intérêts des conquistadores, il instaure alors une utopie à la fois humaniste et impériale, basée sur l'ouvrage «De Re Aedificatorio» d'Alberti, qui donnera à la Renaissance toute son importance en Amérique hispanique. Il continue le plan de Bravo en traçant des rues larges et droites pour y faire circuler les chevaux, il fait construire des palais, une université, ainsi que les villes de Morelia, Guadalajara et Queretaro, réalisations au pur ordonnancement de la Renaissance basées sur le carré parfait.

Les « Lois des Indes »¹⁵ furent promulguées en 1573 par Philippe II et le Conseil des Indes : «Ordonnances de découverte, nouvelle population et pacification des Indes». Elles représentent l'un des documents les plus remarquables de l'urbanisme «moderne» retranscrivant l'utopie hispanique authentique de la cité idéale. On y retrouve trois règles principales des principes urbains de la Renaissance : la connexion organique de toutes les parties de la ville et leur subordination à un centre clairement établi, la perspective monumentale, et le «programme» : une ville à la fois «*urbs*» et «*civitas*». Cinquante-deux articles sur cent quarante-huit se réfèrent au processus de fondation : sélection du site, tracé, plan, square, emplacement des bâtiments principaux, les reste des articles légiférant sur le droit des Indiens, leur protection contre l'esclavage, leur instruction, leurs punitions et leur conversion au catholicisme. Nous entrons alors, après une phase de découverte et de colonisation «sauvage», dans une phase d'administration et de peuplement «doux». Les ordonnances urbanistiques reprennent, détaillent et élargissent les principes des Instructions de 1513 et de Charles V en 1526 avec le tracé des rues commençant avec la place comme centre et générateur du plan. Les Espagnols se retrouvaient alors avec la possibilité de réaliser ce qui était irréalisable en Europe : l'idée d'une ville comme projet authentique, parfaite de forme et d'ordre. Bien que l'importance de ces Lois ait été fortement contestée historiquement, la plupart des grandes capitales ainsi qu'une autre centaine de villes ayant déjà été fondées à la date de leur parution, les noyaux originaux étaient cependant encore peu denses, peu bâtis et impermanents. Il s'agissait alors de la stabilisation d'une forme urbaine balbutiante et de la consolidation et de la permanence du tracé avec les ordonnances de Philippe II. D'autres contradictions se retrouvent dans la forme de la *Plaza Mayor* : énoncée de forme rectangle dans les Lois, les places construites seront presque toutes carrées. Cette dichotomie entre l'œuvre construite et l'œuvre «sur papier» n'a cependant rien de contradictoire dans la perspective de la Renaissance qui défendait l'idée de fusion de l'idéal et du réel. Dans les années 1560, nous entrons dans une planification à grande échelle : la priorité pour Philippe

15. Première législation américaine sur l'urbanisme.

Il réside dans les recensements de population, la description systématique des villes espagnoles et le questionnaire des Indes. Bien qu'elle ne soit pas clairement prouvée, il existe une forte probabilité de la participation d'un architecte à l'élaboration de ces ordonnances, en effet, Juan Herrera¹⁶ en serait sûrement le co-auteur. Le vocabulaire économique et moral de l'architecte offrait les moyens de mettre en évidence les vertus du roi à l'échelle héroïque de l'environnement urbain. La simplicité devint vertueuse et la vertu fut monumentalisée. En même temps, le pragmatisme des ordonnances entérine le fait étonnant que les villes n'ont pas d'autres monuments que la place elle-même, dont le vide contraste avec la visible hiérarchie du pouvoir personnalisée par les temples ou palais de gouvernants qui dominent les traités utopiques : pas de statue de roi, absence de tout concept de fortification : la ville hispano-américaine, dont les Lois envisageaient l'extension continue et facile, constituent la véritable invention de la ville moderne.



Plaza Mayor

16. Juan Herrera est un architecte espagnol de la Renaissance, notamment à l'origine de la cathédrale de Valladolid et des plans initiaux de la Plaza Mayor de Madrid

On peut donc évoquer quatre influences à l'origine de la ville latino-américaine qui se met en place dès le début de la conquête avec les premières ordonnances qui révèlent d'entrée la volonté des gouvernants espagnols. L'Espagne d'alors est une nation blessée après sept siècles de lutte contre l'envahisseur maures, mais affamée et orgueilleuse, convaincue de son destin triomphant et fière de sa nouvelle unité politique, elle se comporte comme si la Providence lui avait prédestiné un rôle universel. Mais c'est aussi la nécessité économique suite aux guerres d'indépendance et aux luttes internes qui pousse les Espagnols à trouver de nouveaux espaces : surgit alors l'idée d'un Nouveau Monde, les autorités adoptant la stratégie d'imposition de la religion et de la langue à des peuples «primitifs» soumis, pour obtenir un pouvoir symbolique. C'est alors qu'ils découvrent les splendeurs des cités précolombiennes comme Cuzco et Mexico dont se serviront les Espagnols pour installer leurs villes sur des structures déjà bien établies et performantes. Mais ils fonderont aussi de nouvelles villes comme Quito, Lima ou Buenos Aires, avec le damier parfait qui va se répandre dès lors sur tout le continent. Nous assistons à la réalisation d'une chose impossible en Europe : la ville moderne, utopie réalisée, qui sera régie par les Lois des Indes dès 1573. Ce réseau de villes sera un moyen pour l'Espagne, en parallèle de l'évangélisation des peuples précolombiens et de la politique de peuplement, de mettre en place son pouvoir et son autorité sur le Nouveau Monde.

Références Chapitre 2nd, B- «Des villes de la conquête aux villes hispano-américaines» :

- LEJEUNE, Jean-François, (2003) *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage. (pp. 11-42)
LAVALLE, Bernard, (2004) *L'Amérique espagnole, de Colomb à Bolivar*, Paris : Belin Sup-Histoire (pp. 320).
MAZIN, Oscar, (2005) *L'Amérique espagnole, XVIème - XVIIIème siècles*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 320).
GARNIER, Alain, (1989) *Le carré rompu, Rêves et réalités de La Plata*, Genève : Archigraphie (pp.135).

C. LES NOUVELLES VILLES IBERIQUES EN ARGENTINE

1. LE RIO DE LA PLATA

La colonisation espagnole des territoires qui constituent l'Argentine actuelle est entreprise dès le début du XVI^{ème} siècle. Sur un fond de conquête privée, visant l'Eldorado mythique des terres sud-américaines, la Couronne espagnole vise elle un but beaucoup plus ambitieux. À cette époque, en plein mouvement humaniste de la Renaissance, Hegel¹⁷ défend la supériorité de la «raison» européenne sur l'adoration de la nature des peuples autochtones, qui n'ont pas été capables de se constituer en États pour établir une assise solide par le biais d'une religion forte ou d'un courant artistique majeur. Nous assistons à une modernité naissante où le pouvoir ne se possède plus mais s'exerce, l'exemple de Jeanne la folle, mère de Charles 1^{er}, héritière légitime de la Couronne, alors écartée de sa fonction sous prétexte de démence, est la preuve que la représentante la plus éminente du royaume peut, elle aussi, être sanctionnée si elle contrevient aux normes édictées par le pouvoir que sa personne est censée pourtant incarner.

Juan Diaz de Solis¹⁸ se lance dans la folie de l'Eldorado, cherchant notamment à trouver un passage vers l'Océan Pacifique. Il entreprend une expédition qui le mènera sur les eaux du Rio de la Plata, qu'il prend alors pour une mer qui le conduira vers le Pacifique. Il se heurtera cependant à des rencontres inhospitalières avec les indigènes, et ne trouvera en ces lieux aucuns des métaux convoités mais une terre vierge et avare, sans la moindre splendeur. Beaucoup d'Européens trouveront la mort dans les affrontements avec les indiens. Après cet épisode, le portugais Ferdinand de Magellan reprendra la suite de Solis, mais ne s'aventurera pas dans le Rio de la Plata, il dessinera en les longeant les côtes de la future Argentine et accèdera enfin au détroit qui portera son nom, le menant dans les eaux pacifiques. L'attention espagnole se détournera donc des richesses du Sud pour s'intéresser de nouveaux aux richesses orientales mais aussi à la conquête de Cortès sur l'empire aztèque : le Rio de la Plata est laissé de côté. C'est Sebastian Cabot¹⁹, un marin vénitien, qui sortira ces terres de leur léthargie. Aussi parti pour rejoindre le détroit, sa route se détournera lorsqu'il apprendra l'existence du Rio de la Plata, ravivant ses rêves d'or, mais se confrontera comme Solis à une nature hostile, des indigènes insoumis et un climat mauvais. Une certaine névrose de destinée poussera de nombreuses expéditions à tenter de s'implanter sur le site de l'actuelle Buenos Aires, comme un désir insatisfait à la recherche d'un trésor argenté inexistant qui donnera cependant son nom au Rio de la Plata, puis à la future República Argentina. Ces terres vraisemblablement imprenables tomberont dans l'oubli pendant 10 ans, cet épisode n'ayant pour effet que

17. DIAZ, Esther, (2007) L'esprit de Buenos Aires, une ville et ses démons, Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure et Philippe Pigallet, Paris : L'Harmattan (pp. 278).

18. Juan Diaz de Solis est un navigateur et explorateur espagnol.

19. Sebastian Cabot est un navigateur et explorateur vénitien qui passe au service de l'Espagne en 1525.

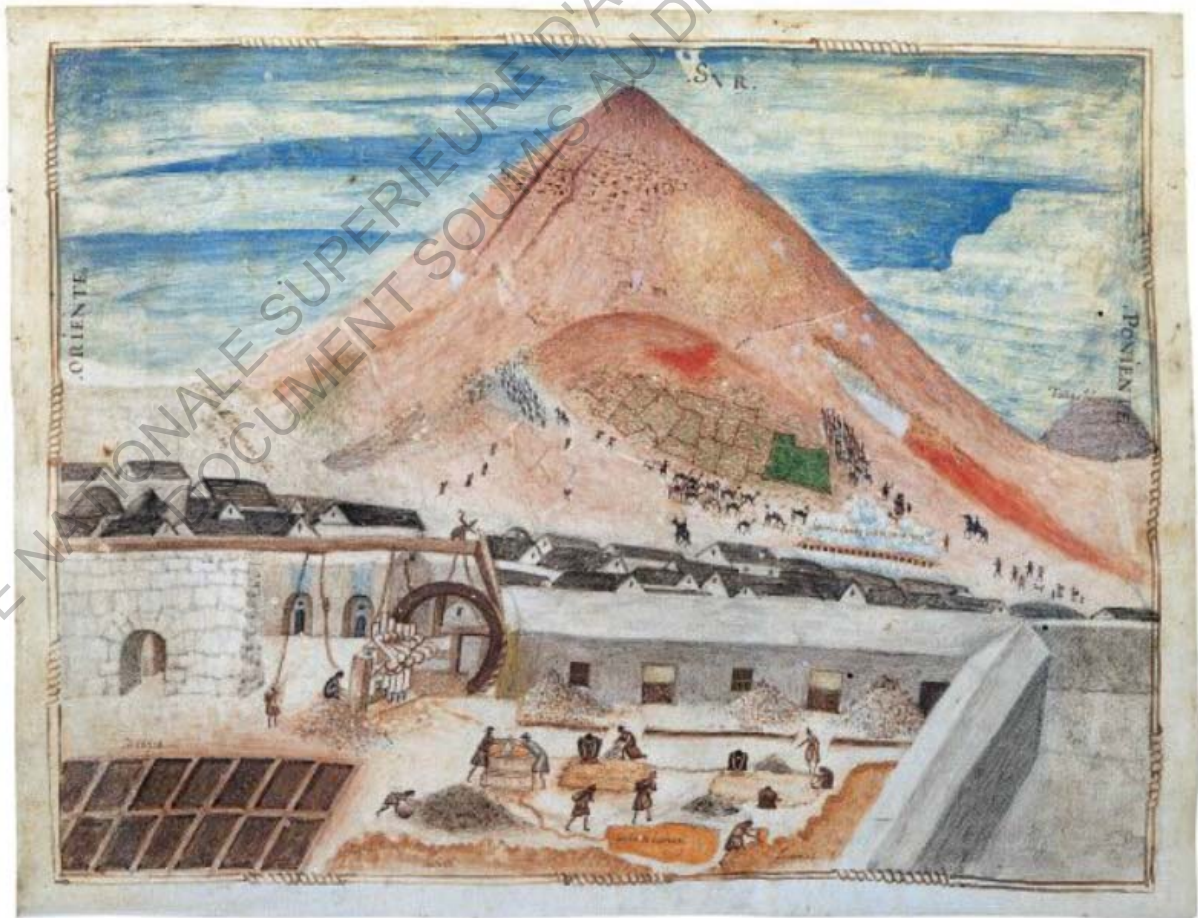
de raviver la légende de Francisco César et de la cité des Césars, qui trouva alors un nom et une localisation dans le Rio de la Plata et non pas là où elle existait vraiment, à Cuzco. C'est alors Pedro de Mendoza²⁰ qui se lancera dans l'aventure ; nommé gouverneur et capitaine général de la région de la Plata, il y exercera son pouvoir et y exploitera les richesses tout en respectant les premières ordonnances de peuplement et en y baptisant les habitants. Mais de richesse il n'y avait rien, et Mendoza débarque en 1536 sur les rives du fleuve, fondant alors un petit lotissement appelé Notre Dame du Bon Air. N'ayant pas emporté assez de vivres, ce sont des habitants affamés qui inaugureront leur nouvelle ville de Buenos Aires, la famine les emportant pour la plupart peu de temps après. Les affrontements avec les indigènes devenant de moins en moins soutenables, Mendoza décida de rentrer en Espagne, et mourra durant le voyage. La première Buenos Aires fut symbolique car éphémère, elle ne survivra pas plus de cinq ans, cinq ans de flèches indigènes, de feu, de famine, de découragement et de mort. Le premier poème écrit en 1538 dans la région par le frère Luis de Mirande exprime bien l'état d'agonie dans lequel se trouvait la ville :

«Jamais on n'avait vu auparavant
si cruelle famine ;
La ration de farine et de biscuit
donné à chacun équivalait à
huit ou onze onces mal pesées.
On consommait le plus souvent des
tubercules comme les racines et les cardes.
Et ceux qui les trouvaient
étaient encore loin d'être les plus malheureux
car combien se résignaient
à manger tristement
le fumier et les excréments
que d'autres ne digéraient pas.
Horrible spectacle que tout cela
Et on parvint à tel extrême que
l'on avala de la chair humaine
comme à Jérusalem.
On vécut des choses épouvantables,
que personne jusqu'alors n'avait
encore écrites ou racontées comme
oser manger le foie de son frère».

La première ville de la région du Rio de la Plata sera en vérité Asunción, Notre Dame du Bon Air ne pouvant être considérée décemment comme ville. Juan de Ayolas pris la suite de Mendoza mais mourra quelques temps après, ce sont alors Ruiz de Galan et Domingo Martinez qui se disputeront la suite de l'expédition. Ayant tous les deux des raisons défendables, la Couronne remis l'affaire aux mains de la justice qui trancha pour un troisième homme : Irala. Il dépouillera Buenos Aires pour nuire à Galan et ainsi peupler la ville d'Asunción et créa un véritable harem de femmes indigènes, faisant alors sa publicité de la ville. Mais la fièvre des métaux continua et un autre contingent arriva sous la direction d'Alvar Nuñez, alors chargé par le roi de trouver coûte que coûte des métaux mais aussi de tempérer les ardeurs de l'orgie d'Asunción. Ses compatriotes le renverront en Espagne, renommant alors Irala gouverneur.

20. Pedro de Mendoza est un militaire et conquistador espagnol, il fonde la "première Buenos Aires" : Notre Dame du Bon Air en 1536. Il fut le premier gouverneur du Rio de La Plata.

Dans un climat d'euphorie où l'exploitation des indigènes, le charme des indiennes, les enfants métis et l'abondance de fruits font le plaisir des Européens, il ne manquait que le métal, qui soit disant coulait à flots jaillissant d'une montagne : Potosi. Irala repart donc à la conquête minérale mais revient vite après s'être rendu compte que la source cette fois ci bien réelle avait déjà un propriétaire : pendant ce temps la guerre civile avait explosé, mais la Couronne avait trouvé la solution d'envoyer des femmes espagnoles pour pallier aux concubinages métissés. Irala régla le conflit par alliance de ses filles métisses avec les chefs rebelles et mourra après 20 ans de gouvernance sur la région du Rio de la Plata. Avec lui disparaît le prototype du chercheur d'or utopique. Les nouveaux arrivants viennent avec la volonté de s'installer définitivement et de fonder une famille, on redécouvre les autres attraits de la région, et on pense même à repeupler Buenos Aires.



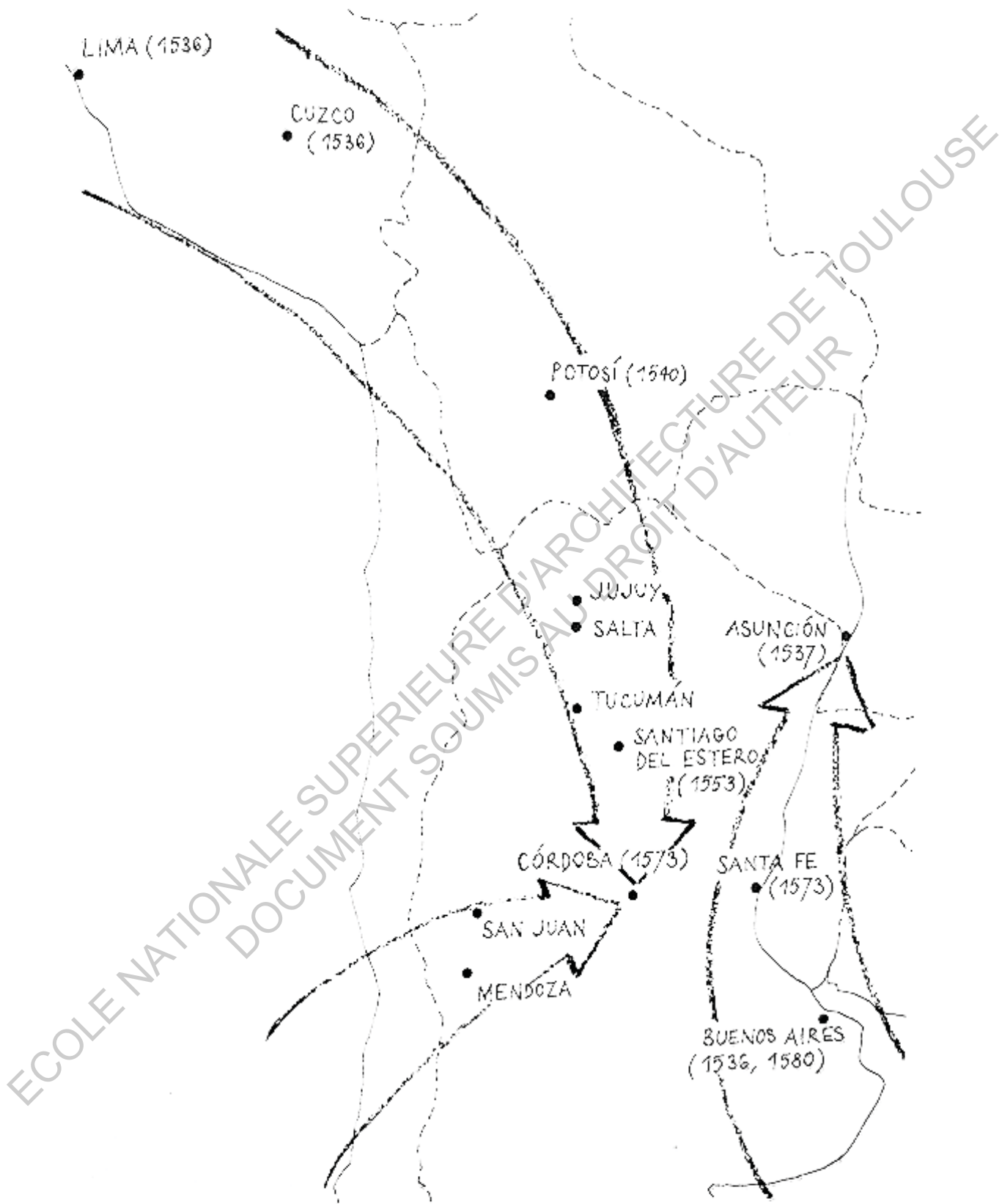
Montagne de Potosi

2. LA FONDATION DE BUENOS AIRES

En Espagne, Philippe II succède à Charles Quint, c'est sous son règne que sera reconstruite Buenos Aires. Le second projet est confié à Juan de Garay²¹, qui portera avec lui une modernité nouvelle, les valeurs religieuses se remplaçant peu à peu par des valeurs morales. Nuñez fut le premier représentant de cette morale moderne : il représentait le pouvoir politique, une nouvelle conception du monde «fondée en raison». Parallèlement à cette colonisation du Rio de la Plata par les côtes orientales et par le Paraná²², une seconde pénétration espagnole s'opère par le Pérou : la voie royale part de Lima (1536), passe par Cuzco (1536), Potosi (1540), Jujuy, Salta, Tucuman, Santiago del Estero (1553), Cordoba (1573) pour aboutir enfin à Buenos Aires. À la recherche d'or et d'argent, les Espagnols tentent ainsi de créer une connexion entre le Paraná et le Pérou. Un troisième courant de pénétration part alors du Chili pour fonder les villes de Mendoza, San Juan, et San Luis (à l'ouest). Ces villes dépendront de la Capitania general de Chile jusqu'à la création de la vice-royauté du Rio de la Plata en 1776. La région du Rio de la Plata ainsi que les autres colonies de l'Empire espagnol appartenaient, légalement, à la Couronne de Castille et au roi d'Espagne dès Charles V. La vice-royauté du Rio de la Plata sera instaurée dans le but de combattre les avancées portugaises par le Brésil. Durant cette première période, les lointaines colonies du Rio de la Plata ne présentent que peu d'intérêt pour l'Espagne. Dépourvus de métaux précieux et de gisements miniers exploitables, ces régions sont en outre particulièrement peuplées. Une expédition depuis Asunción vise à repeupler Buenos Aires, arrivant avec des animaux domestiques, du bétail, des semences et des outils. Juan de Garay finira cependant par céder à la séduction de l'or et partira en expédition vers le Sud. Sans rien trouver et déçu, il reviendra à Buenos Aires et sera victime de la férocité des Indiens du Paraná. Mais Buenos Aires est lancée. Les plans qu'il avait pour la ville étaient donc conçus conformément aux « Lois des Indes » promulguées par Philippe II en 1573. Il choisira alors un plateau rocheux surplombant le fleuve et y installera le fort et la Plaza Mayor. La fondation d'une ville à l'époque coloniale se fait selon un rite bien établi : planter un poteau de bois, le *rollo*, et à côté le *pilori*, symbole de l'exercice de la justice royale, pour ainsi marquer la prise de possession du territoire. Puis intervient le dessin du tracé de la ville et sa consécration à Dieu. Enfin, on attribuait les terres aux *pobladores* et on établissait l'acte d'enregistrement. La ville était l'instrument de création d'un nouvel ordre social, juridique et religieux, celui des conquérants, imposé aux vaincus, les Indiens. Ne possédant ni or, ni argent, la région du Rio de la Plata occupe alors une fonction marginale parmi les nouvelles terres conquises. La vocation commerciale et la richesse de Buenos Aires sont venues de son rôle grandissant comme port, de contrebande d'abord. Elle appa-

21. Juan de Garay est un conquistador espagnol, il fut gouverneur d'Asuncion. Il est aussi à l'origine de la seconde fondation de Buenos Aires et de la fondation de Santa Fe.

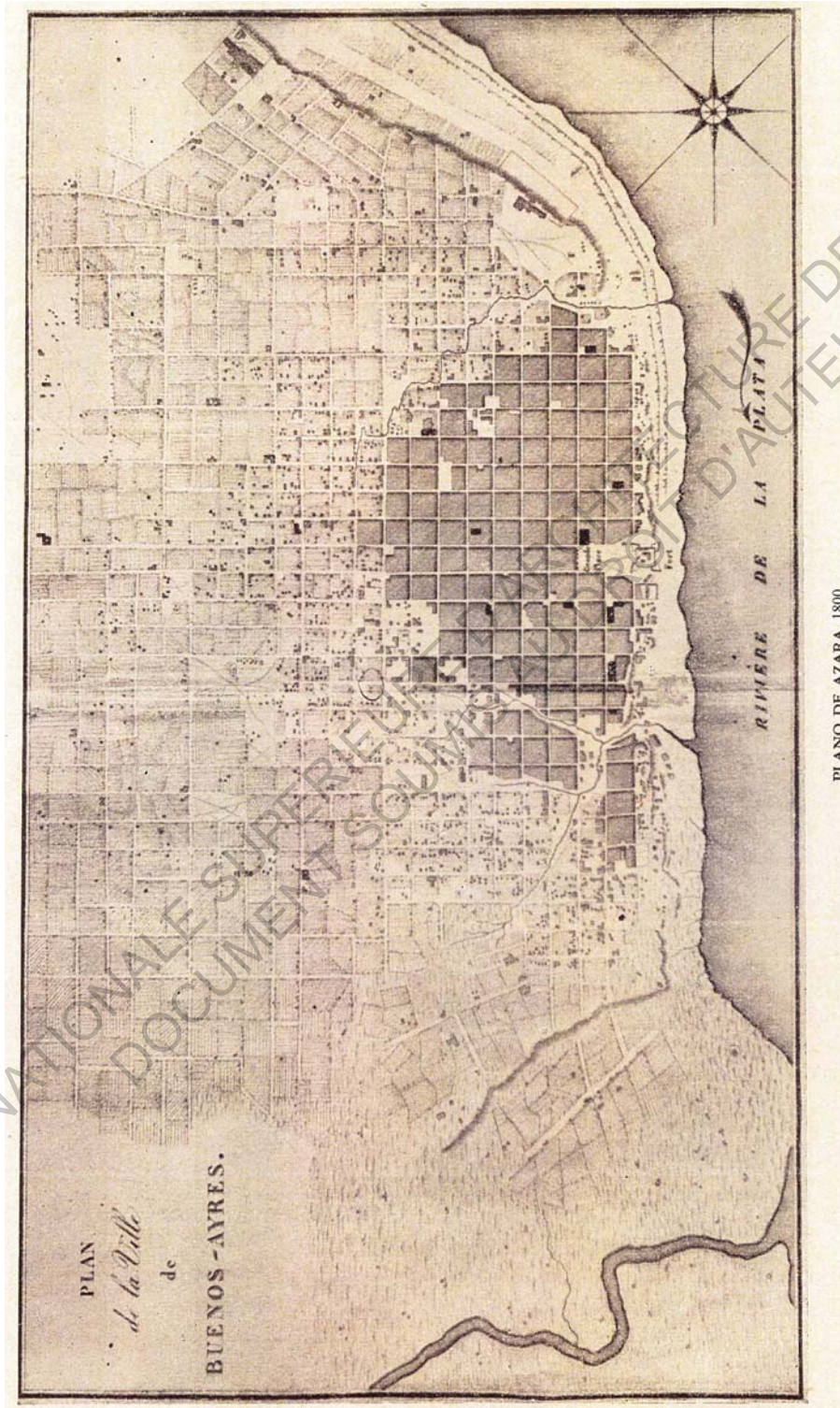
22. Le Paraná est un fleuve qui s'écoule des hauts plateaux brésiliens vers l'Argentine pour se jeter dans l'océan Atlantique



Mouvements de colonisation en Argentine

raît comme une «île urbaine» inscrite dans un espace infini, sans barrière physique et doté de nombreuses nappes phréatiques : idéal pour accueillir et pérenniser la géométrie de l'urbanisme colonial. Elle s'est développée en éventail à partir de la place au bord du fleuve. La *Plaza Mayor* est l'élément générateur de la forme urbaine selon une organisation concentrique composée de la *traza* (tracé urbain), entourée de l'*ejido*, réserve foncière pour l'expansion urbaine. Au-delà, au Nord et au Sud se développent les *chacras* (zones maraichères) perpendiculaires aux rives du Rio de la Plata, puis les *estancias* (zones de pâturages). Lorsque la ville s'est étendue, les deux tracés, urbain et rural, se sont rencontrés, ce qui explique notamment les différences d'orientation du damier. Dans le tracé de la fondation, les îlots sont des carrés appelés *manzanas* dont les côtés (*cuadras*) mesurent environ 120m. Au moment de la fondation, 144 *manzanas* sont tracées : 16 sur les bords du fleuve et à partir d'elles, 9 en profondeur. Les rues sont orientées Nord-Sud et Est-Ouest ; la distance d'axe à axe entre deux rues est de 130m, et la largeur des rues, calculée pour assurer un minimum d'ensoleillement, est de 10-11m. Les croisements des rues à angle droit sont appelés *esquinas*. Les Lois des Indes prévoyaient l'attribution à chaque colon d'une parcelle équivalente à un quart de *manzana* appelé *solar* (carré de 60 m de côté) ainsi qu'une parcelle de zone rurale. Les colons importants (militaires, ecclésiastiques...) se voyaient attribuer une *manzana* entière située proche de la *Plaza*. Le régime foncier était organisé de façon à favoriser l'enracinement de la population (quand on recevait une terre on ne pouvait pas la vendre avant cinq ans). Les subdivisions successives ont amené à de nouvelles parcelles plus petites : un demi *solar* (30m de large), un quart de *solar* (15m), ou un huitième de *solar* (7,5m). La *manzana* ou «carré magique» était le réceptacle unique des multiples typologies architecturales. À la fondation, les premières typologies domestiques sont des maisons semblables à l'actuel *rancho* de la campagne. Avec l'amélioration des conditions socio-économiques, l'habitat évolue vers les maisons à patio, puis sur les parcelles étroites sur rue et profondes, les maisons dites *chorizo* : division longitudinale des maisons à patio. Au début de la fondation, le damier est à peine tracé, les rues sont boueuses et les *manzanas* occupées par de modestes maisons. La *Plaza Mayor* est entourée côté fleuve par le fort recueillant la résidence du gouverneur et l'administration coloniale, au Nord par l'église Mayor et à l'ouest par l'hôtel de ville ou *cabildo*. Au début du XVIIIème siècle, Buenos Aires n'est qu'une bourgade de 1000 habitants, isolée des circuits commerciaux, les Espagnols pratiquant la contrebande du cuir et du commerce négrier pour contrôler la présence des Portugais et des Anglais. Au XVIIIème siècle, ils fondent Montevideo sur la rive opposée et choisissent en 1776 Buenos Aires comme siège de la nouvelle Vice-Royauté du Rio de la Plata. La liberté du commerce permettra une rapide évolution de la ville qui va se doter de quelques infrastructures : promenades, places, trottoirs, pavage des rues principales, éclairage public. Au Sud de la Plaza sera construit un quartier résidentiel autour de l'église San Pedro Palermo ; au bord du fleuve se développe le quartier de Barracas. Les premiers quartiers du centre de la ville se forment le plus

souvent autour des églises. Au Nord, autour de l'église Pilar, se développe une urbanisation dès le XVIIIème siècle : d'abord faite de constructions précaires, au début du XXème siècle apparaîtront de luxueuses propriétés, formant aujourd'hui le quartier le plus chic de la ville : Recoleta.



Buenos Aires en 1800

3. LA FONDATION DE SANTA FE

La ville de Santa Fe connut à l'image de Buenos Aires, une sorte de double fondation. À l'arrivée des Espagnols dans la région de Santa Fe, on trouvait parmi les peuples originels les Tobas, Timbues, Mocovies, Pilagas, Guaycurues, Quiloazas, et Guaranies, qui causeront là encore quelques problèmes à l'établissement des Espagnols sur ce territoire. Le premier établissement européen date de 1527, à la confluence des rivières Parana et Carcarana. C'est le 15 novembre 1573 que Juan de Garay et un groupe de colons arrivés d'Asuncion fondent la première ville de Santa Fe, près de la zone qu'occupe aujourd'hui la ville de Cayasta, sur les rives de la rivière Quiloazas, aujourd'hui appelée rivière San Javier. Comme le veut le rite de fondation d'une ville à l'époque coloniale, Juan de Garay planta un *rollo*, lors d'une cérémonie puis proposa un ordonnancement de la ville en un plan quadrillé, attribuant par la suite des *solares* aux différents colons espagnols pour qu'ils s'y construisent leurs maisons. L'acte de fondation signale que les limites de sa juridiction sont : «Je nomme et signale la juridiction de cette ville sur la partie du chemin du Paraguay à el Cabo de los Anegadizos et par le fleuve en dessous du chemin de Buenos Aires vingt cinq lieues plus en aval de Santi Spiritu, et jusqu'à la partie de El Tucuman cinquante lieues en dedans depuis les rives de ce fleuve et sur l'autre partie du Parana, cinquante lieues de plus.»²³ D'après cet acte, les limites originales arrivaient donc au Nord jusqu'au près de l'Arroyo El Rey, au Sud jusqu'à el Pago de los Arroyos (après l'Arroyo del Medio), à l'Est jusqu'au Rio Corriente et à l'Ouest jusqu'à el Pozo Redondo. Garay fut le premier gouverneur de Santa Fe, gardant le territoire institué comme Possession du Gouvernement de Santa Fe. La ville devint un arrêt obligatoire sur les chemins terrestres et fluviaux qui mettaient en communication le Paraguay et le Rio de la Plata avec Tucuman et Cuyo, jusqu'au Nord du Pérou. Cependant, le fondateur abandonna rapidement la ville, ce qui déchaîna la population, générant alors le soulèvement de plusieurs jeunes hommes. Cette révolution est connue sous le nom de la Revolucion de los Siete Jefes. Elle fut cependant vite désamorcée par une contre-révolution qui causa la mort du principal meneur. En 1620, la ville comptait alors une population de 1.000 habitants.

Elle fut transplantée à quatre-vingts kilomètres sur sa localisation actuelle entre le 5 octobre 1650 et décembre 1660, avec comme motivation l'isolement dont souffrait la zone, produit de l'érosion constante de ses rives. Une autre raison semble prévaloir : l'existence de certains groupes indigènes qui, comme à Buenos Aires, ravageaient la région ; il fallait donc fuir, aller plus loin. Avec le temps, la rivière et la terre terminèrent d'ensevelir celle que l'on appela dès lors Santa Fe la Vieja. Depuis lors, la nouvelle ville fut nommée Santa Fe de la Vera Cruz, une réplique de celle fondée par Garay, avec les mêmes caractéristiques que l'originale. Aucun habitant ne perdit ni ses droits, ni ses terrains, qui furent répartis de la même manière qu'à Buenos Aires.

23. Acte de fondation de Santa Fe par Juan de Garay en 1573.

Santa Fe fut donc fondée selon le même procédé que Buenos Aires, et se développa ensuite profitant de sa position stratégique. Les deux villes sont contemporaines de l'époque coloniale et sont donc des applications rigoureuses des Lois des Indes. Le rite de fondation est le même, l'organisation de la ville et sa répartition sont pratiquement identiques. La *Plaza Mayor* y concentre les institutions du pouvoir espagnol, qui s'étend peu à peu sur tout le continent. Ce rite de fondation est une manière de légitimer la colonisation espagnole sur le territoire sud-américain, et symbolise son pouvoir.

La ville devient le moyen d'établir une nouvelle politique et un nouvel ordre social, juridique et religieux. Les villes modernes alors créées par les Espagnols permettent l'installation d'un pouvoir, toutes les parties de la ville sont connectées et subordonnées à un centre bien établi, et son programme mêle espace urbain et communauté, «*urbs*» et «*civitas*» afin d'établir un certain ordre dans ce Nouveau Monde. Ces villes sont donc l'expression d'un nouveau pouvoir, qui s'exerce et qui ne possède plus la représentation du pouvoir monarchique qui était autrefois symbolisé par des statues imposantes, des édifices somptueux ou de quelconques monuments. En revanche, le pouvoir est représenté par la grandeur des places, désormais vides de toute statue, ce qui en révèle encore plus leurs dimensions et l'organisation simple et ordonnée de l'espace urbain ; il n'est plus d'autre réceptacle pour l'architecture que la manzana qui se répète et qui pourra se répéter de façon continue et simple, autant de facteurs qui font que ces villes elles-mêmes deviennent monument, expression d'une nation orgueilleuse qui a réussi à coloniser la quasi totalité d'un continent, et qui s'apprête à fonder un empire fastueux, et moderne. C'est bien là que réside la plus grande réussite de cette conquête : un pouvoir moderne qui s'établit par le biais de nouvelles villes, tout aussi modernes, car elles sont la réalisation d'un rêve, de nouvelles idées qui révolutionnent le continent européen à cette époque. Pendant que les œuvres artistiques et les progrès scientifiques explosent dans les autres pays du vieux continent, l'Espagne, elle, fonde la ville moderne.

Références Chapitre 2nd, C- «Les nouvelles villes ibériques en Argentine» :

- LAVALLE, Bernard, (2004) *L'Amérique espagnole, de Colomb à Bolivar*, Paris : Belin Sup-Histoire (pp. 320).
MAZIN, Oscar, (2005) *L'Amérique espagnole, XVIème - XVIIIème siècles*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 320).
DIAZ, Esther, (2007) *L'esprit de Buenos Aires, une ville et ses démons*, Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure et Philippe Pigallet, Paris : L'Harmattan (pp. 9-61).
SCHNEIER-MADANES, Garciela, (1995) *Buenos Aires Portrait de ville*, Paris : Cité de l'architecture et du patrimoine (pp.5-16).
GARNIER, Alain, (1989) *Le carré rompu, Rêves et réalités de La Plata*, Genève : Archigraphie (pp.135).



*Santa Fe la Vieja
Sante Fe de la Vera Cruz*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CHAPITRE 3ème :

DE L'INDÉPENDANCE AUX VILLES D'AUJOURD'HUI

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A. FIN DE L'EMPIRE COLONIAL : VERS L'INDEPENDANCE

1. LE DECLIN DE L'EMPIRE ET LE DEBUT DE NOUVELLES NATIONS

L'Amérique latine voit se réaliser la création des Vice-Royautés dès le XVI^{ème} siècle avec la Vice-Royauté de Nouvelle-Espagne en 1535, celle du Pérou en 1544, puis au XVIII^{ème} siècle celle de Nouvelle-Grenade en 1717 et celle du Rio de la Plata en 1776. Les grandes propriétés agricoles se développent à partir du XVII^{ème} siècle. La métropole profite de l'exploitation intensive des gisements d'or en Colombie et d'argent à Zacatecas au Mexique et à Potosi en Bolivie. En 1783, le premier ministre du roi Charles III, le comte d'Aranda, propose un plan de transformation politique en Amérique du Sud afin de maintenir l'exploitation des colonies tout en prévenant d'éventuels mouvements indépendantistes. Le roi serait devenu empereur et suzerain de trois Vice-Rois : en Nouvelle-Espagne, en Terre-Ferme (Colombie et Venezuela), et au Pérou. Mais Charles III, trop prudent, refusa. C'était peut-être là le signe du tournant qu'allaient prendre les événements.

Le déclin de l'empire est perceptible dès le début du XVII^{ème} siècle : les métaux précieux ramenés en Espagne sont aussitôt dépensés pour honorer les dettes envers les fournisseurs et banquiers d'Allemagne ou d'Italie, ce qui ne favorise pas le développement de la métropole. À cela s'ajoutera le manque d'investissements, la forte inflation et le dépeuplement au bénéfice du Nouveau Monde, qui mènera inévitablement l'Espagne à la banqueroute en 1627. Au XIX^{ème} siècle, la domination économique de la métropole mécontente les élites créoles (blancs nés dans les colonies).

La guerre d'indépendance espagnole à partir de 1808 coupe l'Espagne de son empire colonial, elle n'a alors plus de gouvernement stable. Cela persuade les hispano-américains de se rendre indépendants de la mère patrie, et diverses révolutions éclatent sur le continent, avec notamment l'impulsion de Simon Bolivar²⁴. Le climat politique et intellectuel général de l'époque a émergé du siècle de Lumières : il a notamment influencé les révolutions de l'Atlantique en France et aux États-Unis, et a ouvert la voie aux révolutions d'Amérique du Sud. Un des éléments déclencheurs de ses révolutions fut notamment la réforme des Bourbons aux XVIII^{ème} siècle, mise en place afin de mieux contrôler l'administration et l'économie des colonies : le roi avait alors renommé des péninsulaires à des postes officiels ce qui retira aux hispano-américains certains avantages acquis auparavant. Cet épisode provoque certaines révoltes d'habitants, qui n'avaient pas encore le ton des révolutions indépendantistes mais qui amorça certains courants d'indépendance. La guerre contre Napoléon Ier en Espagne provoque donc l'instabilité de la monarchie jusqu'en 1823.

24. Simon Bolivar est l'un des principaux libérateurs de l'Amérique latine. Il fut éduqué par un précepteur dans les idées de Jean-Jacques Rousseau puis voyagea en Europe et s'inspira des idées du siècle des Lumières. Il fut surnommé le "Libertador" ("Libérateur"), impulsant d'abord depuis Caracas des mouvements de révolutions indépendantistes, puis participant à l'indépendance des actuels Bolivie, Pérou, Venezuela, Colombie, Équateur et Panama.



Vices Royautés d'Espagne en Amérique Latine au XVIIIème siècle

La chute de la dynastie des Bourbons en 1808 laisse le pays sans autorité centrale. Apparaît alors un phénomène particulier : la création de juntes d'abord en Espagne, puis en Amérique latine afin de préserver l'indépendance de la région vis-à-vis des Français qui devenaient très inquiétants en métropole. Des juntes se formèrent donc à Caracas, Buenos Aires, Bogota, ou encore à Santiago du Chili. Entre 1810 et 1813, plusieurs déclarations d'indépendance sont proclamées par les juntes au Venezuela, au Chili, en Argentine, mais des oppositions royalistes se manifestent et mène donc les conflits au combat. Entre 1814 et 1819, Ferdinand VII est rétabli sur le trône d'Espagne et envoie une expédition militaire qui va reconquérir tout le Nord du continent Sud-américain jusqu'en 1819. Le Chili finit lui aussi par être repris. Des conflits internes surgirent pour les Provinces du Rio de la Plata. Après cette série de désastres pour les insurgés, la cause indépendantiste en Amérique latine semblait perdue dès 1815, malgré la proclamation d'indépendance des Provinces-Unies du Rio de la Plata en juillet 1816. Mais c'était sans compter sur la conviction de deux hommes : José de San Martin et Simon Bolivar. Le premier mis au point un nouveau plan pour vaincre les troupes royalistes du Pérou : il monta l'armée des Andes et entrepris donc la traversée de la Cordillères pour entrer par surprise au Chili, il obtient la victoire en 1817, et en 1818, l'armée assura définitivement l'indépendance du Chili. Plus au Nord pendant ce temps, Simon Bolivar attaqua par surprise les troupes royalistes pendant la saison humide, ce qui mena à l'indépendance de la Grande Colombie en 1819, dont il devint président. De 1820 à 1825, l'indépendance des pays d'Amérique du Sud se poursuit et se consolide. Le moral des troupes royalistes sur le continent américain chute dès 1819 et beaucoup désertent. Avec le retour du libéralisme en Espagne, le pouvoir cherche plus à négocier qu'à combattre les insurgés Sud-américains. Mais l'indépendance avance grâce à Bolivar et San Martin, au Venezuela et au Pérou. Les guerres d'indépendance prennent fin en 1825 avec l'indépendance de la Bolivie. Plusieurs nouveaux États reçurent la reconnaissance internationale, le Chili, les Provinces-Unies du Rio de la Plata, le Pérou et la Grande Colombie dès 1822, l'Espagne finit par les reconnaître en 1833 après la mort de Ferdinand VII.



L'armée des Andes

2. METISSAGE DE LA SOCIETE

En ce qui concerne les Amérindiens nous l'avons vu, ils souffrirent d'une forte baisse démographique due en grande partie aux maladies transportées par les Européens. Cette situation démographique ajoutée à l'interdiction de l'esclavage conduisit les Espagnols à pratiquer la traite des Noirs. Mais bien qu'il y eut de mauvais traitements infligés aux autochtones et aux Noirs au début de l'empire colonial espagnol, avec quelques persistance dans certains cas, l'Amérique latine devint un exemple unique de société coloniale métissée.

Nous l'avons vu dans la partie précédente, les concubinages métis existèrent dès le début de la colonisation. Mais ce métissage qui se fait entre «Espagnols» et «Indiens» concerne des peuples déjà très variés et métissés. D'un côté les Espagnols virent se succéder différents peuples sur leurs terres : Ibères, Celtes, Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains, Wisigoths, Juifs, Arabes, Berbères, Tziganes ainsi que des esclaves d'origine ethnique diverse à partir du moyen-âge. En plus de cela, un long processus de métissage avait eu lieu lors des sept siècles d'occupation musulmane. De leurs côtés, les Indiens représentaient une multiplicité de peuples évidente tout d'abord de par l'étendue du continent Sud-américain, mais aussi par la permanente restructuration due aux mouvements de populations, aux émergences et aux chutes de différentes civilisations : «la diversité des noyaux indigènes et les rivalités qui les déchiraient, indiquent qu'elle était constituée d'un ensemble de peuples, nations et cultures autonomes, ayant des traditions propres, exactement comme la Méditerranée ou autres aires culturelles»²⁵. Les indiens n'étaient donc pas de simples agriculteurs ou chasseurs nomades. C'est avec le processus d'évangélisation et l'intérêt porté à ces civilisations par les missionnaires religieux que se révéla l'importante variété des peuples indiens.

Une certaine rivalité va se mettre en place entre *criollos* (blancs nés en Amérique latine) et *peninsulares* (Espagnols provenant de la métropole), aboutissant aux conflits des guerres d'indépendance. Les Indiens qui restèrent après la conquête obtinrent, pour certains, des titres de noblesse et furent respectés pour l'aide qu'ils apportèrent lors de la conquête des Espagnols. La plupart néanmoins vécurent entre la législation royale proclamant les Indiens libres, et les pratiques d'esclavages qui persistèrent à leur égard. Et bien que «libres» de statut pour certains d'entre eux, ils étaient considérés comme mineurs, se voyaient opposer de rigides restrictions et souffrirent d'une ségrégation sociale et raciale toujours très forte. Les enfants métis furent au début très mal vus autant du côté indien que du côté espagnol, considéré comme illégaux par ces derniers. Avec l'arrivée des populations noires suite au manque d'Indiens pour l'asservissement, cela multiplia la possibilité de nouvelles catégories socio-ethniques. La politique de séparation raciale, adoptée par la Couronne et par les vice-royautés, s'explique en partie par leur volonté de préserver un

25. PAZ, Octavio, (1970) *El laberinto de la soledad*, Mexico : Fondo de Cultura Economica (p. 82)

double ordre social en protégeant la main-d'œuvre indienne contre ceux qui étaient considérés comme anomiques : métis, mulâtres (enfant d'origine noire et blanche) et autres groupes non indiens. Ces catégories étaient considérées comme dangereuses et pleines de mauvaises habitudes mais c'étaient aussi le déracinement, l'instabilité et l'insoumission de ces catégories placées par leur naissance hors des deux communautés qui les rendaient dangereuses.

Au début du XIX^{ème} siècle, Humboldt repère «7 classes différentes: 1° les individus nés en Europe, appelés vulgairement *gachupines* ; 2° les Espagnols *criollos*, ou les blancs de race européenne nés en Amérique; 3° les *mestizos* descendants de blancs et d'Indiens; 4° les *mulatos* descendants de Blancs et de noirs; 5° les *zambos* descendants de noirs et d'Indiens ; 6° les Indiens mêmes ou 'la race bronzée des indigènes' et 7° les noirs africains»²⁶. Humboldt, en tant que scientifique et en suivant ses informateurs, conclut que «c'est la couleur de la peau qui détermine le rang social». Mais au-delà de cette première séparation, la société coloniale se retrouve devant un processus de métissage continu. C'est sa complexité même, tout autant que l'absence de traces écrites généalogiques, qui rend cette stratification ethnique et sociale complètement inapplicable.

3.EVOLUTION DES VILLES COLONIALES JUSQU'A L'INDEPENDANCE

Les villes américaines se consolident donc sous l'influence des Lois des Indes entre le XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècle. La société se développe dans un métissage de plus en plus fort. Les villes se minéralisent et les places s'installent. La nature se régule et se contrôle dans de grands patios. Les premières constructions laissent place à des bâtis plus complexes et les terrains se subdivisent, les maisons deviennent mitoyennes et les parcelles diminuent, les villes se densifient. Mexico devient une ville de palais, de grands couvents s'installent aux abords de la *Plaza Mayor*, de vraies villes dans la ville. Les espaces publics ne sont plus vides mais accueillent des formes diverses selon une conception de l'espace et de la fête particulière, (deuil, triomphes et exaltations sacrées et profanes), pour une production désormais politique du consensus. La place devient un forum moderne pour cette nouvelle société.

Jusqu'à la fin du XVII^{ème} siècle, les villes sont prises dans un carcan social et économique rigide et non démocratique, sous le contrôle monopolistique de grandes familles. Les valeurs baroques comme l'effet de surprise, s'effacent souvent dans la ville hispano-américaine, ou du moins s'atténuent en raison de l'ampleur des places et de la régularité des rues, mais elles sont remplacées par une mise en valeur majestueuse. D'un horizon urbain dégagé surgissent les cathédrales et les églises avec leurs tours et leurs coupes, multipliant les points de vue. Dans les rues l'on admire les façades décorées des palais, des couvents et des sanctuaires. C'est donc dans le décor, notamment dans les façades que l'urbanisme baroque a trouvé sa

26. HUMBOLDT, Alejandro de, (1978) *Ensayo político sobre el reino de la Nueva España*, México : Ed.Porrúa

place la plus convaincante en Amérique latine. Certes l'on reconnaît une certaine dépendance de l'Amérique latine par rapport à la métropole de l'époque coloniale en matière d'urbanisme mais les territoires immenses de cet empire possèdent une réelle variété architecturale, où les différences vont au-delà de la simple nuance. Cette dépendance met cependant en cause l'originalité des arts régionaux. Des historiens ont souvent affirmé la « survie » des Indiens sous les vice-royautés en reliant les arts précolombiens à ceux des nations indépendantes lors de l'émancipation du XIX^{ème} siècle, afin de prouver la fusion des deux cultures ; une espèce de vérité semble admise : l'art baroque, profondément national, résulte de l'union des sources indigènes, créoles et espagnoles. Ce schéma simple séduit et permet la réconciliation entre vainqueurs et vaincus. Mais l'ensemble sud-américain n'est pas uniforme, certains édifices représentent des importations européennes à l'état pur, d'autres des adaptations régionales d'un art venu de la métropole, et d'autres encore rappellent le ton, dans ses éléments décoratifs, des arts précolombiens. La force nouvelle de la société créole s'est certes clairement exprimée à l'époque baroque, mais la survivance des motifs indiens est rarissime. La fusion espagnole, créole et indienne n'est donc pas évidente, la seule certitude de l'époque baroque reste son exubérance décorative.

Les villes au début du XIX^{ème} siècle possèdent cependant encore peu d'espaces de promenades et de récréation. La monotonie urbanistique n'est relevée que par le décor baroque et la singularité de la place centrale. Lors des premières décennies du XIX^{ème} siècle, pendant que commencent les processus d'indépendance, l'influence française du siècle des Lumières est primordiale, non pas seulement dans les événements historiques mais aussi sur les espaces urbains. Les Champs Élysées, le dessin du Paseo del Prado et du Jardin Botanique à Madrid donnent l'impulsion pour « sortir » dans la ville et hors de la ville. De grandes promenades ombragées prolongeant les grandes rues et s'établissant extra muros voient alors le jour à La Havane, Puerto Rico, Lima, Bogota, Arequipa ou Mexico. Paris deviendra ville de référence de la modernité après les révolutions d'indépendance. Peu à peu, le système urbain va se complexifier et se différencier fonctionnellement. La place centrale va perdre sa fonction de marché et sera pourvue de beaux jardins d'agrément, de statues commémoratives. L'éclectisme, symbole de la modernité et de la « civilisation » s'étend alors à l'architecture, à l'infrastructure urbaine, aux nouveaux espaces et jardins publics. Ces transformations sont le résultat de l'intégration des métropoles au système économique mondial, mais reflètent aussi l'importante immigration européenne de la fin de XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème}.

Après le déclin de l'empire espagnol et les guerres d'indépendances, l'Amérique du Sud se constitue peu à peu en États. Ces nouvelles nations devront dès lors s'organiser pour remplacer la tutelle administrative des Espagnols, créer leurs propres institutions et leurs propres identités, générant parfois certains conflits. Ces nouvelles nations sont aussi le lien entre des origines ethniques très diverses. Elles sont consti-

tuées de nombreuses personnes issues d'un métissage complexe. Certains de ces individus ont vécu dans la ségrégation sous le règne espagnol, et il va être difficile pour eux de s'intégrer dans ces nouvelles sociétés. Enfin, ces nations recevront en héritage de la présence espagnole, des villes nouvelles « consolidées » depuis leur création par l'occupant. D'autres cités comme Cuzco ou Mexico, à la création antérieure à la colonisation espagnole, constitueront aussi un héritage urbain pour ces nouvelles nations, l'Espagne y ayant laissé ses empreintes urbaines. Ces villes complexifiées sous l'influence urbanistique française s'intègrent peu à peu dans le système économique mondial et reçoivent une importante immigration d'Européens.

Nous étudierons dans les deux prochaines sous-parties l'évolution d'une nation : l'Argentine, et d'une ville dont l'importance se révélera au cours des décennies : Buenos Aires.



Vue sur México

Références Chapitre 3ème, A- «Fin de l'empire colonial : vers l'indépendance» :

- «Historia Social y Política Argentina (1880-1999)», Asignatura Optativa, FADU-UNL (Cours suivi à la faculté d'Architecture, de Design et d'Urbanisme de l'Université Nacional del Littoral, Santa Fe, Argentine - «Histoire Sociale et Politique d'Argentine (1880-1999) - Matière Optionnelle)
- RAAD, Gloria, (1999) *L'argentine*, Paris : Peuples du monde, (pp. 288).
- CROWTHER, Geoff, (1991) *Argentine, Uruguay, Paraguay*, Paris : Arthaud (pp. 216).
- ZAGEFKA, Polymnia, (2006) «Indios, Ibériques, Mestizos, Mulatos en Amérique espagnole : un point historique sur la construction sociale des catégories ethniques», *Harchives-ouvertes.fr*
- LEJEUNE, Jean-François, (2003) *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage (pp. 30-50).
- BOTTINEAU, Yves, BUTLER, Yvan, (1969), *Baroque Ibérique*, Paris : Office du Livre (pp.165-182)

B. L'ARGENTINE : CONSTRUCTION D'UNE NATION ET PROSPERITE ECONOMIQUE

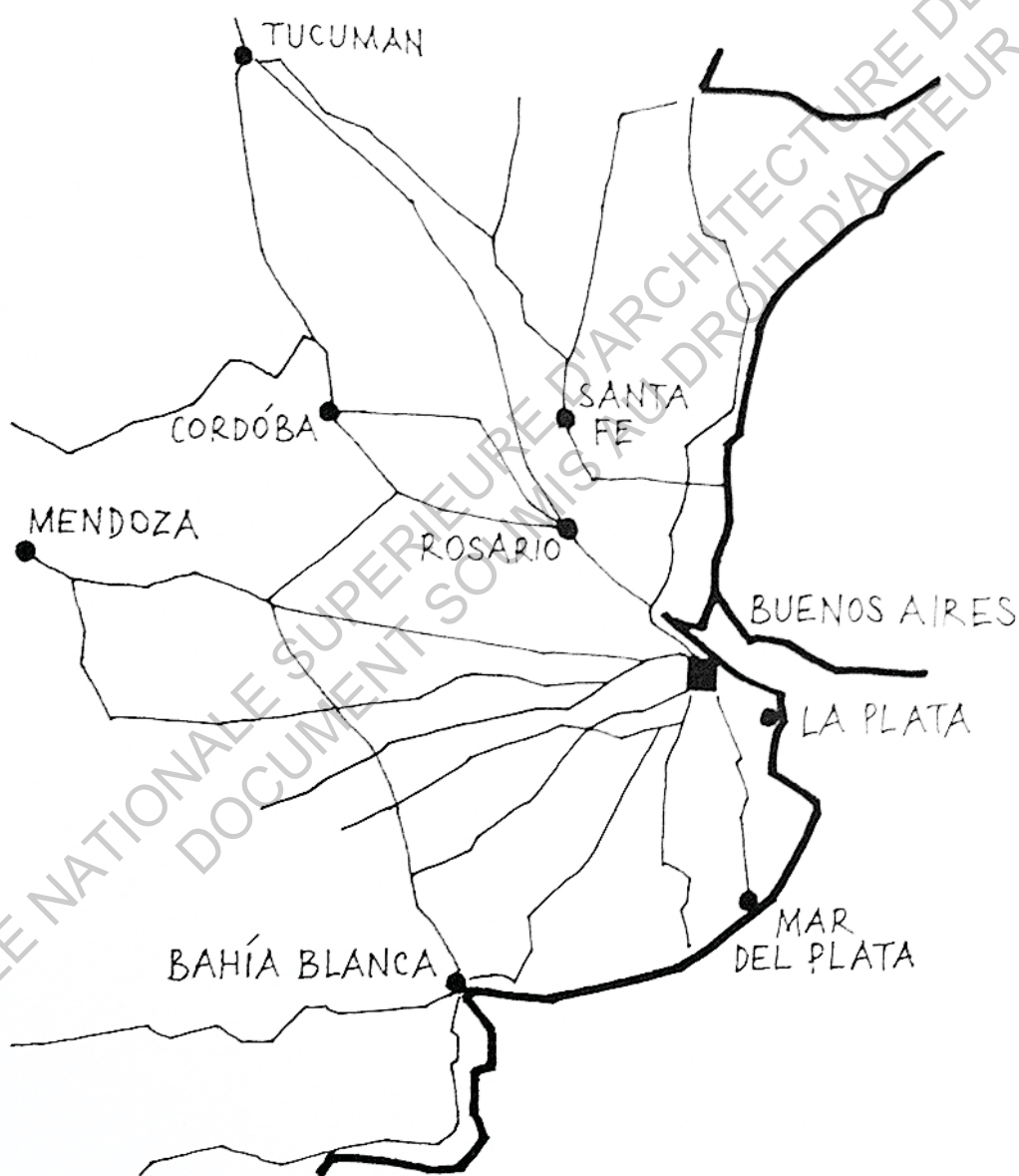
1. DE LA CONSTITUTION A JUAN PERON

Après l'invasion de Napoléon Ier en Espagne, l'exil puis le retour de Ferdinand VII sur le trône, alors devenu incapable, une assemblée se réunit à Tucuman et proclame l'indépendance et la création des «Provinces Unies du Rio de La Plata» le 9 juillet 1816. Pendant que San Martin, Bolivar et Sucre se battaient pour l'indépendance des autres pays, à Buenos Aires, s'affrontaient les centralisateurs, partisans d'une concentration des pouvoirs entre les mains de la jeune république et les fédéralistes adeptes de l'autonomie provinciale. En 1820, les «Provinces Unies» laissèrent place à 13 provinces, chacune sous l'autorité d'un caudillo doté de ses propres forces militaires. En 1829, un fédéraliste : Juan Manuel de Rosas, fut élu gouverneur de Buenos Aires et étendit son influence sur l'ensemble du pays, ses méthodes de terreur lui assurant l'hégémonie jusqu'à ce que le général José de Urquiza se révolte et batte ses troupes à la bataille de Caseros en 1852.

La constitution de la République argentine fut élaborée sous Urquiza en 1853 mais Buenos Aires refusa de s'intégrer à la confédération. Une nouvelle guerre civile éclata et Buenos Aires fut incorporée de force en 1859, négociant tout de même une révision de la constitution de 1853 qui lui permette de devenir la capitale nationale. Le premier président de la nation fut élu cette même année : Bartolomé Mitre. À la fin du siècle, les exportations agricoles de l'Argentine explosèrent grâce à l'augmentation de la population en Europe qui nécessitait alors plus de nourriture. Cela permit en Argentine l'extension des chemins de fer et d'autres infrastructures afin d'améliorer le rendement agricole. La demande de toujours plus de terres conduisit aux guerres indiennes en 1878 et 1883. Ces tribus des pampas et de Patagonie furent exterminées par le général Julio Roca, massacreur devant l'Éternel, et ses exploits militaires le conduisit à la présidence en 1880. Il faut noter que le suffrage universel et secret n'existe pas encore... L'accroissement des populations européennes amena aussi une forte immigration en Argentine, qui passa de 2 à 8 millions d'habitants entre 1860 et 1914. La majorité s'entassa à Buenos Aires, fournissant de la main d'œuvre pour la construction et l'industrie nouvelles qui se développaient.

Après le difficile établissement de la république argentine et son essor économique vint une période de gouvernements conservateurs : Roca, élu en 1880 installa une certaine stabilité politique. Cette période de forte croissance fut bâtie sur les exportations et les investissements étrangers comme ceux des Britanniques pour les chemins de fer. La grave inflation de 1890 fit fuir ces investisseurs, précipitant une crise politique accompagnée de manifestations populaires contre le régime. L'instabilité socio-politique s'installa à nouveau pour quelques années, favorisant le développement des partis réformistes et radicaux. L'industrie stagna mais l'exportation agricole se rétablit. Les réformes radicales intervinrent ensuite. Grâce aux

manipulations électorales, les forces conservatrices soutinrent des gouvernements corrompus, niés par les radicaux qui fondèrent des syndicats et organisèrent des manifestations de plus en plus imposantes. Une réforme électorale en 1912, sous le président Roque Saenz Pena, institua le suffrage universel obligatoire et secret pour tout adulte masculin. En 1916, le radical Hipolito Yrigoyen devint le premier président élu avec les voix populaires, mais il se détourna des réformes économiques et sociales nécessaires. Alvear, un autre radical, fut élu en 1922, mais Yrigoyen revint au pouvoir en 1928. Les succès d'Yrigoyen lui causèrent de fortes inimités, et les forces armées, traditionnellement alliées aux conservateurs, le chassèrent deux ans après par un coup d'État. Soixante-huit années de gouvernement constitutionnel prenaient fin.



Chemins de fer - fin XIXème siècle

2. BUENOS AIRES : INFLUENCE EUROPEENNE ET EXPANSION, REFORMISME PUBLIC DES RADICAUX

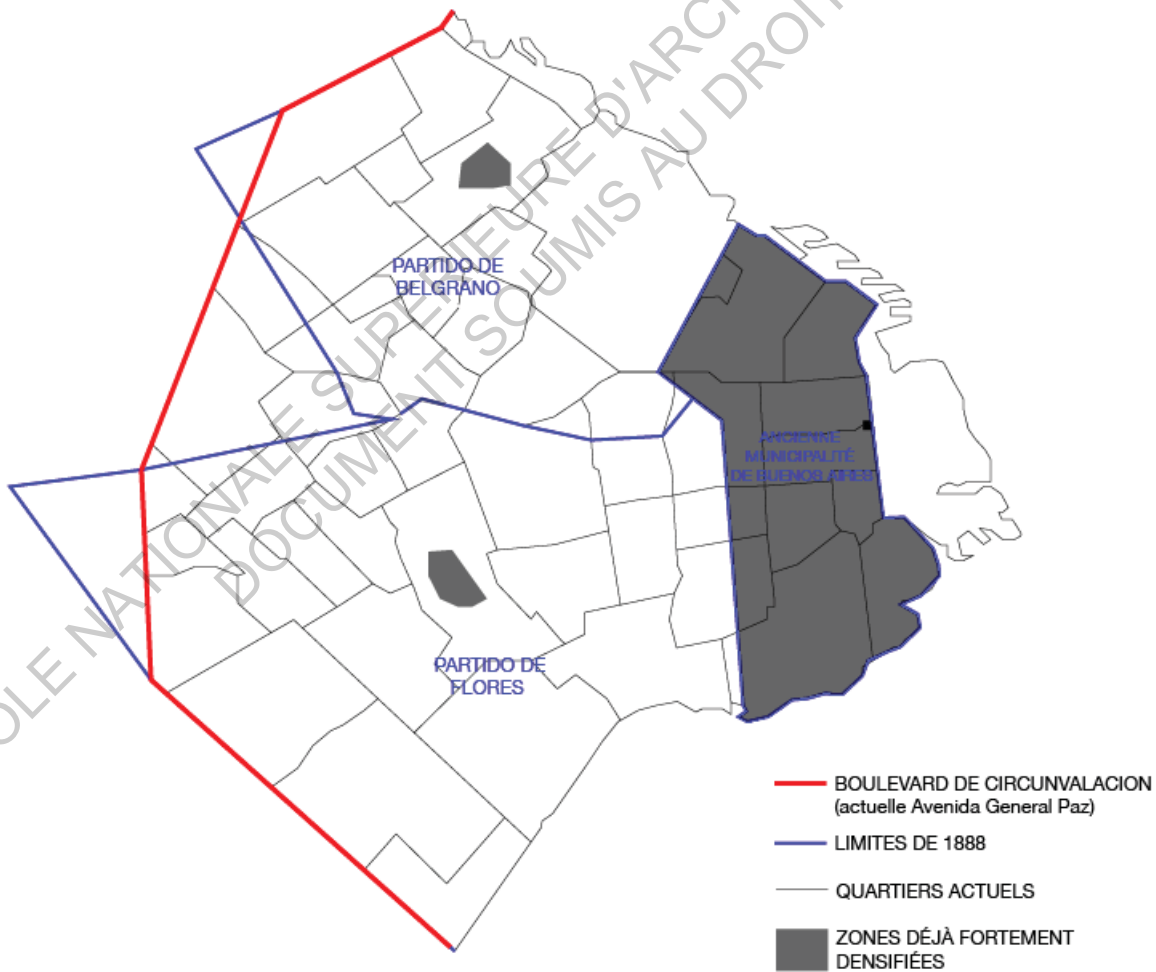
En 1816, au moment de la constitution des Provinces Unies du Rio de La Plata, Buenos Aires est dans une position prédominante. L'influence française se développe grâce aux contacts établis avec des artistes et des hommes politiques portègues²⁷ venus en France, mais aussi par la présence de militaires, d'ingénieurs, d'architectes, d'artistes français immigrés à Buenos Aires.

En 1880, Buenos Aires est présentée comme la capitale d'une république fédérale ; c'est une métropole cosmopolite grâce à l'expansion du port et des chemins de fers et à l'immigration européenne. Ces faits sont le résultat de la politique d'immigration massive pour coloniser ce pays immense, et de l'arrivée de capitaux et de technologies européens, surtout britanniques, l'Angleterre devenant dès lors un partenaire économique privilégié de l'Argentine.

Il s'agit alors d'effacer le passé colonial et de faire de Buenos Aires une capitale digne d'un pays civilisé. Parallèlement aux offres d'investissements faites aux capitaux étrangers européens de concessions pour la gestion et le développement des services publics (transports, gaz, électricité...), la ville va entreprendre de grands travaux urbains. À la fin du XIXème siècle, Buenos Aires est présentée comme une «ville européenne» qui se modernise, grâce aux influences européennes que l'on vient d'évoquer. Une certaine relation entre ville et pampa s'établit par la généralisation du damier urbain et l'expansion sans limites du suburbain. Buenos Aires, civilisatrice, devait être l'opposée de la barbarie de la pampa, mais il devint de plus en plus clair que le damier s'étendait sur la pampa. En 1887, la métropole annexe les quartiers de Flores et Belgrano multipliant par quatre sa superficie : la métropole devint une des plus vastes du monde. Mais l'immensité de la pampa s'intégrait à la ville, Flores et Belgrano étant peu peuplées. C'est alors que vont s'ouvrir de nombreux débats sur l'expansion de la ville et ses limites face au vide de la pampa dans des échelles que l'on n'avait jamais rencontrées.

Au début du XXème siècle, un ensemble de décisions urbaines furent adoptées par les autorités. La première concernait le tracé des nouvelles limites municipales : le «Boulevard de Circunvalacion» (actuelle avenue Général Paz), ligne régulière dessinée au milieu de la pampa afin de fixer une image ordonnée de la nouvelle ville et de conserver le caractère central et la symétrie de la ville traditionnelle. On retrouve l'idée de la tradition régulatrice du XIXème siècle, de la matrice napoléonienne, la ville devant se rénover d'elle-même. Le programme de modernisation prévoyait la requalification du centre, la transformation de la *Plaza de Mayo* et le tracé du boulevard central pour un équilibre planimétrique entre Sud et Nord. La création du boulevard périphérique avait pour but de régulariser les abords et de constituer une ceinture hygiénique. Il s'agissait de contenir, limiter et contrôler «l'organisme» urbain ; la tradition française

27. Habitant de Buenos Aires, capitale de l'Argentine.



Buenos Aires en 1887

se retrouvait dans cette sorte d'«Hausman argentin». La deuxième action prévoyait l'occupation du nouveau territoire urbain. Dans l'hypothèse la plus courante, cette occupation est le résultat du marché (électrification et expansion du tramway, spéculation immobilière). Mais les terres intégrées à la ville étaient privées. Le pouvoir public ne possédait donc pas les instruments juridiques d'expropriation qui leur auraient permis de les préserver en qualité de ceinture sanitaire, tout en contrôlant l'expansion générale. Beaucoup de demandes d'aménagements privés furent rejetées. Le Plan public général servit de base aux décisions, afin de garantir la continuité entre la ville existante et la régularité de l'ensemble des tracés de la métropole. Sous la pression des intérêts contradictoires privés et publics, en 1898, le plan public délimitait enfin la ville dans son ensemble. Ces principes restent dans la continuité de la régularité : la grille quadrillée, uniforme, définissant avec précision les vastes terrains vagues jusqu'aux nouvelles limites. Publié en 1904, le plan permit le démarrage de l'expansion privée sous l'influence des demandes du marché immobilier et les effets induits par la création de lignes de tramway. La troisième action fut la conception d'un système embryonnaire de parcs : il s'agissait de former au départ de Palermo (premier parc public de 1870) une ceinture verte du Nord au Sud de la région consolidée de la ville. Projetée et réalisée en même temps que le plan public, cette action n'était pas sans fortes contradictions avec les options retenues par le plan public. En effet, la ceinture verte devait constituer une frontière sanitaire de la ville, conserver sa taille et limiter son expansion vers les terres que le quadrillage ouvrait au marché. Mais dans le cadre de l'expansion, les parcs se transformèrent en noyaux de qualité, en centres fédérateurs pour les nouveaux quartiers populaires se développant dans l'indifférence de la grille.

Cette série d'actions publiques traduisait une volonté réformatrice qui voulait la ville comme un cadre uniforme où n'était pas permis n'importe quelle opération spéculative. Il convenait de poser les bases d'une répartition sociale intégrative. Ce n'était pas le cas dans la plupart des pays d'Amérique latine où deux cas de figure s'imposaient : soit l'État renonçait à intervenir, soit il était partenaire direct dans investissements privés. Les préjugés aristocratiques contre les bas quartiers populaires restaient forts et dans la plupart des villes latino-américaines, de nouveaux lotissements se formèrent sans aucune réglementation, sans aucune relation avec le reste de la ville et sans souci de l'image globale de cette dernière. Cela donnait souvent lieu à une ségrégation entre ville formelle et informelle, légale et illégale. D'où la particularité de Buenos Aires et son damier public comme base matérielle offrant la possibilité d'un espace public et d'une forme urbaine qui étaient les facteurs clés de la future intégration sociale et culturelle. Cette volonté réformatrice de Buenos Aires coïncida avec une répartition équilibrée des services publics sur le territoire : une sorte de manifestation urbaine des processus d'égalité citoyenne dans les institutions publiques de la réforme.

3. BUENOS AIRES : RETOUR VERS LE CENTRE

Durant les décennies suivantes l'occupation progressive de ce territoire suburbain resta le principal phénomène urbanistique de Buenos Aires. Mais les contemporains y percevaient un simple déterminisme de plaine et non pas une volonté publique de réforme. En 1910, l'architecte Enrique écrivait : «un terrain plat, bordant la grande savane de la pampa, la nature du lieu n'offrant pas le modèle pittoresque du sol accidenté. Rien de plus logique face à ce plan imperturbable que de compléter l'œuvre existante par l'expansion la plus simple et la plus élémentaire : la ligne droite.» L'hégémonie du pittoresque urbain au début XXème siècle ne voyait donc pas l'extension en quadrillage comme un plan public mais comme l'évidence de son absence. Et ce plan devint intolérable en 1910 car pour la première fois, Buenos Aires put se montrer orgueilleuse de son allure européenne : fonctionnement du port, consolidation et modernisation du centre, grands bâtiments publics, résidences bourgeoises, circuit novateur de promenades. Les visiteurs de l'Exposition du Centenaire identifièrent la ville comme clairement européenne. L'Avenida de Mayo rappelait Paris ; les rues étroites du quartier bancaire - la City londonienne ; le quartier Palermo - le bois de Boulogne ; La Boca - Gênes...etc.



Exposition du Centenaire en 1910

Mais toutes ces cartes postales européennes se limitaient au centre alors qu' autour, l'expansion américaine croissait de façon menaçante. Ce double visage de la métropole amena des résultats paradoxaux dans la discipline urbanistique. La réaction primaire fut la radicalisation du modèle traditionnel de la ville concentrée :

insister sur la petite ville qui se rénove et se densifie sur elle-même, rejetant le concept d'expansion. Le débat se replia sur le centre : modernisation, élargissement des avenues, nouvelles places, ensembles monumentaux, diagonales : le développement des perspectives pittoresques. Joseph Bouvard, urbaniste français fut engagé par la municipalité en 1907 pour la réalisation du «plan du Centenaire». Il prévoyait, dans le centre, un tracé complet et cohérent de diagonales, - dont seulement deux tronçons seront réalisés. En s'éloignant du centre, le projet perdait tout caractère utopique d'intervention à la Haussmann, et se changeait en une série de tracés incohérents, transformant le damier avec minutie en fonction des demandes de chaque faubourg. L'incompréhension de sa relation avec le plan de 1898-1904 vient du fait qu'il tentait en réalité de corriger avec précaution un facteur inexistant : le quadrillage dessiné sur la pampa, un réseau abstrait par dessus un autre aussi abstrait et dont le développement commençait juste. Le sens réel des avenues et diagonales était d'ouvrir des secteurs denses de villes compactes et historiques ; à Buenos Aires, elles étaient pensées sous forme de chemins ruraux pour relier les quartiers distants, comme de précieuses broderies sur une grille régulière, en plein désert.

Dans les années 1910 les urbanistes restèrent repliés sur leurs propres débats pendant que les faubourgs se transforment en grand laboratoire social et urbain : c'est la création du *barrio* : pièce caractéristique de la Buenos Aires moderne. Cette création sociale et culturelle structura l'expansion urbaine comme nouvel espace public d'intégration des secteurs populaires. Les facteurs qui favorisèrent son apparition furent les suivants : homogénéité du damier de rues et blocs ; transformation des parcs en cœurs civiques des nouveaux quartiers populaires ; création de sociétés de développement organisées par les habitants pour demander des améliorations urbaines à la municipalité, noyaux actifs de la société civile. Les clubs de foot développèrent une forte capacité de création d'identité populaire et territoriale ainsi que d'autres aspects culturels comme la création de la musique populaire par excellence de Buenos Aires. Le *tango* naquit dans le *barrio*. Voilà quelques exemples, du moins les plus connus et les plus emblématiques de l'effervescence culturelle de la nouvelle société suburbaine. En quelques années une identité urbaine originale se crée: on bascule alors d'une marginalité d'origine vers le domaine culturel de l'ensemble de la ville.



4. CONCENTRATION OU EXPANSION?

Dans les années 1920, la périphérie populaire progresse, et devint le nouveau «centre», source du véritable sens urbain de Buenos Aires. Les traditions urbanistiques sont reformulées et la polémique entre concentration et expansion revêt un caractère fortement idéologique : le conservatisme et le réformisme urbain et politique sont en conflit. Le conservatisme est pour une concentration des investissements publics dans la modernisation du centre traditionnel, renforçant fracture centre/périphérie. Le réformisme a l'objectif d'éliminer toute trace de cette rupture en complétant les infrastructures des faubourgs et en les dotant de nouveaux centres civiques, en déplaçant le centre historique vers le centre géographique de la municipalité étendue. La polémique urbaine des années 20 concerne donc la recherche d'un centre pour l'une des deux villes : traditionnelle modernisée ou nouvelle ville étendue. C'est dans ce cadre que l'est réalisé le Projet Organique d'Urbanisation de la Municipalité de 1925 avec comme conseiller le paysagiste Jean Claude Nicolas Forestier²⁸. Ce projet vise à consolider la nouvelle silhouette urbaine, les nouveaux centres civiques, et les nouvelles avenues de connexion centre/périphérie : que la ville puisse se lire comme le ferme pari des autorités publiques en faveur du réformisme. C'est aussi dans ce contexte qu'interviendra le rôle idéologique de deux visiteurs célèbres : Le Corbusier et Werner Hegemann²⁹. En 1929, Le Corbusier avait pour ambition la restauration du secteur conservateur. Il proposa un projet de Cité des affaires : une plate-forme gratte ciel sur le Rio de la Plata afin de rééquilibrer la ville décentrée, avec une nouvelle cité sur le fleuve ; il voulait rendre la centralité au cœur traditionnel et recréer l'esprit de la ville coloniale légendaire. Dans ce contexte, Buenos Aires devait se moderniser sur la base de son centre historique, laissant le territoire environnant libre, le récupérant comme pampa c'est-à-dire comme paysage voisin, autre et mystérieux. En 1931, Werner Hegemann noua un certain lien avec le socialisme et les techniques réformistes. Il conçoit alors la «nouvelle Buenos Aires» qui se construit en acceptant l'expansion du quadrillage comme mode américain de produire l'espace. Ce mode est capable d'intégrer cette croissance urbaine en projetant la ville au delà des limites de 1887. Le défi du réformisme dans les années 30 devient le damier généralisé : la ville est sur la voie de l'unification du centre avec la périphérie de la première expansion et doit aussi intégrer et prévoir la deuxième vague d'expansion.

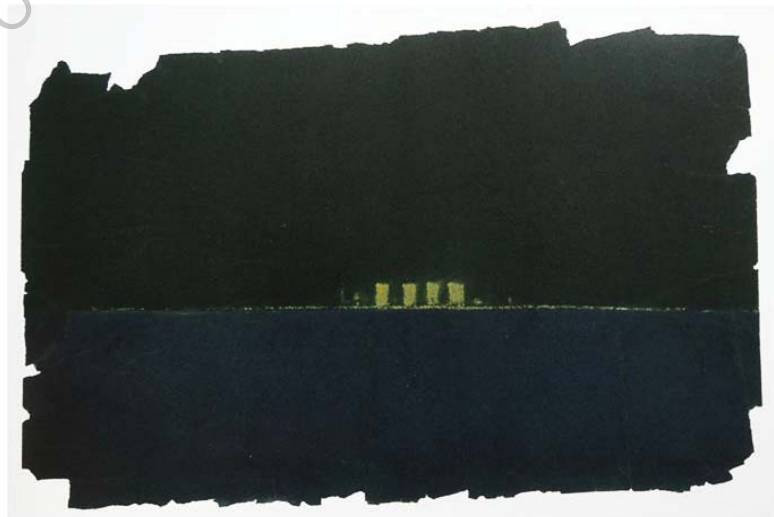
La polémique politique, culturelle et urbaine fait donc rage entre expansion et concentration. Les années 20 avaient vu s'exprimer une avant-garde dont le facteur fondamental de l'innovation protagoniste de la périphérie était l'espace frontalier,

28. Jean-Claude Nicolas Forestier est un architecte paysagiste français. Il commença sa carrière au service de la ville de Paris au début du XXème siècle. Il effectua aussi une part importante de son oeuvre au Maroc et en Espagne. Il fonde en 1911 avec Henri Prost la Société française des architectes et urbanistes. Il créa à Buenos Aires un système de parcs dont l'élément majeur est l'Avenida Costanera le long de la côté portègne. Pour lui, le plat de la ville pampéenne, au bord d'un fleuve aussi plat que l'immense territoire, faisait appel à une géométrie pure et réduite.

29. Werner Hegemann était un urbaniste allemand qui travailla beaucoup sur la planification de la ville.

comme lieu de fondation de la ville de Buenos Aires. Pendant les années 30, les idées de l'avant-garde apportent au programme conservateur de requalification du centre traditionnel un projet concret complétant la modernisation de la figure urbaine mais en interrompant sa projection régionale dans le territoire.

L'avant-garde des années 20 revendique la récupération de la pampa comme forme essentielle de ce qui est créole, donc une avant-garde qui manquait de radicalisme politique et dont le radicalisme esthétique était concentré sur la construction des mythes pour une culture locale rongée par la présence massive de l'immigration d'outre-mer. Buenos Aires devait produire en même temps son avenir et sa tradition afin de retrouver le visage de l'identité nationale. La «tendance créole urbaine d'avant-garde» représente la caractéristique centrale à l'œuvre de cette période. Jorge Luis Borges en est un protagoniste indiscuté ainsi que d'autres artistes : Horacio Coppola photographe ou Xul Solar, peintre. L'avant garde choisit le paysage suburbain qui changeait au même rythme que l'expansion, sans y trouver les réponses à sa double recherche de synthèse entre tradition et modernité et entre ville et pampa. Sur quel noyau fonder Buenos Aires? Comment trouver sa particularité? L'avant-garde répondit au travers d'une ambition à tendance classique : s'ancrer dans ce qui reste après, une aspiration anti progressiste, comme le temps «léger» est ce qui passe le plus rapidement dans les pays sans histoire. Cette aspiration s'installait dans les faubourgs qui étaient paradoxalement le lieu le plus progressiste de la ville en expansion. Ce qu'il restait d'essentiel à Buenos Aires en dehors du temps qui passe, c'était l'équilibre harmonieux des maisons suburbaines, l'abstraction de la pampa, le damier, structure aussi abstraite que la pampa. Borges voyait l'adéquation absolue entre quadrillage urbain et pampa, renversant les connotations négatives qui y sont liées. Il revendiquait l'incarnation de la plaine dans les lignes droites du plan et proposait même une fondation mythologique de Buenos Aires dans un pâté de maisons carré au milieu de la pampa. Buenos Aires vit alors se développer un imaginaire de ville «blanche», créole et élémentaire, capable d'absorber dans sa structure essentielle le tourbillon de l'expansion.



Projet de Le Corbusier pour la Cité Administrative de Buenos Aires



Jorge Luis Borges et «la ville blanche créole»

5. IMMIGRATION ET HABITAT

Nous l'avons dit, pendant que les débats faisaient rage sur la politique à mener en matière d'urbanisme, l'expansion, elle, poursuivait son chemin. La politique d'immigration active depuis la fin du XIX^{ème} siècle provoqua l'arrivée d'une importante population pauvre depuis l'Europe. Attirés par des promesses de terres à bas prix, les Européens venaient en espérant s'établir avec leur famille et trouver enfin un certain équilibre social et financier. Mais la plupart devront se contenter de devenir la main d'œuvre pour les grands travaux d'infrastructures et d'aménagements urbains dont nous avons parlé, ainsi que pour les constructions immobilières ; d'autres trouveront des emplois urbains, ouvriront de petits commerces, ou travailleront en usine. La fixation à Buenos Aires de cette importante masse européenne explique donc l'extraordinaire croissance démographique de la ville. Au début du XX^{ème} siècle, dans la Buenos Aires devenue cosmopolite, on compte qu'un habitant sur deux est d'origine étrangère. La question se pose alors quant au logement de toute cette population.

Dans un premier temps, les immigrants s'entassèrent dans les maisons abandonnées par les classes aisées, transformées en logements collectifs locatifs. Les conditions d'hygiène y sont effroyables, ces lieux que l'on appela *conventillos* étaient surpeuplés, délabrés et insalubres. «Quiconque a pénétré une fois dans un de ces antres de misère qu'on appelle à Buenos Aires un *conventillo*, en a rapporté une si douloureuse impression que jamais il ne pourra l'oublier... En général, cinq ou six in-

dividus dorment là, sur des pliants cassés ou à même le sol, au milieu des chats, des chiens, des coqs et perroquets, dans une promiscuité qui fait horreur...»³⁰. Il n'y eut pas de politique gouvernementale en matière d'habitat. L'initiative est laissée aux mains des spéculateurs privés. Le réseau ferroviaire radial à partir de l'Est ne permettait pas une desserte de toutes les nouvelles terres absorbées par le damier et c'est le réseau de tramway Nord-Sud et Est-Ouest qui permit la densification et la création d'un tissu urbain continu. Les terres en friches de la pampa étaient alors intégrées au damier, divisées en *manzanas* puis partagées en parcelles qui étaient par la suite vendues à crédit. Les immigrants quittaient les *conventillos* dès qu'ils le pouvaient : en quelques années de travail une famille ouvrière pouvait payer ses traites et construire sa maison. La construction des maisons fut alors réalisée par les habitants eux-mêmes, ils installèrent aussi l'électricité, l'eau, et commencèrent à ouvrir de petits commerces, et s'organisèrent pour rendre ces nouveaux quartiers accessibles. C'était le règne de l'autogestion. Ces quartiers ainsi formés en couronne autour du centre occupèrent une large part du territoire de la capitale et même au-delà. Des *Sociedades de fomento* commencèrent à s'organiser pour parer aux carences de l'intervention publique. L'insalubrité d'un grand nombre de logements poussa de nombreuses personnes à militer pour l'adoption des politiques sociales promises par les gouvernements radicaux, pour l'accès à la propriété et la construction d'habitations hygiéniques et bon marché pour les ouvriers. Les pouvoirs publics restèrent cependant peu réceptifs, et les sociétés de charité, les coopératives ouvrières et les entreprises de construction privées furent bien plus dynamiques. Pour ce qui est des populations aisées dont le pouvoir et la richesse étaient issus de la propriété foncière et du commerce, les grandes épidémies de 1870 avaient fait fuir les élites vers le Nord, délaissant les quartiers Sud de la Plaza de Mayo pour s'installer dans le secteur Nord qui disposait de grandes parcelles. Ils y firent construire selon des modèles français de somptueuses résidences et des équipements témoignant de leur opulence. Tout, dans ces quartiers, était marqué d'une empreinte française ; entre 1880 et 1930, une trentaine d'architectes français travaillèrent sur place.

La crise mondiale de 1929 et les guerres en Europe remirent en cause le modèle agro exportateur argentin au profit du développement industriel. La grande crise affaiblit progressivement les liens privilégiés qu'entretenait l'Argentine avec l'Angleterre. C'est l'influence des États-Unis qui devint alors prépondérante pour le développement industriel, les nouveaux modèles de consommation, mais aussi en matière d'urbanisme et d'architecture. Le symbole de la fin d'une époque se retrouve dans la décision de la municipalité de Buenos Aires de faire passer de la conduite à gauche à la conduite à droite de la chaussée. À l'immigration européenne traditionnelle s'ajouta alors l'immigration intérieure. Buenos Aires comptait alors environ 30% de la population du pays. Nous sommes en 1930, c'est alors qu'intervient le coup d'État militaire.

30. GACHE, Samuel, (1911) *Les logements ouvriers à Buenos Aires*, Paris : Steinheil (p.26)



Conventillos

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ

Après la Constitution de la République Argentine en 1853, les gouvernements conservateurs se voient opposés à des forces radicales qui prendront le pouvoir peu à peu au début du XXème siècle. Buenos Aires sera alors dans une position prédominante : développement économique, prospérité, expansion démographique. Mais les débats entre conservateurs et radicaux sur la stratégie urbaine à adopter pour Buenos Aires vont faire rage jusqu'au milieu du siècle. Au début du siècle c'est d'abord une volonté réformatrice qui va s'exprimer, une répartition sociale intégrative, une répartition équilibrée des services publics. La politique urbaine traduit un processus d'égalité citoyenne des institutions publiques de la réforme radicale. C'est avec l'Exposition de 1910 et le «Plan du Centenaire» que le débat urbanistique va se replier sur le centre de la ville, l'expansion urbaine progressant dans les nouveaux *barrios* où va se développer une réelle culture urbaine, qui deviendra celle de toute la ville, entre football et *tango* qui sont les produits de l'effervescence culturelle d'une nouvelle société suburbaine, issue de l'immigration européenne. C'est alors que le milieu urbanistique va se requestionner sur cette expansion, cherchant à définir le centre de Buenos Aires : le débat va de nouveau opposer conservateurs et réformistes, au niveau politique et urbain, et c'est en faveur du réformisme que sera établi un nouveau plan urbain en 1925, avec la participation de Jean Claude Nicolas Forestier. Une avant garde à tendance créole se développe donc dans les années 20, cherchant à produire à la fois l'avenir et la tradition de Buenos Aires. Borges trouvera une réponse dans un système abstrait entre quadrillage et pampa, capable d'absorber l'expansion. Mais l'habitat n'aura que très peu de place dans les débats du début du siècle et laissera donc l'immigration de masse européenne s'installer dans des *conventillos* insalubres et remplir, dans un deuxième temps et progressivement le vide du damier de la première ceinture périurbaine, grâce à l'achat de parcelles et aux mérites de l'auto-construction palliant ainsi les carences des actions politique publique, notamment au niveau des infrastructures.

Les premières décennies du XXème siècle sont donc caractérisées par un débat permanent entre conservateurs et réformistes, entre la ville traditionnelle du centre et ses influences européennes, et la nouvelle ville périphérique en expansion, typiquement sud-américaine. Un débat donc sur l'identité de Buenos Aires, sur son rôle vis à vis d'une nouvelle société, qui arrive en masse, et vis à vis d'une économie prospère en tant que «grenier du monde», qui profite des investissements financiers et technologiques d'un partenaire particulier qu'est l'Angleterre. Sur le terrain, les actions sont cependant bien menées, et les stratégies urbaines bien définies par des plans urbains globaux, avec encore une forte présence française, acteurs multiples et professionnels de cette urbanisation. Il y a donc une volonté de la municipalité de prendre en main l'avenir urbain de Buenos Aires, bien que la position prépondérante de cette ville oppose des idéologies qui concernent la politique du pays entier.

Références Chapitre 3ème, B- «L'Argentine ; construction d'une nation et prospérité économique» :

«Historia Social y Política Argentina (1880-1999)», Asignatura Optativa, FADU-UNL
(Cours suivi à la faculté d'Architecture, de Design et d'Urbanisme de l'Université Nacional del Littoral, Santa Fe, Argentine - «Histoire Sociale et Politique d'Argentine (1880-1999) - Matière Optionnelle)
RAAD, Gloria, (1999) *L'argentine*, Paris : Peuples du monde, (pp. 288).
CROWTHER, Geoff, (1991) *Argentine, Uruguay, Paraguay*, Paris : Arthaud (pp. 216).
SCHNEIER-MADANES, Garciela, (1995) *Buenos Aires Portrait de ville*, Paris : Cité de l'architecture et du patrimoine (pp. 16-50).
LEJEUNE, Jean-François, (2003) *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage (pp. 146-160).

C. ARGENTINE : DES DICTATURES A LA CRISE ECONOMIQUE`

1. PERON, INSTABILITE, CRISE ECONOMIQUE

Le retour des conservateurs au pouvoir se fit par l'installation par l'armée au poste de président du général Uriburu. Face à la crise internationale et aux contestations des radicaux, seules la fraude et la violence électorale permirent l'élection des présidents conservateurs successifs. Ramon Castillo, pendant la seconde guerre mondiale, maintint l'Argentine dans la neutralité, ce qui déclencha une violente opposition à l'intérieur comme à l'extérieur du pays. S'appuyant de plus en plus sur l'armée pour se maintenir, il fut renversé par un putsch en 1943. Les généraux se succédèrent sans pouvoir faire accepter la neutralité et devenant de plus en plus autoritaires. Ils comprirent la nécessité de restaurer une apparence de démocratie en ayant recours à un leader fort du soutien populaire sans être déloyal envers la caste militaire : ce leader s'incarna dans la personne de Juan Peron.

Juan Peron avait compris l'importance du soutien des syndicats, et en tant que secrétaire d'Etat au Travail depuis le putsch de 43, il encouragea le développement des syndicats et les négociations collectives entre travailleurs et employeurs. Il introduisit de nombreux changements, développa l'armée, encouragea le développement des partis politiques et déclara enfin la guerre à l'Allemagne. Il obtint le soutien des travailleurs, de l'armée et de la communauté internationale qui admit l'Argentine au sein des Nations Unies. Il mit en place une large propagande qui fut appuyée par l'aide d'une pulpeuse actrice radiophonique, Eva Duarte, qui devint sa femme et fit de nombreuses œuvres humanitaires au point d'être adorée par le peuple argentin. L'influence de Perón provoqua la jalousie et l'inquiétude de l'armée, qui l'arrêtèrent deux ans après : grave erreur car des manifestations de masse encouragées par Eva et soutenues par les syndicats forcèrent sa libération, et Perón fut élu en 1946, à une faible majorité cependant. Il s'attacha à renforcer l'économie qui avait prospéré pendant la guerre fournissant de la nourriture aux populations européennes. Il investit les profits dans le développement de l'industrie. Il fit amender la clause de la constitution qui interdisait la réélection d'un président sortant. Les élections de 1952 furent un triomphe pour Perón, mais son style devint plus autoritaire. Alors qu'il semblait avoir tous les atouts en main, l'euphorie déclina dès la mort d'Eva Perón la même année. La prospérité s'essouffla, et refusant de diminuer les dépenses, il commença à courtiser les capitaux étrangers. Le coût de la vie augmentant multiplia les mécontentements, la corruption approcha un niveau que l'on n'avait plus connu depuis Juan Manuel de Rosas³¹. Lorsque la rumeur se répandit qu'il voulait faire distribuer des armes aux syndicats, l'armée le poursuivit, et il obtint l'exil en Espagne. Son départ fut suivi d'une purge massive des péronistes et des militaires furent placés à la tête des syndicats.

31. Juan Manuel de Rosas fut gouverneur de la Province de Buenos Aires de 1829 à 1832 et de 1835 à 1852. Il était adepte de la corruption, de l'espionnage, et s'appuyait sur l'intervention d'une police secrète.

Se succédèrent alors de nombreuses juntas militaires et des régimes civils, avec dix présidents en dix-huit ans. La période confuse vu l'émergence de nombreux groupes politiques depuis les communistes jusqu'aux groupes terroristes d'extrême droite. Sans politique cohérente, les problèmes économiques ne furent traités. Grèves, putsch, enlèvements et meurtres furent les seules activités politiques. Les péronistes furent férocement réprimandés. Mais Perón n'avait pas dit son dernier mot : un candidat péroniste fut élu en 1973, puis démissionna, préparant le retour de son chef, qui fut réélu à la seconde élection de 73. Il mourut en 1974, laissant la présidence à son épouse, qui sans aucun charisme, se noya sous les attaques de plus en plus violentes des forces de gauche qui se mobilisèrent en véritable guérilla, avec bombes, enlèvements et meurtres. Excédés, les militaires reprirent le pouvoir en 1976 et le général Jorge Videla fut nommé président. Retour à une dictature militaire durant laquelle se déroula la «sale guerre» : ces années sombres virent des escadrons d'assassins de tous bords rivalisant de cruauté. Des milliers de péronistes, d'étudiants de gauche, de prêtres et de syndicalistes «disparurent», exécutés après d'épouvantables tortures. Le nombre de *desaparecidos* fut estimé par les organisations des Droits de l'homme à 30 000. Pendant ce temps, l'économie s'effondra, le niveau de vie baissa, le chômage s'ajoutant aux problèmes sociaux. La guerre des Malouines fut une tentative pour l'armée de détourner l'attention et de redorer son image, elle se solda par un échec face au Premier ministre anglais Margaret Thatcher. Les chefs de junta furent chassés du pouvoir.



Les «desaparecidos» (commémoration annuelle)

Les argentins étaient décidés à rétablir la démocratie et des élections furent organisées, le gouvernement civil rétabli, et Raul Alfonsin, radical, élu président avec un immense soutien national. Il mit en place des mesures drastiques mais nécessaires pour remettre sur rails l'économie. Mais la dette extérieure effroyable et l'in-

flation endémique forcèrent Alfonsín à prendre des mesures encore plus fortes. La fraude et la corruption réapparurent dans les banques et l'administration centrale, les grèves générales puis industrielles se succédèrent, désorganisant l'économie à peine convalescente. L'inflation atteint 3192% en 1989, Carlos Menem fut élu en mai mais Alfonsín lui céda le pouvoir avant la date officielle pour juguler la crise économique. Menem imposa un programme draconien de réformes économiques, mais le coût social de ses mesures fut très lourd : diminution des salaires, licenciements massifs, faillites, baisse du niveau de vie. Les réponses populaires furent automatiques : grèves, protestations, émeutes de la faim, pillages... Dans le même temps, les négociations continuèrent avec le Fonds monétaire international pour le rééchelonnement de la dette extérieure. Le gouvernement argentin semblait divisé entre ceux qui estimaient inéluctable un train de réformes encore plus dures et ceux qui souhaitaient que l'on dise au FMI la simple vérité : que l'Argentine était insolvable et qu'il fallait tirer un trait sur le remboursement de la dette. Au XXI^{ème} siècle, la crise n'est toujours pas enrayerée, et les négociations continuent, au rythme de la récession, des émeutes, de la pauvreté et du chômage. Se développe alors quelques initiatives visant à l'autonomie de la part des argentins, ainsi qu'une économie parallèle.

2. BUENOS AIRES : REVENIR VERS LE CENTRE ET OUBLIER L'EXPANSION

En 1930, le coup d'État militaire évince donc le gouvernement radical qui est alors remplacé par un régime conservateur : nous entrons dans la période dite de la «décennie infâme». Les maires de Buenos Aires, jusqu'alors des hommes de lettres, sont remplacés par des hommes d'affaires liés aux milieux de l'immobilier. Ils mirent en place un plan national de développement routier afin de renforcer le rôle économique et spatial de la ville en doublant par des routes le tracé radial des chemins de fer.

Pendant la période des années 30 l'avant-gardisme à tendance créole va changer son sujet urbain et revenir vers le centre en essayant de retrouver la signification de la ville traditionnelle au travers de la promesse d'harmonie d'une modernisation. Buenos Aires est donc gouvernée par une coalition conservatrice qui réalisa une œuvre remarquable : toutes les avenues du centre, transversales au fleuve, furent élargies, les diagonales et l'Avenida Costanera terminées, l'Avenida 9 de Julio ouverte, les couloirs souterrains complétés, le Riachuelo rectifié, les derniers ruisseaux couverts, la structure des rues des quartiers achevée et consolidée avec des infrastructures de services, et l'Avenida General Paz fut transformée en un parkway à caractère paysagiste. La capitale fut alors complétée, et en même temps, le débat politique sur le besoin de s'étendre s'interrompait. Le réformisme élaborait des propositions pour créer le «Grand Buenos Aires» et coordonner les politiques publiques de toute la métropole en extension, tandis que le conservatisme cristallisait la figure urbaine de 1887, refermant la ville sur elle-même. L'Avenida Général Paz joua un rôle

de limite entre ville moderne et européenne et faubourgs nouveaux qui se multipliaient sans être inclus. L'espace public déjà existant fut consolidé : c'est la clôture du débat sur l'élargissement d'un espace public métropolitain. La symbolique du centre fut re-fondée en s'appropriant les images de la «ville blanche» trouvées dans les faubourgs des années 20. Un type de représentation anti progressiste apparut dans l'architecture moderne au travers de l'architecte Alberto Prebisch³² et de l'Obélisque de 1936 qui constitua un emblème suprême. À la doctrine créole qui s'appuyait sur les petites maisons blanches populaires et sur le damier de la ville, dans la connexion entre tradition coloniale et avant garde, Prebisch opposa le besoin d'un nouveau classicisme. La «Ville blanche» de Prebisch rompt avec l'ambigüité de la précarité suburbaine chère à Borges : elle offre un cadre homogène et imposant. Cette version spéciale du modernisme au milieu de la confusion de la métropole moderne arriva à produire l'acte de reconnaissance tellement cherché par l'élite culturelle. Se ferme alors le cycle de la «Buenos Aires moderne» qui assume sa physionomie définitive à la fin des années 30 au travers d'une avant garde architectonique cherchant un retour élitiste et nostalgique vers l'ordre, niant l'expansion métropolitaine qui continuait pourtant sans relâche au travers de la pampa.

On note aussi un changement d'échelle des réalisations architecturales des années 30 au niveau du centre-ville. Les bâtiments prirent de la hauteur et on vit apparaître les premiers gratte-ciels. Entre 1932 et 1935, on construisit 1000 bâtiments de plus de 8 étages, et 4000 entre 3 et 8 : des gratte-ciel de bureaux ou résidentiels, des immeubles locatifs pour classes moyennes relativement aisées, d'une certaine qualité constructive, et conçus selon les principes de confort «à l'américaine».



Travaux des années 30 et l'Obélisque

32. Alberto Prebisch a été l'un des principaux architectes de l'Argentine au XXème siècle. Il fut notamment maire de la ville de Buenos Aires pendant une brève période. Il est considéré comme l'un des principaux diffuseurs du rationalisme européen en Argentine.

La municipalité s'appropriera l'urbanisme d'une façon plus «technicienne» : circulation, problème de densité, affaires immobilières. Elle réalisa en dix ans le premier cadastre et la rédaction du futur Code de la construction. Mais malgré les différentes propositions de plan d'urbanisme global et les règles établies par ce code, c'est la spéculation immobilière qui finalement régnait en maître au début des années 40 : la ville poussait en hauteur et s'étendait sans contrôle. C'est alors que l'ingénieur Luis Migone proposa de définir un maillage légal de la ville, doublé d'un principe de zonage fonctionnel et de normes définissant les rapports entre densité, hauteur et usage qui servira de base au Code de construction de 1944 qui tient lieu de plan d'urbanisme.

3. NATIONALISME ET ACCESSION A LA PROPRIETE

Depuis le début de la seconde guerre mondiale, avec l'arrêt des investissements étrangers et la diminution des importations commence un processus d'industrialisation en Argentine. Un courant nationaliste s'empare alors du pouvoir en 1943 avec à sa présidence Juan Perón. La base sociale du péronisme est constituée par les immigrés de l'intérieur du pays qui sont attirés vers la capitale par la recherche d'un travail. Ces derniers s'installent autour des usines de la première couronne de la ville qui apparaît à partir des années 30. Une donnée qui sera constante jusqu'à la fin du siècle va alors s'établir : la capitale fédérale gardera une population stable tandis que la banlieue supportera le poids de la croissance démographique, créant un nouveau rapport voir une opposition entre le centre et la périphérie en termes de modes de penser la ville dans les conceptions politiques et la culture urbaine.

Le péronisme n'établit pas de plan explicite pour Buenos Aires. Les incidences de son programme politique sont basées sur l'indépendance économique, la souveraineté politique et la justice sociale. Il met en place une nationalisation de certains secteurs clefs de l'économie ainsi que des aides favorisant les petites et moyennes entreprises, mais son intervention majeure concerne le secteur social : des mesures importantes sont prises pour la santé, l'éducation, la législation du travail, et la politique d'accession à la propriété. En dix ans se produit un véritable bouleversement de la structure de la propriété urbaine. Le pourcentage de propriétaires passe de 27% à 59% entre 1947 et 1960. Grâce aux nouveaux crédits et à l'absence de réglementation urbaine dans la province, de nouvelles sociétés immobilières se spécialisent dans la division des terres et la vente aux enchères de parcelles dans la périphérie comme cela s'était produit sur le territoire de la capitale quelques décennies auparavant. Mais cette fois, le phénomène touche un territoire beaucoup plus vaste qui n'est desservi ni par le tramway ni par les réseaux d'eau et d'égouts ; tout reste à faire par les acquéreurs. À partir de là et jusqu'à la fin des années 80, les grands « urbanisateurs » de la périphérie sont donc les lotisseurs, dont beaucoup construiront en banlieue Ouest où s'étaient installées d'importantes usines. Des milliers de *casas cajon* (littéralement «maisons boîtes») vont être construites, formant un tissu mixte résidentiel et industriel

dans la première couronne qui deviendra la «ceinture industrielle». De grands programmes de logements sociaux vont voir le jour dans l'Ouest et le Sud-ouest de la ville ; ces autant de disponibilités foncières favorisent pour favoriser les populations acquises à la cause péroniste. Les classes moyennes seront elles favorisées par la *Ley de Propiedad Horizontal* (Loi de propriété horizontale) de 1948 qui permet d'accéder à l'immeuble en copropriété. L'accès au crédit sera aussi facilité en modifiant les fonctions de la Banque Hypothécaire pour qu'elle coordonne l'activité publique en matière de logement ce qui permettra permettant alors la rénovation et la densification du tissu urbain parcelle par parcelle. De nouveaux bâtiments institutionnels vont aussi être construits dans un style entre langage néoclassique et déclinaison de variantes du rationalisme. Mais l'architecture que l'on identifie le plus au péronisme est un pittoresque néo californien, qui découle des préoccupations sociales d'Evita qui veut transmettre au peuple sont goût pour la beauté. Elle encouragea la réalisation de cités-jardins avec des pavillons entourant différents programmes sociaux comme des foyers écoles pour enfants de familles démunies ou enfants malades ou encore des hôpitaux.



Buenoa Aires - 1ère Couronne

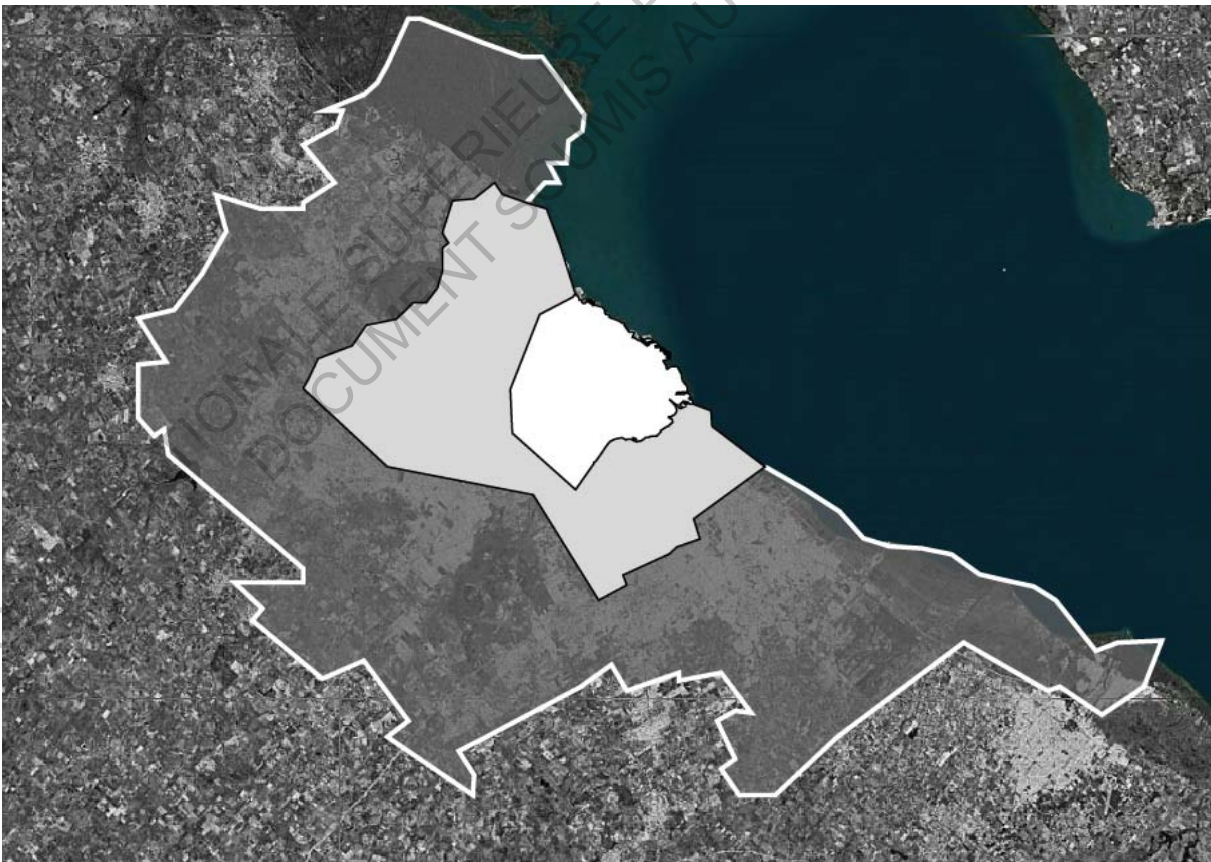
4. «UNE VILLE POUR CEUX QUI LA MERITENT» : SEGREGATION SOCIO SPATIALE

Après la chute du péronisme en 1955, pendant vingt ans, Buenos Aires va acquérir les caractéristiques d'une métropole latino-américaine : dimensions gigantesques, grande extension périphérique, prolifération des bidonvilles et forte ségrégation socio spatiale, d'abord entre le Nord et le Sud, mais également entre la première couronne d'urbanisation et une seconde en voie de construction. Tout cela dans un contexte politique turbulent et instable, avec dix gouvernements en dix-huit ans, trois coups d'État en 1955, 1966 et 1976, des mobilisations politiques, des grèves, et des tentatives de retour du péronisme. La résistance à l'internationalisation voire à l'américanisation installée par Perón sera balayée par des multinationales qui s'installent dans le pays, notamment dans le secteur automobile. Les principales préoccupations urbaines des gouvernements successifs consistent à trouver des solutions à la circulation automobile à Buenos Aires pour rendre plus fluide la connexion avec la périphérie. Mais les investissements les plus importants contribuent au développement industriel et urbain du Nord, devenu axe privilégié de l'expansion de la ville. Sont favorisés les installations de résidences secondaires, de motels, des premiers hypermarchés, de country clubs, des résidences aisées, des terrains de sports, se multipliant le long du fleuve. Les lotissements de la seconde couronne des années 60 sont réalisés dans des conditions moins favorables qu'à l'époque péroniste : inflation, désengagement de l'État, restrictions dues aux inondations. La dispersion et l'étendue de ces lotissements freinent alors la construction d'infrastructures et d'équipement d'où la persistance de l'aspect rural de cette urbanisation de la périphérie. Pour pallier au manque de logements et à la multiplication des bidonvilles, mais aussi pour se prévenir de l'agitation sociale, le gouvernement met donc en place une politique de logement social. Des opérations sont alors financées par le plan VEA : *Viviendas Economicas Argentinas*, lui même financé par le FONAVI, fonds national créé en 1972 pour favoriser la construction et l'achat de logements bon marché, ainsi qu'une aide d'un programme interaméricain. Mais malgré les subventions, ce type de démarche n'a pas la flexibilité financière de l'auto construction : en 1978, 46% des familles du Grand Buenos Aires ne peuvent y accéder.

Le cœur des principaux quartiers de la capitale et de la première ceinture voit une densification importante avec des constructions de tours et de galeries commerciales autorisées à partir de 1957 dans les zones bien desservies par le trafic automobile, permettant à certains quartiers de devenir des centres d'une intense activité. La politique économique devenant ultra libérale amène à la désindustrialisation de la ville : 2.000 établissements disparaissent entre 1974 et 1985, la zone Sud étant la plus touchée, la disparition des activités et laisse place à de grandes friches industrielles. Buenos Aires fait aussi l'objet de grands travaux d'une échelle et d'une rapidité d'exécution jamais vues. C'est ainsi qu'est décidé un plan de plus de cent



Bidonvilles



Buenos Aires - 2nde Couronne

kilomètres d'autoroutes s'inspirant du plan de Le Corbusier et du Plan régulateur des années 60. Ses effets sont dévastateurs sur la trame urbaine qui subit des événements inutiles, et sur les habitants qui sont rejetés à la périphérie. Vitrine du régime de gouvernements autoritaires, la capitale devait être «une ville pour ceux qui la méritent». Elle fait donc l'objet d'importants travaux d'embellissement et de propreté : nettoyage par les forces armées de tous ses bidonvilles ; plus de 120.000 personnes seront expulsées des vingt-trois bidonvilles de la capitale vers leurs pays d'origine ou vers la périphérie. En 1977, l'actualisation du Code de la construction diminue le rapport entre la surface disponible et les mètres carrés constructibles ce qui renchérit, en conséquence, donc le prix du sol et réserve la construction neuve aux hauts revenus. Pour rentabiliser le foncier, les promoteurs payent cher le droit de construire en hauteur des mètres carrés supplémentaires et implantent sur les principaux axes du secteur Nord, de luxueux programmes de tours. En attendant, la municipalité se limite à un urbanisme de surface, d'entretien. Le centre de Buenos Aires s'est définitivement dédoublé : la Plaza de Mayo est vouée à l'économie, l'administration publique et la politique quant au quartier Recoleta, il est le lieu de prédilection de la vie sociale et culturelle. Une autre source de ségrégation sociale se fait par la loi 8912 de 1977 de la Province de Buenos Aires, qui transforme les conditions d'usage du sol : on exige dorénavant comme préalable à tout lotissement des infrastructures indispensables : eau, électricité, gaz, voies pavées. C'est donc la fin des lotissements populaires et le développement d'un phénomène qui prendra une ampleur croissante : la construction des «countries», ensemble de résidences secondaires bénéficiant d'un statut spécial les assimilant à un immeuble de copropriété qui leur permet de s'entourer de clôtures, de disposer d'une voirie et d'une police privées ; plus de trente seront construites dans le secteur Nord-est de la seconde couronne.

5. CRISE ET LIBERALISME, BIDONVILLES ET SHOPPING-CENTERS

Au début des années 80, Buenos Aires a la dimension géographique et démographique d'une métropole, mais elle a perdu ses activités vitales : le port et l'industrie. La démocratie retrouvée en 1982 va devoir gérer une grave crise économique : surendettement, hyper-inflation, paupérisation accélérée de la conurbation. La politique de stabilisation et de réformes de l'État à partir de fin 1990 diminue l'intervention de l'État dans les activités économiques et sociales. Le pouvoir économique se concentre dans les mains de quelques groupes puissants et le libéralisme entraîne l'ouverture du pays aux investisseurs étrangers, notamment pour les services urbains. C'est la fin du modèle d'urbanisme sur lequel a été bâtie la Buenos Aires populaire : parcelles en propriété, lotissements populaires - modèle spécifique à l'Argentine, là où la pratique courante en Amérique latine était les bidonvilles, *villa miseria*, installations illégales, désordonnées et précaires. La détérioration des salaires, le chômage et la hausse du prix des parcelles entraîne les premières invasions collectives de terres : des quartiers d'habitat précaires appelés *asentamientos*. Bien qu'illégaux, ils sont or-



Shopping-Centers (montage photo)



Résidences sécurisées

donnés en damier comme un lotissement ordinaire. Aujourd'hui, ces vastes zones de bidonvilles font définitivement partie du paysage urbain de la périphérie. Les soupes populaires se multiplient tout comme les *vecinazos* (soulèvements de voisins), ou les occupations d'immeubles. Dès 1985, des associations de locataires, des conseils de bidonvilles, des ONG et des organisations des droits de l'homme participent à cette dynamique. Les municipalités démocratiques commencent alors à procéder à des régularisations foncières et mettent en place d'autres démarches mais les résultats seront décevants. Pendant ce temps, le côté Nord de la capitale s'est complètement urbanisé sous l'impact d'initiatives privées : parcs sportifs, loisirs, services multifonctionnels, fast-food, boîtes de nuit, le tout à grand renfort d'affichages criards, réservé à une élite nantie. Même au-delà sont apparus des ports de plaisance, des quartiers résidentiels privés et des boating clubs. Ces riches localités du Nord sont équipées dès 1980 des premiers réseaux utilisant les nouvelles technologies de communication, attirant alors l'implantation de sièges d'entreprises, de collèges internationaux, d'universités privées qui délaissent alors le centre-ville. Les investisseurs nationaux et internationaux mettent en place des projets qui prennent en compte à la fois l'ampleur du marché métropolitain et la nouvelle répartition des richesses : sur les grands axes de communication, de nombreux shopping-centers sont créés. Ces nouveaux espaces «à l'américaine» ont chacun leur clientèle spécifique selon ses revenus. Les rues de la ville sont alors désertées, et deviennent moins sûres. Les constructions, elles aussi, changent de dimension ; elles émergent au-dessus du niveau habituel. Les investissements privés les plus importants sont engagés dans la privatisation de

nombreux services publics contribuant au rachat d'une part énorme de la dette extérieure. Six puissants groupes argentins ainsi que des banques associées à de grands opérateurs internationaux deviennent les principaux acteurs du développement de la ville. Cette privatisation est source de nouvelles tensions : l'objectif de rentabilité des privés les pousse soit à délaisser les secteurs de la périphérie, soit à augmenter les prix à la consommation dans des proportions difficilement acceptables. Dans le domaine des services, la crise avait développé la capacité des habitants à créer des services de substitution pour pallier les défaillances de l'État ou du secteur privé : dès lors, on voit une prolifération de petites entreprises de câble et de «boutiques de communication».

6. ABSENCE DE PROJET GLOBAL, PARTITION NORD-SUD ACCENTUEE

Depuis 1983, les débats publics sur l'avenir de Buenos Aires font rage. Le gouvernement radical en 1986 lance un concours d'idées intitulé «Vingt idées pour Buenos Aires», afin de mettre à plat les connaissances sur la ville et d'imaginer de futurs projets urbains. Le dossier du concours est issu des travaux réalisés à la faculté d'architecture proposant une interprétation de Buenos Aires qui s'inspire des idées des programmes urbains élaborés après la chute du franquisme à Barcelone et Madrid. Elle identifie le tissu urbain paraissant le mieux structuré : le triangle compris entre les quartiers du centre, Belgrano et Flores, puis redonne une identité architecturale et urbaine à quinze sites éparpillés hors de ce périmètre. Les thèmes d'intervention proposés sont : le tissu urbain à restructurer, les vides urbains à remplir, les nœuds de circulation à aménager... Ce concours n'est pas un cas isolé : le programme RECUP-Boca mis en place la même année par la municipalité vise la réhabilitation des conventillos du quartier de La Boca. En 1989, sous le gouvernement péroniste sont lancées trois nouvelles réhabilitations : les bâtiments de l'Avenida de Mayo, celle des quartiers sud de Barracas et San Telmo, celle des docks du Puerto Madero. Ces trois réhabilitations se font au Sud dans le cadre d'un rééquilibrage avec le Nord. La privatisation des services urbains à partir de 1990 et la mise en vente du patrimoine foncier et immobilier de l'État conduisent celui-ci à redéfinir son rôle dans la ville. Sur le terrain, on souligne la persistance de l'absence de projet global pour l'agglomération et on constate des choix qui privilégient certaines zones et laissent d'autres à l'abandon. La partition Nord-Sud déjà effective au niveau des équipements et des services risque de séparer définitivement deux mondes : les riches au Nord et les pauvres au Sud où se concentrent les problèmes économiques et sociaux. À cette partition s'ajoute celle qui existe entre, front de fleuve et intérieur. Le phénomène de reconquête du fleuve est frappant : une frénésie de constructions du Puerto Madero à San Isidro se met en place, mais ces aménagements ne se font pas dans le cadre d'un projet global mais par l'addition d'opérations privées ponctuelles. Le contraste avec les secteurs de pointe de la ville – secteurs qui ont redonné à la ville son statut de capitale en

travaillant sur les quartiers vitrines, en développant la haute technologie et en affectant un rôle leader au Mercosur -, et le reste de la ville va s'accroître. La classe moyenne est écrasée sous le poids des contraintes économiques, l'appauvrissement et l'insécurité se ressentent durement dans la vie urbaine. Le taux de pauvreté des municipalités de la périphérie qui souffrent de l'absence d'une action globale sont les plus élevés du pays. Des aides ponctuelles tentent d'éviter l'explosion sociale. Après cent ans de volonté d'une ville moderne à tout prix et une politique de destruction/construction, apparaît la nouvelle notion de valorisation du patrimoine ancien : mesurer le chemin parcouru et comprendre l'état des lieux pour imaginer les scénarios d'évolution future s'appuyant sur un capital humain et une culture urbaine originaux. La chance de Buenos Aires est peut-être liée à la pérennité de cet esprit pionnier qui au fil des siècles fit l'Amérique.

Le coup d'État de 1930 met fin à 68 années de gouvernement constitutionnel. C'est le retour au pouvoir des conservateurs, puis en 1943, l'arrivée du gouvernement autoritaire de Juan Perón. L'industrie se développe au détriment de l'agriculture. Après la chute de Perón, intervient une longue période d'instabilité politique, de dictatures militaires. L'industrie se développe à Buenos Aires avec un nouveau partenaire nord-américain, la démographie augmente avec l'ajout de l'immigration intérieure à l'immigration européenne. Mais les problèmes économiques deviennent de plus en plus importants, et c'est une grave crise qui fera face au retour de la démocratie dans les années 80.

Pour Buenos Aires, les années 30 sont à l'image du nouveau gouvernement conservateur : l'expansion est oubliée, le centre de la capitale est complété, la municipalité adopte un urbanisme plus « technique », mais il n'y a pas de réel plan global, et le vrai maître de cette époque est la spéculation immobilière. Sous le gouvernement de Perón, il n'y a pas plus de plan urbain global pour Buenos Aires, mais une forte influence sur le secteur social avec une politique d'accès à la propriété. L'expansion urbaine n'est cependant toujours pas contrôlée. Après la chute du péronisme, l'instabilité politique des dictatures va augmenter la ségrégation socio spatiale dans la capitale, les bidonvilles prolifèrent, les secteurs Nord se développent industriellement et urbanistiquement, et les tentatives de politiques sociales donneront peu de résultats. Les investissements et les efforts urbains se concentrent sur l'embellissement de la capitale, et sur les quartiers Nord où le développement de centres commerciaux et d'autoroutes déstructure la trame urbaine. Au retour à la démocratie, la crise et le libéralisme vont augmenter le phénomène de privatisation des acteurs de l'urbanisation : l'État et la municipalité ont de moins en moins de pouvoir. C'est alors que se répandent encore plus les bidonvilles, et c'est aussi l'arrivée de nouveaux centres d'activités : les shopping-centers, mais aussi des résidences privées sécurisées pour

les classes aisées, et le règne de l'automobile. Le centre de la ville est déserté. Malgré les concours lancés par la municipalité et la nouvelle stratégie de réhabilitation, l'absence de projet global se fait trop ressentir, et la partition Nord-Sud, riches-pauvres ne fait qu'augmenter, à l'initiative d'intérêts privés.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Références Chapitre 3ème, C- «Argentine ; des dictatures à la crise économique» :

«Historia Social y Política Argentina (1880-1999)», Asignatura Optativa, FADU-UNL
(Cours suivi à la faculté d'Architecture, de Design et d'Urbanisme de l'Université Nacional del Littoral, Santa Fe, Argentine - «Histoire Sociale et Politique d'Argentine (1880-1999) - Matière Optionnelle)
RAAD, Gloria, (1999) *L'argentine*, Paris : Peuples du monde, (pp. 288).
CROWTHER, Geoff, (1991) *Argentine, Uruguay, Paraguay*, Paris : Arthaud (pp. 216).
SCHNEIER-MADANES, Garciela, (1995) *Buenos Aires Portrait de ville*, Paris : Cité de l'architecture et du patrimoine (pp. 16-50).
LEJEUNE, Jean-François, (2003) *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage (pp. 146-160).

Au début du XXème siècle l'urbanisation, tiraillée entre idéaux conservateurs et réformistes, est cependant plus ou moins planifiée. L'habitat social permettait une certaine intégration des nouvelles populations. Une volonté claire de prendre en main l'avenir la ville et de créer son identité et l'identité de tout un pays se manifestait. Après cela, Buenos Aires est tombée dans une spirale politique mouvementée, délaissant de plus en plus l'expansion urbaine au profit du centre et des quartiers Nord, plus riches. La politique en matière d'urbanisme s'est vue de plus en plus affaiblie face à la crise économique et à l'arrivée de nouveaux acteurs privés sur le terrain. Les intérêts particuliers ont pris le dessus sur l'intérêt général, n'étant plus à même de s'exprimer au travers des institutions publiques. Ces dernières peinent alors à mettre en place un plan d'action global pour la ville.

Nous sommes donc passé d'un pouvoir politique fort dans un contexte économique prospère, bien que la politique urbaine ait été agitée par des débats houleux entre différentes idéologies. Le pouvoir en place a été au fil des ans de plus en plus affaibli par les instabilités politiques et par la crise économique qui mena l'Argentine dans une situation d'urgence. La conséquence urbaine a été l'installation progressive d'un laisser-faire à l'expansion qui est devenue incontrôlable générant à la fois bidonvilles, quartiers riches, nouveaux centres de vie sociale que sont les shopping-centers. Une ville anarchique s'est développée au rythme d'investissements et d'intérêts privés, face auxquels le pouvoir public ne pouvait plus rien.

Le constat actuel de la ville de Buenos Aires fait état d'une agglomération structurée de la manière suivante :

- Un centre historique qui est un lieu de mémoire mais aussi de sacralisation de l'État-Nation, qui abrite monuments et édifices administratifs restaurés, bureaux, des boutiques et restaurants pour la classe moyenne, petits commerces informels, et quelques constructions du XIXème et du XXème siècles ; il s'agit donc d'un espace de liaison entre des classes sociales différentes.
- Le centre-ville qui est aussi associé à un centre d'affaires installé au début du XXème qui s'est ensuite développé sur un axe majeur en plusieurs centres secondaires de plus en plus modernes.
- Une dorsale de quartiers résidentiels riches, En prolongement du centre de commerce et d'affaires, quartiers aisés qui accueillent immeubles en copropriété, et de villas surveillées. Des quartiers péri-centraux accueillent de multiples fonctions : habitats et zones linéaires d'entrepôts et d'usines.
- Des quartiers de classe moyenne en bordure des quartiers riches ; les logements y sont dans un état en cours d'amélioration et les services et équipements y sont encore bons.
- Enfin, la périphérie où s'étalent les quartiers pauvres d'habitat populaire, en manque d'équipements, de services et d'infrastructures.

Buenos Aires présente donc une ségrégation forte entre riches et pauvres, et nécessite une reprise d'infrastructures importante mais ses ressources sont limitées.

Cette ville est un modèle de macrocéphalie, elle est l'unique métropole interne et internationale du pays à qui rien ne peut résister mais elle est fragilisée par un aménagement anarchique et un manque de moyens. Depuis vingt ans, un phénomène spécial se manifeste dans périphérie : le développement des quartiers enclos. Le secteur privé marchand très actif et structuré investit cette périphérie pour y produire une ville d'un nouveau type : des archipels fermés réservés aux riches, selon une dynamique qui obéit à ses propres logiques, et qui est mal encadrée par l'action publique, qui se pose même en concurrence à ce dernier, et ne permet pas un rééquilibrage socio-spatial entre centre-ville favorisé et périphérie misérable. Les franges de l'agglomération présentent donc un espace fragmenté entre bidonvilles, bourgs coloniaux de la pampa, *suburbia* en grillagée, lotissements auto-construits et centres commerciaux climatisés. La puissance publique est donc à la traîne face au privé dans l'accompagnement de la croissance urbaine, avec une périphérie en difficulté d'intégration. Une des solutions serait de lier dans l'avenir l'installation des quartiers privés à l'obligation de faire bénéficier les quartiers pauvres environnants des travaux d'infrastructures réalisés pour le quartier privé, mais cela suppose une relation plus équilibrée entre les acteurs et un renforcement de la capacité des pouvoirs publics à négocier avec les acteurs privés puissants et structurés. Ce pouvoir public est limité par le fait notamment d'un manque de politique nationale en matière d'urbanisme, ce dernier étant principalement une affaire décentralisée, de niveau municipal, où les décisions sont prises sans aucune législation nationale, permettant donc de nombreuses dérogations, et menant à des discontinuités des politiques urbaines. Cette crise urbaine vient donc de l'insuffisance de l'état de droit mais aussi et surtout d'une profonde crise économique qui étrangle toute capacité d'investissement, et d'une crise de société qui estompé l'intérêt général au profit d'intérêts particuliers.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION

Il y a-t-il un rapport entre la notion de pouvoir et l'organisation spatiale des villes : le cas de l'Amérique Latine ?

Nous venons donc de parcourir le continent sud-américain au travers de trois époques différentes, mais aussi de lieux différents. J'ai (re)découvert à travers cette étude l'histoire d'un continent et plus particulièrement celle de l'Argentine, en m'attachant à décrire à chaque fois quelles étaient les caractéristiques des pouvoirs mis en place, et quel était le rapport qu'ils entretenaient avec l'organisation spatiale des villes. J'aurai pu m'attarder sur bien plus d'exemples dans les différentes périodes, car la richesse de ce continent est loin de se résumer aux seuls éléments évoqués lors de cette étude. Loin de faire un bilan général, j'ai voulu m'appuyer sur des lieux et des époques significatives, notamment sur l'étude de Buenos Aires dans la troisième partie, car l'étude d'une ville argentine me paraissait plus parlante de par mon expérience, et parce que, Buenos Aires représente la ville argentine par excellence.

Cette démonstration m'amène donc à la conclusion suivante : il existe en effet un rapport entre pouvoir et organisation spatiale des villes dans le cas de l'Amérique Latine. Mais ce rapport se révèle différent selon les trois périodes étudiées, car le pouvoir découle pour chacune d'elles de fondements différents.

Dans le premier temps de la période précolombienne, le pouvoir pose ses fondements sur des croyances, qu'il s'agisse des Mayas, des Incas, ou des Aztèques. Et ces croyances sont importantes car elles légitiment le pouvoir d'un seul homme ou d'une élite sur tout un peuple. Les villes de ces différentes civilisations présentent une organisation hiérarchique bien établie : le centre est religieux, il est le lieu des rituels et des temples, l'expression des dieux, auxquels sont intimement liés les chefs dirigeants, l'élite, qui elle aussi se trouve dans le centre. Mais les croyances déterminent aussi l'orientation des villes, qui deviennent une représentation spatiale de la cosmologie de chacune de ces civilisations, et participent à renforcer ces croyances, et donc le pouvoir qui y est lié.

Dans le second temps de la colonisation espagnole, le pouvoir est un pouvoir nouveau, qui s'exerce et qui s'impose, au travers de villes nouvelles et modernes, qui monumentalisent ce pouvoir. Les villes coloniales, par leurs dimensions, leur simplicité et leur ordre, exprime la puissance du pouvoir colonisateur, qui souhaite créer un ordre dans ce Nouveau Monde qu'il juge «sauvage». Le centre de ces villes concentre aussi les symboles du pouvoir, non pas dans des monuments, mais dans le regroupement des institutions qui font les trois composantes de l'imposition de ce pouvoir : l'administratif, le juridique, et le religieux. L'absence de monuments des ces villes est remplacé par leurs dimensions et leur organisation spatiale qui expriment la simplicité et l'ordre.

Dans ces deux premières périodes, le pouvoir est puissant, incontestable ou incontesté, et de ce fait, l'organisation de la ville est claire. Dans le troisième temps étudié, celui de l'indépendance jusqu'à nos jours, le pouvoir devient celui d'une nation, il est politique, et se trouve donc confronté à des adversaires, et il n'est pas non plus l'apanage d'une seule, unique et constante idéologie, le pouvoir passant des mains d'un parti à son adversaire politique et ainsi de suite. Cette période s'échelonne en deux temps : dans le premier, le pouvoir politique est bien en place, il est lié à une économie prospère, la ville est planifiée selon des idéologies portées par le pouvoir dirigeant, mais le débat existe au sein de la classe politique et la stratégie à adopter est difficile à mettre en place car sans cesse contestée. Nous commençons donc à voir des failles dans le rapport entre le pouvoir et l'organisation spatiale des villes. Là où le pouvoir n'agit pas, la ville elle-même s'organise et évolue sans tutelle. Dans le deuxième temps, le pouvoir politique devient instable, entre dictature, gouvernement civil puis un retour définitif à la démocratie, il est à chaque fois de plus en plus faible face à une crise économique de plus en plus grave. Et dans un tel contexte, on peut dire sans trop être réducteur que le pouvoir finit inexorablement par tomber dans les mains de l'argent. L'argent n'ayant d'intérêt que pour l'argent, la ville s'en ressent, et se sépare en deux : entre riches et pauvres, la fracture urbaine socio spatiale devenant de plus en plus forte, et le pouvoir politique étant trop affaibli pour intervenir, la ville se développe sans globalité, chacun faisant face à ses propres préoccupations.

C'est donc un rapport particulier qui s'établit entre le pouvoir et les villes latino-américaines actuels. En effet le pouvoir dans des États qui se veulent démocratiques (dans le cas de l'Argentine) a perdu de sa puissance quand à l'organisation spatiale des villes. Ce changement de pouvoir n'est pourtant pas à déplorer quand on prend en compte les pouvoirs plus autoritaires liés à des croyances ou à l'imposition d'un peuple sur un empire colonial. Mais les démocraties latino-américaines souffrent cependant d'une économie faible, et dans le contexte de la mondialisation, le pouvoir économique devenu alors primordial est facteur clé de la puissance d'un État. Il convient alors de se demander quelles seraient les solutions pour retrouver un équilibre entre pouvoir dirigeant et développement des villes, sans retomber dans un système autoritaire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES :

- BALANDIER, Georges, (1980) *Le pouvoir sur scène*, Paris : Fayard (pp. 252)
- BAUDEZ, Claude-François, (2004) *Les Mayas*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 272).
- BOTTINEAU, Yves, BUTLER, Yvan, (1969), *Baroque Ibérique*, Paris : Office du Livre (pp.190)
- CROWTHER, Geoff, (1991) *Argentine, Uruguay, Paraguay*, Paris : Arthaud (pp. 216).
- DE DURAND-FOREST, Jacqueline, (2008) *Les Aztèques*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 272).
- DIAZ, Esther, (2007) *L'esprit de Buenos Aires, une ville et ses démons*, Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure et Philippe Pigallet, Paris : L'Harmattan (pp. 278).
- DUVERGER, Christian, (1983) *L'origine des Aztèques*, Paris : Seuil, (pp. 367)
- GARNIER, Alain, (1989) *Le carré rompu, Rêves et réalités de La Plata*, Genève : Archigraphie (pp.135).
- ITIER, César, (2008) *Les Incas*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 216).
- GARNIER, Alain, (1989) *Le carré rompu, Rêves et réalités de La Plata*, Paris : Archigraphie (pp.135).
- LAVALLE, Bernard, (2004) *L'Amérique espagnole, de Colomb à Bolivar*, Paris : Belin Sup-Histoire (pp. 320).
- LAVEDAN, Pierre, HUGUENEY, Jeanne, (1966) *Histoire de l'Urbanisme, I : Antiquité*, Paris : H. Laurens éd. (pp. 504).
- LEJEUNE, Jean-François, (2003) *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage (pp.263).
- MAZIN, Oscar, (2005) *L'Amérique espagnole, XVIème - XVIIIème siècles*, Paris : Les Belles Lettres (pp. 320).
- MONNET, Jérôme, dir. (1999) *Ville et pouvoir en Amérique*, Paris : L'Harmattan (pp.

190).

MONNET, Jérôme, dir. (2000) *L'urbanisme dans les Amériques*, Paris : Karthala (pp. 206).

RAAD, Gloria, (1999) *L'argentine*, Paris : Peuples du monde, (pp. 288).

R. HAMNETT, Brian, (2009) *Histoire du Mexique*, Paris : Perrin/Pour l'Histoire (pp. 384)

ROUX, Georges, (1995) *La Mésopotamie*, Paris : Seuil, (pp. 600).

SCHNEIER-MADANES, Garciela, (1995) *Buenos Aires Portrait de ville*, Paris : Cité de l'architecture et du patrimoine (pp.60).

ARTICLES :

BENOIT, Jean-Louis, (2013) «L'évangélisation des Indiens d'Amérique», *Amerika*

DUBOIS-MAURY, Jocelyne, (1990) «Les villes argentines : une urbanisation sans urbanisme ?», in *Annales de Géographie*, t.99, n°556, pp. 695-714.

THUILLIER, Guy, (2009) « Les quartiers enclos à Buenos Aires : la ville privatisée?», *Géocarefour*, Vol 81/2

SALVADOR, Juan, (2011) «Paysages urbains rationalisés. De l'orthogonalité et du zonage dans la ville aux origines de la circulation», *Terrain*, n°57, pp. 158-171.

ZAGEFKA, Polymnia, (2006) «Indios, Ibériques, Mestizos, Mulatos en Amérique espagnole : un point historique sur la construction sociale des catégories ethniques», *Harchives-ouvertes.fr*

COURS :

«Historia Social y Política Argentina (1880-1999)», Asignatura Optativa, FADU-UNL (Cours suivi à la faculté d'Architecture, de Design et d'Urbanisme de l'Université Nacional del Littoral, Santa Fe, Argentine - «Histoire Sociale et Politique d'Argentine (1880-1999) - Matière Optionnelle)

VIDEOS :

LÉONARD, Pascal (réal.), *Les Mayas*, Philippe Molins, France Télévisions Distribution (1999), DVD «L'histoire de la civilisation», 29 min.

LÉONARD, Pascal (réal.), *Viva Mexico*, Philippe Molins, France Télévisions Distribution (2000), DVD «Les civilisations andines», 29 min.

GLOSSAIRE

Langues précolombiennes :

- **Ahau** : « seigneur », « gouverneur », « roi », « meneur » ou « dirigeant » de la civilisation maya
- **Tawantinsuyo** : empire Inca en langue quechua, «les quatre (*tawa*), lieux (*suyo*) qui tout en étant distincts étaient pourtant unis (*ntin*)»
- **Sapa Inca** : Inca principal en langue quechua, empereur cuzquennien
- **Intip Churin** : Fils du Soleil en langue quechua, désigne aussi l'empereur inca.
- **Quipus** : « nœud » et « compte » en langue quechua, désigne aujourd'hui les objets qu'utilisait l'administration inca pour communiquer des messages.
- **Pacha** : l'espace-temps en langue quechua.
- **Inti Raymi** : «fête du Soleil» (Inti-Soleil, Raymi-fête en quechua), cérémonie inca.
- **Warachicuy** : cérémonie de passage à l'âge adulte pour les Incas.
- **Hanan** : «haut» en langue quechua.
- **Urin** : «bas» en langue quechua.
- **Aukay Pata** : place des cérémonies incas.
- **Cusi Pata** : place des fêtes incas.
- **Rimac Pampa** : «place qui parle», où sont faites les annonces publiques chez les Incas.
- **Selva** : «forêt»
- **Nahuatl** : langue pratiquée par les Aztèques.
- **Azteca** : Autre nom donné aux Aztèques.
- **Altepeme** : cité-État aztèque.
- **Huey Tlahtoani** : «celui qui parle», empereur aztèque, chef de l'État.
- **Cihuacoatl** : «serpent-femme», vice-roi désigné par l'empereur aztèque.
- **Pipiltin** : descendants aztèques de lignages prestigieux
- **Tetcuhtin** : personnes promues par le Tlahtoani aztèque pour mérite personnel.
- **Macehualtin** : peuple des aztèques.
- **Pochteca** : marchands aztèques.
- **Calpulli** : unité politique composée de plusieurs groupes familiaux sous l'autorité d'un chef local.
- **Altepetl** : sorte de cité-État regroupant plusieurs «calpulli».
- **Calpoleh** : chef local.
- **Tlatoani** : dirigeant d'une cité-État.
- **Teotl** : dieu ou démon aztèque.
- **Ixiptla** : représentation physique du «teotl» et des activités humaines qui y sont liées.
- **Templo Mayor** : «temple principal».

- **Calmecac** : collège religieux aztèque.
- **Telpochcalli** : collège militaire aztèque.
- **Tlaxilacalli** : unité territoriale de la ville de Tenochtitlan (quartier)
- **Coatepantli** : mur séparant le centre cérémoniel de Tenochtitlan de l'espace profane.

Espagnol :

- **Templo Mayor** : temple principal.
- **Conquista** : conquête.
- **Conquistador** : homme de la conquête, «conquérant»
- **Descubrimiento** : découverte.
- **Poblador** : Habitant, «qui peuple».
- **Requerimiento** : sommation de la Couronne espagnole lors de la conquête.
- **Plaza Mayor** : grand place, place principale.
- **Siete Partidas** : Les sept actes.
- **Cuadrícula** : quadrillage relatif aux villes coloniales.
- **Rollo** : poteaux de bois planté lors de l'acte de fondation d'une ville par les espagnols.
- **Pilori** : symbole de la justice royale pour marquer la prise de possession d'un territoire aussi pendant l'acte de fondation d'une ville des espagnols.
- **Traza** : tracé urbain d'une ville coloniale.
- **Ejido** : réserve foncière pour l'expansion urbaine d'une ville coloniale.
- **Chacras** : zones maraîchères.
- **Estancias** : zones de pâturages.
- **Cuadras** : côté d'un carré du damier (120m)
- **Manzana** : un carré du damier.
- **Esquina** : angle ou coin ou croisement des rues à l'angle d'un carré du damier.
- **Solar** : un quart de «manzana»
- **Rancho** : maison de la campagne, ferme.
- **Cabildo** : hôtel de ville.
- **Peninsulares** : espagnols vivant en colonie d'Amérique mais venus de la péninsule ibérique.
- **Criollos** : espagnols d'origine, nés dans les colonies d'Amérique.
- **Guapuchies** : individus nés en Europe et vivant dans les colonies d'Amérique.
- **Mestizos** : descendants de blancs et d'indiens durant l'époque coloniale d'Amérique.
- **Mulatos** : descendants de blancs et de noirs durant l'époque coloniale d'Amérique.
- **Zambos** : descendants de noirs et d'indiens durant l'époque coloniale d'Amérique.
- **Avenida** : avenue.

- **Barrio** : quartier.
- **Conventillos** : lieux d'habitation précaires recevant l'immigration européenne à Buenos Aires.
- **Sociedades de fomento** : «sociétés de développement», organisations de sociétés civiles de droit privé.
- **Desaparecidos** : «disparus», individu disparus (éliminés) lors de la dictature militaire en Argentine.
- **Casas cajon** : «maisons boîte»
- **Viviendas Economicas Argentinas** : «Habitations Economiques Argentines», plan de financement pour le logement social en Argentine.
- **Villa miseria** : bidonvilles, logements d'urgences, précaires et informels.
- **Asentamientos** : idem.
- **Suburbia** : banlieue.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. **Cuadras et division fonctinnelle**

Plan de la ville de Caracas avec sa division en quartiers, 1775, attribué à Joseph Carlos de Agüero, Archivo General de Indias, Sevilla, Inv. A.G.I. MP Venezuela, 180.
(LEJEUNE, Jean-François, (2003) *Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine*, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p29.)

2. **Quartiers résidentiels sécurisés**

Céline Jacquin et Guénola Capron, « De la gated community au lotissement géant mexicain, une version bon marché de la fermeture résidentielle », Cahiers des Amériques latines [En ligne], 59 | 2010, mis en ligne le 07 février 2013, consulté le 07 mai 2015. Photo 2. Matérialisation de la sécurité

3. **Lac Titicaca, Isla del sol, Bolivie**

Photo personnelle

4. **Ville coloniale grecque de Milet**

<http://www.travellinkturkey.com/aegean/miletus/miletus-plan.jpg>

5. **Carte des aires géographiques mayas, incas et aztèques**

Production personnelle

6. **Carte de l'aire mésoaméricaine (avec sites archéologiques cités)**

MONNET, Jérôme, dir. (1999) *Ville et pouvoir en Amérique*, Paris : L'Harmattan p16. (document Ch. Arnauld)

7. **Photo des ruines de Mayapan**

http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/5/5f/Mayapan_Panorama.JPG

8. **Plan du centre de Maypan, fragment**

MONNET, Jérôme, dir. (1999) *Ville et pouvoir en Amérique*, Paris : L'Harmattan p21.
(tiré de H.E.D. Pollock et al., *Maypan, Yucatan, Mexico*, Washington, Carnegie Institution of Washington, 1962)

9. **Pachamama**

<http://info.artisanat-bolivie.com/Pachamama-la-deesse-terre-mere-a346-sm116>

10. **Plan de Cuzco**

<http://classes.sdc.wsu.edu/>

11. **Plan du Machu Picchu**

<http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/e/e4/Machupicchumapa01.jpg>

12. **Photo du Machu Picchu**

Photo personnelle

13. **Lac Texcoco**

Production personnelle

14. **Légende aztèque et emblème du drapeau mexicain**

<http://rachelita.over-blog.com/article-22846709.html>

15. **Dessin perspectif de Tenochtitlan**

<http://www.ancient-wisdom.co.uk/mexicotenochtitlan.htm>

16. **Dessin du Templo Mayor de Tenochtitlan**

<https://sites.google.com>

17. La conquête espagnole

MAZIN, Oscar, (2005) L'Amérique espagnole, XVIème - XVIIIème siècles, Paris : Les Belles Lettres p25.

18. Le mythe de l'Eldorado

image tirée du film d'animation «la route d'Eldorado» d'Éric Bergeron, sorti en 2000, produit par DreamWorks Animation

19. Culte Marial en Amérique Latine

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage p 79.
Anonyme, Notre Dame du Lac Titicaca, Ecole de Cuzco, XVIIIème siècle. © Collection privée. Tous droits réservés.

20. Le damier et l'organisation fonctionnelle

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p29.
Plan de la ville de Caracas avec sa division en quartiers, 1775, attribué à Joseph Carlos de Agüero, Archivo General de Indias, Sevilla, Inv. A.G.I. MP Venezuela, 180.

21. Rapport horizontalité ville hispanique - verticalité naturelle d'Amérique latine

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p37.
Vue de Cholula, ca. 1950. © Juan Rulfo & Carla Aparicio de Rulfo, Fundacion Juan Rulfo. Photo Juan Rulfo.

22. Plaza Mayor

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p26.
Panama, plaza mayor, avec célébration (taureaux, comédies et masques) le mois de février 1748. © Archivo General de Indias, Sevilla, Inv. A.G.I. MP Panama, 144.

23. Potosi

<http://highres.archmap.org/autoview/75>

24. Mouvements de colonisation en Argentine

GARNIER, Alain, (1989) Le carré rompu, Rêves et réalités de La Plata, Paris : Archigraphie p13.

25. Buenos Aires en 1800

<http://www2.fiu.edu/~szuchman/argentina-fall-2007/arg-syllabus.html>

26. Santa fe la Vieja - Santa Fe de la Vera Cruz

Production personnelle (avec Bing maps)

27. Vices Royautés d'Espagne en Amérique Latine au XVIIIème siècle.

MAZIN, Oscar, (2005) L'Amérique espagnole, XVIème - XVIIIème siècles, Paris : Les Belles Lettres p31.

28. L'armée des andes

<http://www.chile-excepcion.com>

29. Vue sur México

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p41.
Casimiro Castro, «Vue sud-est du panorama de México», Mexique, ca. 1840. © Museo de América.

30. Chemins de fer - fin XIXème siècle

GARNIER, Alain, (1989) Le carré rompu, Rêves et réalités de La Plata, Paris : Archigraphie p15.

31. Pampa/Damier

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p150.

32. Buenos Aires en 1887

Réalisation personnelle.

33. Exposition du Centenaire en 1910

<http://www.petitherge.com/article-avenida-de-mayo-de-buenos-aires-argentine-107115091.html>

34. Tango - 1910

http://en.wikipedia.org/wiki/History_of_the_tango

35. Projet de Le Corbusier pour la Cité Administrative de Buenos Aires

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p107.

Le Corbusier, Croquis pour la Cité Administrative dans le Rio de La Plata, Buenos Aires, 1929. ©Fondation Le Corbusier, Paris.

36. Jorges Luis Borges et «la ville blanche créole»

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p154.

Lots en développement et «cubisme spontané» des constructions populaires chères à Borges, Buenos Aires, année 1930. Photo par Horacio Coppola, extraite du livre El Buenos Aires de Horacio Coppola, Valencia, IVAM, Generalitat Valenciana, 1996.

37. Conventillos

<http://endlessmile.com/housing-for-the-masses-barrio-butteler-1910>

38. Les «desaparecidos» (commémoration annuelle)

<http://www.dadychery.org/>

39. Travaux des années 30 et l'Obélisque

LEJEUNE, Jean-François, (2003) Cruauté & utopie, villes et paysages d'Amérique latine, Paris : Centre International pour la Ville, l'Architecture et le paysage, p157.

Élargissement de la rue Corrientes avec obélisque en fond de la perspective, Buenos Aires. ©Collection Dirección de Paseos, Museo de la Ciudad, Buenos Aires.

40. Buenos Aires - Première Couronne

Production personnelle

41. Bidonvilles

<http://www.petitherge.com/article-costanera-sur-puerto-madero-buenos-aires>

42. Buenos Aires - Seconde Couronne

Production personnelle

43. Shopping-Centers

SCHNEIER-MADANES, Garciela, (1995) Buenos Aires Portrait de ville, Paris : Cité de l'architecture et du patrimoine (p42).

Montage photo les shopping-centers (Fabio Gremientieri et Juan C. Lopez y ass.)

44. Résidences sécurisées

Céline Jacquin et Guénola Capron, « De la gated community au lotissement géant mexicain, une version bon marché de la fermeture résidentielle », Cahiers des Amériques latines [En ligne], 59 | 2010, mis en ligne le 07 février 2013, consulté le 07 mai 2015.

Photo 2. Matérialisation de la sécurité

ANNEXES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

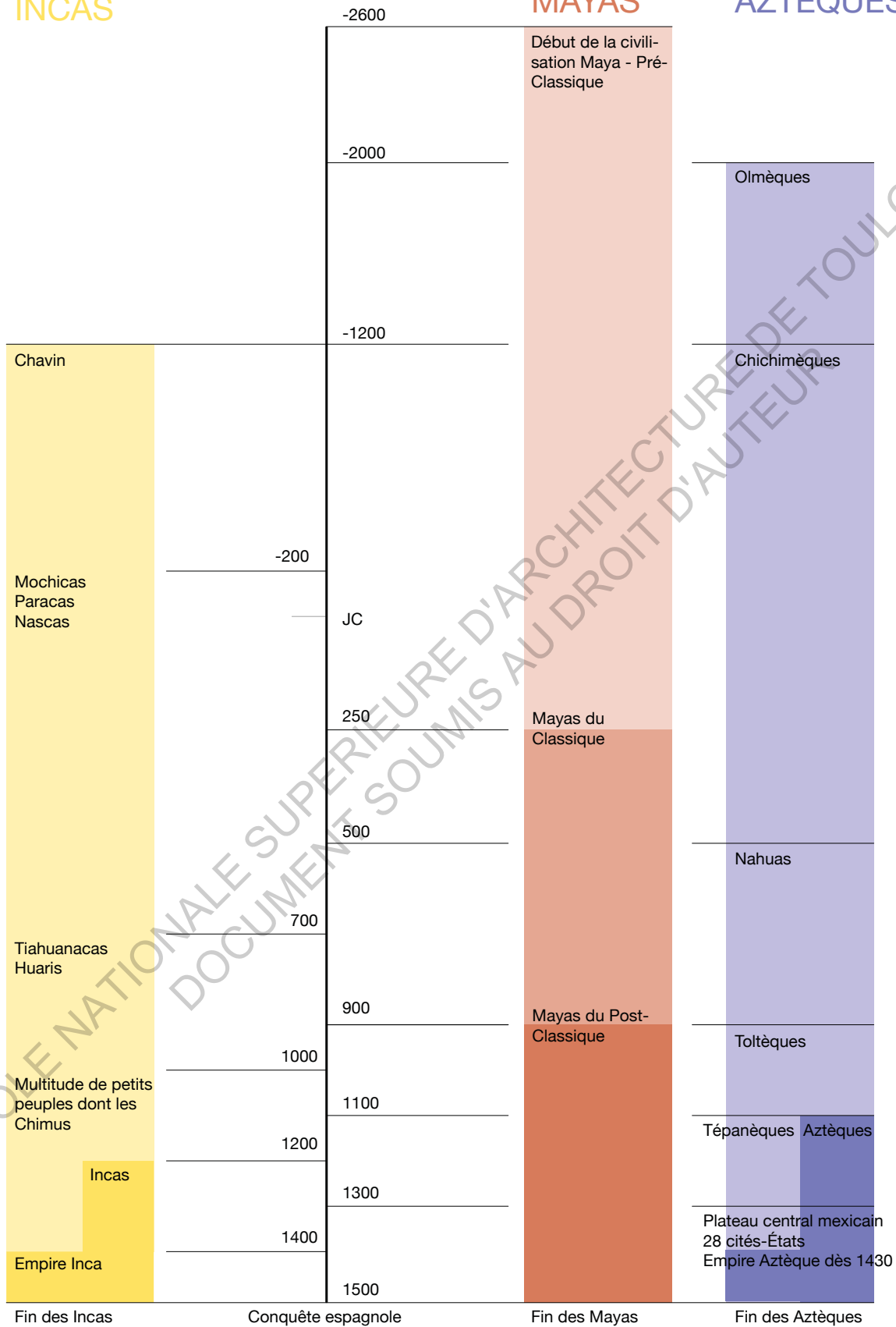


Cartographie des pays d'Amérique Latine actuels

INCAS

MAYAS

AZTÈQUES



Chronologie des peuples précolombiens cités dans le Chapitre 1er.



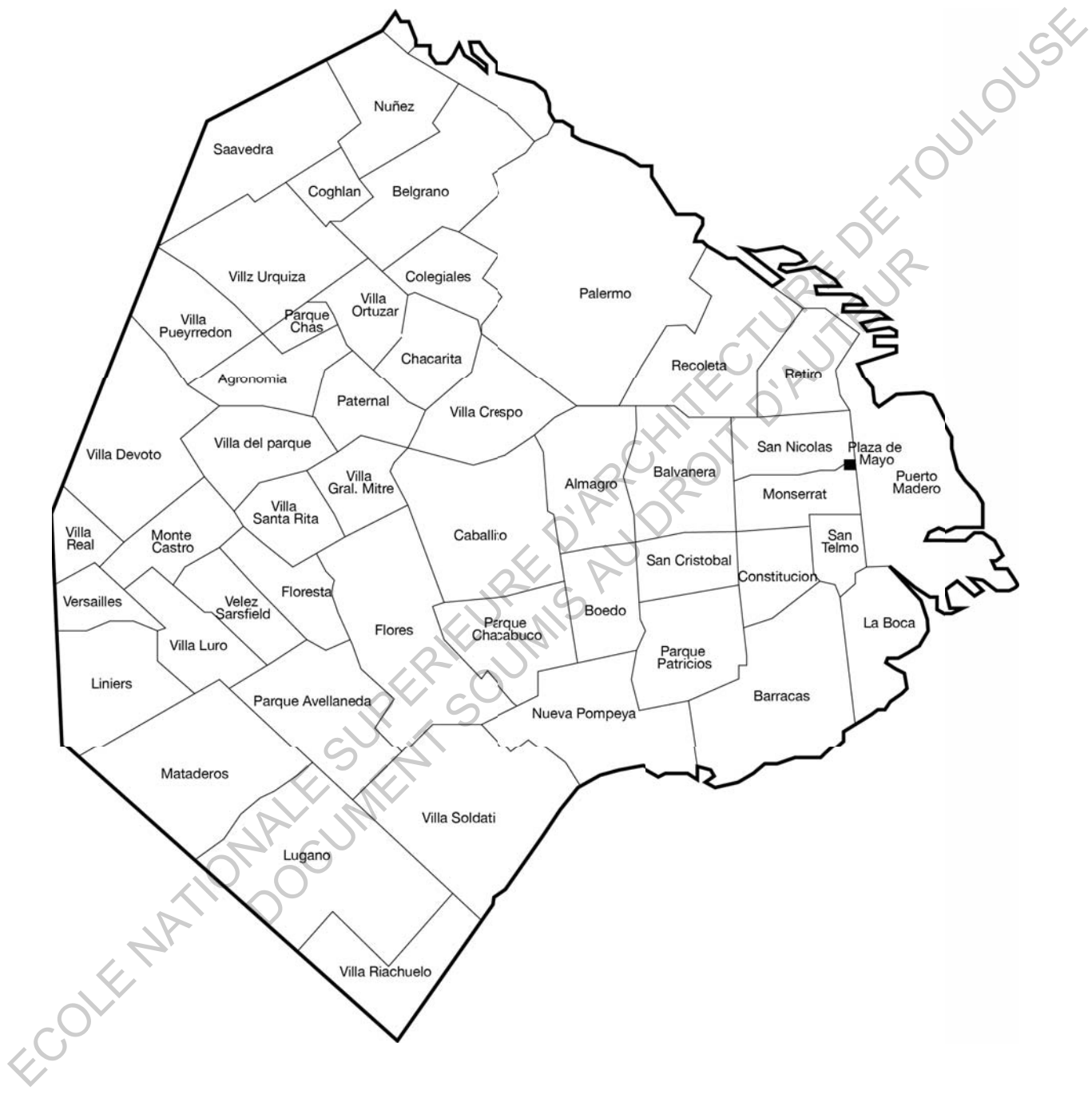
Cartographie des villes et lieux cités dans le Chapitre 1er.



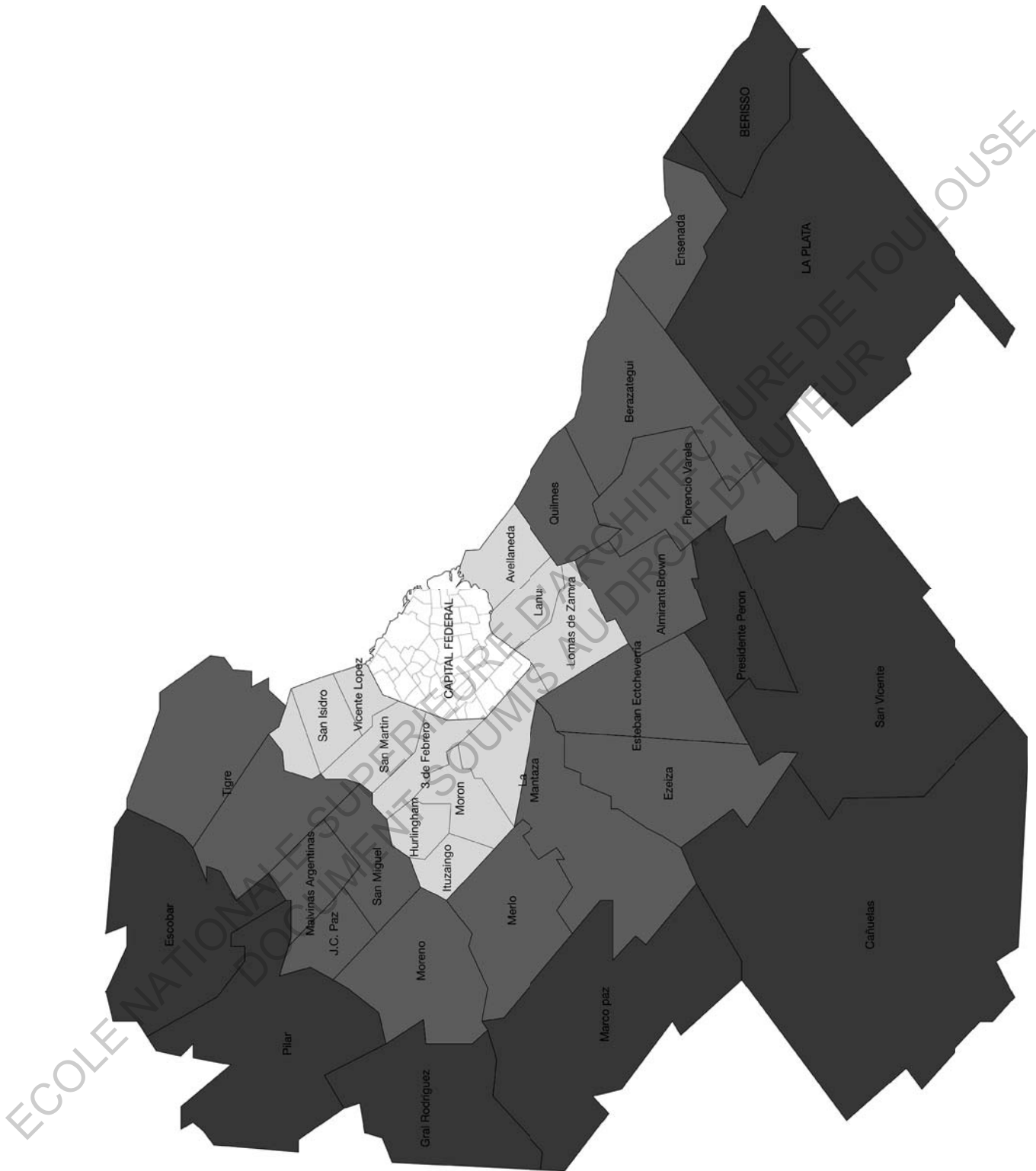
Cartographie de villes et lieux cités dans le Chapitre 2nd



Cartographie des villes citées dans le Chapitre 3ème



Quartiers de la municipalité de Buenos Aires (actuels)



Quartiers de l'agglomération de Buenos Aires (actuels)
 Première Couronne
 Deuxième Couronne
 Troisième Couronne

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....p 09

CHAPITRE 1ER :

HISTOIRE ET PERIODE PRECOLOMBIENNE DE L'AMERIQUE LATINE.....p 11

A. RATIONALISATION : LE PLAN EN DAMIER.....p 12

B. LES AMÉRINDIENS.....p 15

1. Les Mayas.....p 15

ORIGINES.....p 15

POUVOIR ET CROYANCES.....p 16

LES CITÉS MAYAS.....p 17

2. Les Incas.....p 20

ORIGINES.....p 20

CROYANCES ET SOCIÉTÉ.....p 20

CUZCO, CAPITALE DE L'EMPIRE, ET LES PLACES ANDINES.....p 22

MACHU PICCHU, DERNIER REMPART DE L'EMPIRE INCA.....p 25

3. Les Aztèques.....p 29

ORIGINES.....p 29

CROYANCES ET SOCIÉTÉ.....p 30

TENOCHTITLAN, CAPITALE AZTÈQUE.....p 33

CHAPITRE 2nd :

L'ORGANISATION DES VILLES ET LA COLONISATION.....p 39

A. ARRIVÉE DES COLONS ESPAGNOLS, HISTOIRE DE LA CONQUÊTE (1492-1540).....p 41

1. Arrivée des colons espagnols.....p 41

2. La ruée vers l'or.....p 43

3. Les conquistadores.....p 44

4. Les résistances indiennes.....p 45

5. Évangéliser pour légitimer la conquête.....p 46

B. DES VILLES DE LA CONQUÊTE AUX VILLES HISPANO-AMÉRICAINES.....p 49

1. De la première ville européenne à la rencontre de l'espace pré
colombien.....p 49

2. L'utopie européenne des Indes.....p 53

C. LES NOUVELLES VILLES IBÉRIQUES EN ARGENTINE.....	p 56
1. Le Rio de La Plata.....	p 56
2. La fondation de Buenos Aires.....	p 59
3. La fondation de Santa Fe.....	p 63
 CHAPITRE 3ème :	
DE L'INDÉPENDANCE AUX VILLES D'AUJOURD'HUI.....	p 67
 A. FIN DE L'EMPIRE COLONIAL : VERS L'INDÉPENDANCE.....	p 68
1. Le déclin de l'empire et le début de nouvelles nations.....	p 68
2. Métissage de la société.....	p 71
3. Évolution des villes coloniales jusqu'à l'indépendance.....	p 71
 B. L'ARGENTINE : CONSTRUCTION D'UNE NATION ET PROSPÉRITÉ ÉCONOMIQUE.....	p 75
1. De la constitution à Juan Peron.....	p 75
2. Buenos Aires : influence européen et expansion, réformisme public des radicaux.....	p 77
3. Buenos Aires : retour vers le centre.....	p 80
4. Concentration ou expansion ?.....	p 82
5. Immigration et habitat.....	p 84
 C. ARGENTINE : DES DICTATURES À LA CRISE ÉCONOMIQUE.....	p 89
1. Peron, instabilité, crise économique.....	p 89
2. Buenos Aires : revenir vers le centre et oublier l'expansion.....	p 91
3. Nationalisme et accession à la prospérité.....	p 93
4. «Une ville pour ceux qui la méritent» : ségrégation socio-spati le.....	p 95
5. Crise et libéralisme, bidonvilles et shopping-centers.....	p 97
6. Absence de projet global, partition Nord-Sud accentuée.....	p 100
 CONCLUSION.....	p 107
 BIBLIOGRAPHIE.....	p 110
 GLOSSAIRE.....	p 112
 TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	p 116
 ANNEXES.....	p 119
 TABLES DES MATIÈRES.....	p 129

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR